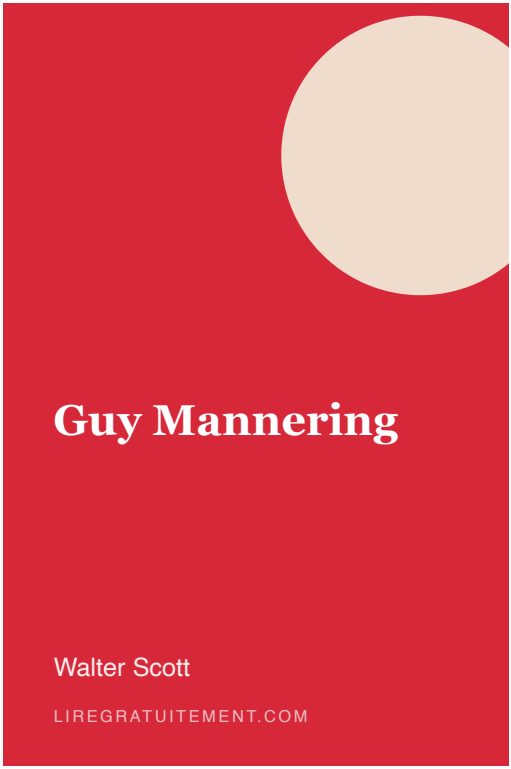

Guy Mannering

Walter Scott

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

CHAPITRE PREMIER

« Il ne put nier que, lorsqu'il jeta les yeux sur l'affreux « pays qui l'entouroit, lorsqu'il ne vit de toutes parts que « des champs stériles , des arbres dépouillés de feuillage ,

« des rochers couverts d'épais brouillards , des plaiues « inondées, il se laissa gagner par la mélancolie, et il au- « roit bien désiré se trouver trauquille chez lui. »

Voyage de fVill. Marvel, le Fainéant , n° 49.

G'étoit dans les premiers jours de novembre 17 ... . qu'un jeune Anglais, quivenoit de finir ses études à l'université d'Oxford, employa ses premiers instants de liberté à visiter une partie du nord de l'Angleterre. La curiosité l'engagea à prolonger son vpyage jusque sur les frontières delà contrée qu'on peut appeler la sœur de l'Écosse. Il visita d'abord les ruines d'un monastère dans le comté de Dumfries; il avoit consacré la plus grande partie du jour qui ouvre notre histoire à dessiner les points de vue les plus pittoresquesqu'elles pré- Guy Masse^ikg. Tom, i. i

» * 4 2 GUY MANNERII*G.

sentaient, de sorte qu'en montant à cheval pour continuer son voyage , le sombre crépuscule de cette saison commençoit déjà.

11 avoit à traverser des landes immenses qui s'étendoient de tous côtés jusqu'à la distance de plusieurs milles. Quelques buttes s'élevant çà et là sur leur surface sembloient autant d'îles au milieu des mers , et offraient à la vue quelques morceaux de

terre défrichée , couverts de grains qui, même à cette époque, n'étoient pas encore parvenus à leur maturité. On voyoit sur leur sommet soit une chaumière , soit une petite ferme ombragée par un ou deux saules, entourée de tous côtés parties touffes de sureau. Ces demeures isolées communiquoient ensemble par des sentiers tracés à travers les mousses, et qui étaient impraticables pour tous autres que les naturels du pays. La voie publique était cependant assez commode, et le désagrément d'être surpris par la nuit n'entraînoit aucun danger; mais il n'est pas amusant de voyager seul, dans l'obscurité, à travers un pays inconnu, et si l'imagination est' quelquefois portée à devenir sombre, ce doit être dans une situation semblable à celle où se trouvoit Guy Mannering.

A mesure que le, jour baissoit, le marais paroissoit de plus en plus noir. Notre voyageur ne manquoit pas de demander à tous ceux qu'il ren-

controit s'il étoit encore bien éloigné de Kippletringan , Village où il avoit dessein de passer la nuit. La réponse ordinaire à ses questions étoit de lui demander d'où il venoit. Tant que la clarté fut suffisante pour que son air et ses habits fissent reconnoître en lui un gentleman , les réponses qu'on lui faisoit étoient dans la forme d'une supposition. — Milord a sûrement été à l'ancienne abbaye d'Holycross? beaucoup de gentlemen anglais vont la voir. — Ou — Votre honneur vient sans doute du château de Pouderloupat ? — Mais quand on ne distingua plus que sa voix, les questions prirent yne autre tournure. - — Et que faites-vous à une telle heure' sur un chemin comme celui-ci? — Ou — Vous n'êtes donc pas de ce pays, l'ami? — Obtenoit-il quelques réponses di-

rectes, il étoit impossible de les concilier entre elles, et elles ne lui apprenoient rien de ce qu'il vouloit savoir. D'abord Kippletriugan étoit éloigné d'un bon bout de chemin , ensuite le bon bout de chemin étoit fix#avec plus d'exactitude à peut-être trois milles ; l'instant d'après les trois milles se réduisoiênt à un mille et quelque chose , qui bientôt finissoit par devenir quatre'milles ou environ. Enfin la voix d'une femme, après avoir fait taire un enfant qui pleuroit et qu'elle portoit dans ses bras, l'assura qu'il y avoit encore bien loin jusqu'à Kippletringan ,

GUY MANNER1BTG.

et que le chemin n'étoit pas bon pour les voyageurs à pied. Le pauvre cheval sur lequel Mannering étoit monté pensoit sans doute que le chemin n'étoit pas meilleur pour lui que pour la femme qui venoit de parler. Il commençoit à ralentir son pas, ne répondoit aux coups d'éperons que par une sorte de gémissement , etbronchoit à chaque pierre qu'il rencontrait et dont la route étoit remplie.

Mannering commençoit à s'impatienter.Il apercexoit parfois une lumière qui lui faisoit espérer qu'il touchoit à la fin de sa route; mais quand il en étoit plus près, i^voyoit qu'elle venoit d'une de ces fermes situées au milieu des fondrières. Enfin, pour compléter son embarras, il arriva dans un endroit où la route se divisoit en deux. Si l'obscurité n'avoit pas été aussi profonde, il aurait cherché à déchiffrer les restes d'une inscription placée sur un poteau pour indiquer le chemin, mais il n'en aurait pas été mieux instruit, car , suivait la bonne coutume de l'Écosse , ces inscriptions ne sont pas plutôt placées qu'on les effacé. Notre voyageur fut donc obligé , comme les anciens chevaliers errants, de s'en rapporter à la sagacité de son cheval , qui prit sans hésiter

le chemin à gauche , et qui , doublant alors la vitesse de son pas, fit espérer à son maître que son instinct lui faisoit sentir l'écurie dont il avoit be-

GUY MANHERING.

soin. Cet espoir ne se réalisa pourtant pas trèsprompteroent, et Mannering, à qui son impatience faisoit paroître chaque minute un quart d'heure, commençoit à croire que Kippletringan s'éloignoit de lui à mesure qu'il avançoit. •

Le temps étoit couvert , quoique de temps en temps les étoiles fissent briller une clarté incertaine. Rien n'interrompoit le silence qui régnoit • autour de lui , que le cri du butor des fondrières, espèce de héron qui mugit comme le taureau, et les soupirs du vent à travers le marécage auxquels se joignoit la voix lointaine de l'Océan dont le voyageur sembloit s'approcher de plus en plus. Cette dernière circonstance n'étoit pas très - rassurante. Beaucoup de routes dans ce pays côtoient la mer, et sont sujettes à être couvertes par la marée qui s'élève à une très -grande hauteur, et qui s'avance avec rapidité. D'autres sont coupées par des criques et des ravins qu'on ne peut traverser sans danger qu'à la marée basse. Or comment un voyageur ne connoissant pas le pays, et montant un cheval fatigué, pouvoit-il dans une telle obscurité éviter ce double danger ? Mannering résolut donc de s'arrêter à la première habitation qu'il rencontreroit, et d'y passer la nuit, s'il ne pouvoit y trouver un guide pour le conduire au malheureux village de Kippletringan.

Une pauvre chaumière lui fournit enfin le

GUY MAMWEIUNG.

moyen d'exécuter ce projet. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il en trouva la porte. Il y frappa, et pendant quelque temps n'entendit pour toute réponse qu'un duo entre un chien de basse-cour qui aboyoit, et une femme qui hurloit pour le faire taire. La voix humaine parvint par degrés à prendrele dessus, et les aboiementsdu chien étant descendus en un instant du son de la colère aux accents de la plainte, il est probable que ce ne futpas seulement la force des poumons qui assura la victoire à sa maîtresse.

— Au diable ton gosier ? Ce sont les premiers mots articulés qu'il entendit; ne me laisseras-tu pas savoir ce que l'on veut, av.ec tes aboiements ?

— Suis -je loin de Kippletringan, ma bonne dame ?

— De Kippletringan!!! répéta une voix de femme d'un ton d'étonnement que nous ne pouvons exprimer que par trois points d'admiration; vous voulez aller à Kippletringan ? Eh mais , vous auriez dû prendre à droite il y a long -temps. A présent, il faut que vous retourniez jusqu'à' Whaap, de Whaap vous gagnerez Ballenloan, et alors....

— Cela est impossible , ma bonne dame , mon cheval tombe de fatigue. Ne pouvez -vous me donner à loger pour cette nuit ?

— Oh! mon Dieu, non. Je suis seule, James est allé à la foire de Drumshourloch vendre ses

DigitizeS tiÿ^onglr'

moutons de l'année ; il iroit pour moi de la vie , que je n'ouvrirois pas la porte à un de ces gens qui courent les champs.

— Mais que ferai-je donc , bonne dame ? je ne peux pas rester toute la nuit sur la route?

— En vérité, je n'en sais rien, à moins que vous ne vouliez aller jusqu'au château. On vous y recevra sans s'inquiéter si vous êtes un seigneur ou un simple bourgeois.

— Oui, pensa Mannering, assez simple pour • courir les champs au milieu de la nuit! Mais comment pourrai -je trouver ce château?

— Vous n'avez qu'à tourner à gauche au bout de la prairie , mais prenez garde à la mare.

— Ah ! si vous me parlez encore de droite ou de gauche , je suis perdu. N'y a - 1 il personne ici qui pourroit m'y conduire : j'entends bien le payer, et généreusement.

Le mot payer lit l'effet d'un talisman.

— Et bien, Jack, cria la voix femelle, as -tu pris racine dans ton lit, tandis que voilà un seigneur qui a besoin qu'on le conduise au château ? Allons donc, paresseux, lève-toi vite, etconduisle par le sentier de la prairie. Oh! il vous montrera bien le chemin, et je vous réponds que vous serez bien reçu. Jamais on n'y a refusé la porte à personne, et vous arriverez dans le bon moment; car le domestique du laird, non pas son valet de

chambre, mais un autre, a passé par ici il n'y a pas long-temps pour aller chercher la sage-femme, et n'est resté que le temps de boire deux pintes de bière pour nous dire que milady sentoit les premières douleurs.

— L’arrivée d’un étranger dans un pareil instant leur sera peut-être désagréable?

— Oh! ne vous inquiétez pas, le château est grand , et l’accouchement d’une femme est unbon . qioment pour le mari.

Pendant ce temps Jack avoit trouvé lé moyen de se couvrir d’une casaque en lambeaux, et de passer une paire de culottes encore plus vieilles, et il sortit de la maison. C’étoit un grand garçon d’environ douze ans, d’une tournure gauche, la , figure blême, et monté sur deux jambes en forme de fuseaux. Sa mère , à demi nue, avançant une « lampe à la fenêtre pour jeter un coup d’œil sur l’étranger, sans se montrer tout-à-fait elle-même, lui procura en même temps le plaisir d’apercevoir un instant son guide. Jack prit sur la gauche » . en sortant de la maison , tenant le cheval de Mannering par la bride, et le conduisant avec assez d’adresse dans l’étroit sentier qui régnoit le long du redoutable trou à fumier, dont le voisinage se faisoit sentir de plus d’une manière. Tl traîna alors le cheval éreinté dans un mauvais chemin, à moitié pavé de cailloux pointus, ensuite dans *

lin champ labouré; ouvrit une porte, comme il le dit , en faisant tomber une portion de mur qui n’étoit formé que de pierres placées les unes sur les autres; fit passer par la brèche l’animal qui se laissoit conduire; et enfin le fit entrer" par un guichet dans un endroit qui ressembloit à une ave- * nue, quoiqu'il y manquât un grand nombre des arbres qui auroient dû la garnir. On entendoit alors très -distinctement le bruit des vagues de l’Océan qui paroissoit très - voisin ; et les rayons de la lune, qui commeqçoit à paroître sur l’horison, frappoient sur un bâtiment considérable, *

flanqué de tours, mais qui ne paroissoit presque r

qu'un amas de ruinés. * .

Cette vue ne flatta pas l'imagination de Man

nering. \ »

— Mon petit ami, dit -il à son guide, ce n'est

pas un château que je vois. Ce sont des ruines.

— C'est pourtant là qu'ont demeuré long-temps

les lairds du pays. C'est le vieux château d'Ellan-

gowan. Il y revient des esprits. Mais que cela ne

vous effraie pas, je n'en ai jamais vu un seul. *

D'ailleurs nous sommes presque à la porte du

nouveau château.

En effet, laissant les ruines sur la droite,» le guide de notre voyageur le conduisit eu peu d'instants à un petit château construit à la moderne, . à la porte duquel il frappa de manière à annoncer

io

GUY MA.NWERING.

v * une visite d'importance *. Mannêring dit au domestique quelétoit le motifqui l'amenoit. Le maître de la maison, l'ayant

entendu d'un salon voisin .où il se trouvoit, se présenta sur-le-champ , et lui dit qu'il étoit le bienvenu au château d'Ellant go-wan. L'enfant, très -satisfait d'une demi-douronne qu'il reçut, s'en retourna dans sa chau- Tnière; le cheval fatigué fut conduit à l'écurie, et » Mannêring se trouva près d'un grand feu devant une table où étoit servi un bon souper ; et le froid qu'il avoit éprouvé, ainsi que l'appétit que lui t~ . a Voit donné la course, lui ren-dirent l'un et l'autre f fort agréables. *

. * J » • La manière de frapper à la porlc annonce en Angle-terre ' la qualité de celui qui frappe. Un domestique, un commis-sionnaire , un ouvrier, ne frappe qu'un coup. Le facteur de la poste aux lettres en frappe deux. Trois coups annoucent un * ami, un égal ; mais un personnage considérable arrive-t-il dans un équipage, ses valets frappent à coups redoublés, ^connue s'ils vouloient enfoncer la porte. , 4

(Note du Traducteur .)

GÜY MAWKER1NG.

CHAPITRE II

« On vit de race en race

• « Diminuer le» biens dont je sois héritier:

•« C'est la lane qui passe en son dernier quartier. » &

Henry iv, part . t . Shakspeàrk.

La compagnie rassemblée dans le salon du château d'Ellangowan ne se composoit que du laird lui -même, et d'un homme que Mannering put prendre pour le maître d'école du village ou pour le clerc du ministre; car son extérieur étoit trop mesquin pour supposer que ce fut le ministre lui-* même qui se trouvât ainsi en visite chez son seigneur.

Le laird étoit un de ces seigneurs de second rang que l'on trouve assez fréquemment à la cang- * pagne. Fielding en a décrit une espèce comme feras consumere nati 1 ; mais l'amour de la chasse annonce dans l'âme une certaine activité qui avoit tout-à-fait abandonné M. Bertram, si jamais il en avoit été doué. Une espèce de bonhomie insouciante formoit le caractère distinctif de ses traits qui étoient pourtant plutôt agréables qu'autre chose, et on lisoit sur sa physionomie la preuve

■ Allusion au Western de Fielding. (Note du trad.)

GUY MAWNEK1NG.

de l'inutile oisiveté à laquelle toute sa vie avoit été consacrée. Tandis qu'il fait un long discours à Mannering sur l'avantage, et l'utilité d'envelopper ses bottes avec de la paille pour monter à cheval quand il fait froid, je vais donner au lecteur un aperçu de sa famille et de son caractère.

Godefroy Bertram, d'Ellangowan , comme beaucoup de lairds de ce temps, avoit hérité d'une antique généalogie et de revenus très-bornés. La liste de ses ancêtres remontoit si haut qu'elle se perdoit dans le siècle barbare de l'indépendance galwégienne. Son arbre généalogique, outre les noms chrétiens des Godefroy, des Gilbert, des Denis, des Roland, fameux du temps des croisades, portoit encore les fruits paieps d'un âge bien plus reculé,

les noms des Arth, des Knarth, des Donagild et des Hanlon. Il est très-vrai qu'ils àvoient été autrefois les maîtres d'un domaine très-étendu, et les chefs d'une tribu nombreuse appelée Mac-Dingawaie , mais ils avoient depuis ce temps adopté le surnom normand de Bertram. Ils avoient fait la guerre, excité des révoltes; avoient été vainqueurs, vaincus, pendus, décapités , pendant bien des siècles, comme cela convenoit alors à une famille d'importance. Mais ils avoient insensiblement perdu de leur grandeur, et, après avoir été des chefs de partis et de conspirations , ils avoient fini par ne plus eu être que

les complices. Ce fut clans le cours du dix-septième siècle qu'ils firent leurs plus funestes preuves en ce genre.

Leyr mauvais génie leur inspira un esprit de contradiction qui les mit toujours en opposition avec le. parti dominant. Ils suivirent une conduite diamétralement opposée à celle du fameux ministre de Bray ; ils s'attachèrent au parti le plus foible avec le même zèle que ce digne ecclésiastique au parti le plus fort; et, comme lui, ils en reçurent la récompense.

Allan Bertram d'Ellangowan , qui vivoit sous le règne de Charles I er , fut, dit l'auteur que je prends pour guide, sir Robert Douglas, dans son ouvrage sur les barons d'Écosse, un royaliste imperturbable, plein de zèle pour la cause de sa majesté. Il s'unit avec le célèbre marquis de Montrose et d'autres patriotes remplis de loyauté,. et' fit comme eux de grands sacrifices. Il eut l'honneur d'être nommé chevalier par sa majesté; le parlement mit un séquestre sur ses biens en 1 64 a , comme mal intentionné, et un

autre en 1648 comme traître. Ces deux épithètes coûtèrent au malheureux sir Allan la moitié de ses biens patrimoniaux.

Son fils Denis Bertram épousa la fille d'un fanatique forcené qui avoit place au conseil d'état. Il sauva par-là la seconde moitié des biens de sa

famille. Mais son malheureux destin voulut qu'en devenant amoureux de la belle qu'il épousa, il le devint aussi de ses principes. Voici le portrait qu'en fait le même auteur: — C'étoit un homme plein de talents et de courage; aussi fut-il choisi par la noblesse des comtés de l'ouest pour être un des gentilshommes chargés de porter leurs griefs au pied du trône de Charles II en 1678. Ce dévouement patriotique le fit condamner à une amende qu'il 11e put payer qu'en engageant la moitié de la succession de son père. Il auroit pu remédier à cette perte par une sévère économie; mais, lorsque Argyle leva l'étendard de la rébellion, Denis Bertram fut suspect au gouvernement; il fut arrêté, enfermé dans le château de Dunnotar sur la côte de Means, et se brisa la tête en voulant s'échapper de cette prison , où il étoit détenu avec environ quatre-vingts personnes qui partageoient ses opinions. Ceux à qui la moitié de ses biens étoient engagés en prirent possession, et les biens de la famille furent encore une fois diminués de moitié. —

Donohoe Bertram , avec un nom et un caractère un peu irlandais, succéda aux propriétés décroissantes des Ellangowan. Il commença par chasser de chez lui le révérend Aaron Macbriar, chapelain de sa mère, avec qui il avoit eu , diton , une querelle relativement aux bonnes grâces

Digltized by Cooglc

de la fille de hasse-cour. Il ne passoit pas un jour sans s'enivrer en buvant à la santé du roi, du conseil d'état et des évêques; ne cessoit de célébrer des orgies avec le laird de Lagg, Théophile Oglethorpe, et sir James Turner; enfin il monta son cheval hongre , rejoignit l'armée de Claver à Killie-krankie, et périt dans une escarmouche près de Dunkeld en 1689. Il fut ajusté et tué par un caméronien qui avoit chargé son fusil d'une balle d'argent, parce qu'on disoit que le diable avoit rendu son corps à l'épreuve du fer et du plomb. On voit encore son tombeau qu'on appelle le tombeau du mauvais laird.

Son fils Louis eut plus de prudence qu'il n'en appartenoit ordinairement à sa famille. Il s'appliqua à conserver les biens qui lui restoient, car les excès de Donohoe y avoient fait une brèche aussi bien que les confiscations et les amendes. Il ne put à la vérité échapper à la fatalité qui sembloit forcer les seigneurs d'Ellangowan à se mêler des affaires politiques, mais avant de partir avec lord Kenmore en 1715, il eut soin de mettre ses biens en fidéicommis afin de les soustraire aux amendes et à la confiscation, dans le cas où le comte de Mar ne pourroit venir à bout de son entreprise; mais il étoit entre Scylla et Charybde. U11 mot suffit au sage. Il eut un procès à soutenir pour rentrer dans ses biens, et les frais en furent

si considérables que sa propriété se trouva encore coupée par la moitié. C'étoit un homme tranchant, et sachant prendre son parti. Il vendit une portion des biens qui lui restoient, évacua le

vieux châ- £ .. teau qui tomboit en ruines, et où sa famille avoit * , vécu (dit un vieux fermier) comme un rat dans un vieux chaume, il employa une partie de ses vénérables débris à bâtir une petite maison élevée * de trois étages , ayant deux fenêtres de chaque côté, une porte au milieu , et des vues de tous les côtés. C'étoit le nouveau château d'Ellangowan où nous avons laissé notre héros s'amusant peutêtre un peu plus que nos lecteurs , et c'est là que Louis Bertram se retira , la tête pleine de projets pour rétablir la fortune de sa famille. Il fit valoir ses terres par lui - même , en prit d'autres à loyer des propriétaires voisins, acheta et vendit des bestiaux , courut les foires et lés marchés , se livra aux spéculations, enfin s'évertua de manière à tenir toujours le besoin à une distance de son manoir : mais ce qu'il gagna en argent, il le perdit en honneur. Ses occupations d'agriculture et de commerce étoient regardées avec mépris par ' * les lairds ses voisins , qui ne pensoient qu'à la chasse, aux combats de coqs et aux courses de chevaux. La manière de vivre d'Ellangowan dérogeoit, suivant eux, à sa noblesse; il se vit obligé de renoncer peu à peu à leur société, et de jouer

un rôle mixte sur le théâtre du monde, celui de gentilhomme fermier. La mort le surprit au milieu de ses projets , et les foihles restes d'une fortune jadis brillante furent recueillis par Godefroy Bertram son fils unique.

Le danger des spéculations de son père se fit bientôt apercevoir. N'ayant ni ses talents ni son activité, toutes ses entreprises échouoient, et n'ayant pas une étincelle d'énergie pour repousser le malheur ou y faire face , Godefroy se reposa sur l'activité d'un autre. Il n'avoit ni chiens, ni chevaux, ni toutes ces choses que

l'on peut nommer des préliminaires de ruine; mais, comme plusieurs de ses compatriotes , il avoit un homme d' affaires , et cela devoit le conduire au même but. Grâce aux talents de ce dernier , de petites dettes devinrent considérables, les intérêts s'accumulèrent avec le principal qui étoit dû, des obligations à terme furent changées en rentes perpétuelles, enfin des frais de procédures achevèrent de l'écraser. Godefroy Ellaugowan étoit cependant si peu possédé de l'esprit de chicane qu'il lui arriva deux fois d'être obligé de payer les frais d'un procès dont il n'avoit jamais entendu parler. Tous ses voisins prédisoient sa ruine totale. Ceux d'un haut rang, le regardant comme un frère dégénéré , ne la voyoient pas arriver sans un malin plaisir; les classes inférieures, ne Guy Mannkribo. Tom. i. a

ré:

l8 * GliT MANNER1XG. «

ST T

trouvant rien à envier dans sa situation, voyoient avec plus de compassion l'embarras où il alloit se trouver. Il étoit en quelque sorte leur favori. Les seigneurs voisins s'opposoient- ils au partage de quelque bien de commune; faisoient- ils punir ceux qui chassoient ou pêchoient sans en avoir le droit; en un mot, les paysans se croyoient-ils opprimés par la noblesse, ils avoient coutume de se dire les uns aux autres : — - Ab, si Ellangowan, ce brave homme, possédoit encore tout ce qui a appartenu à ses ancêtres, il ne souflriroit pas que de pauvres gens fussent ainsi vexés! — Cependant cette bonne opinion ne les empêchoit pas de

profiter de sa facilité dans toutes les occasions. Ils faisoient paître leur troupeaux dans ses prés, voloient son bois, tuoient son gibier. — Le brave homme, disoient-ils, n'en saura jamais rien. 11 ne s'inquiète pas de ce que fait le pauvre inonde. « — Colporteurs, égyptiens, chaudroniers , vagabonds de toute espèce, remplissoient sa cuisine, et le lord , qui n'étoit pas un orgueilleux , mais qui airnoit les commérages comme la plupart des gens sans caractère, se trouvoit récompensé de l'hospitalité qu'il leur accordoit par le plaisir de les questionner sur les nouvelles du pays d'où ils venoient.

Une circonstance arrêta Ellangowan dans sa course rapide vers sa ruine. Ce fut son mariage

lavée une dame qui avoit environ quatre mille livres *. Personne dans le voisinage ne put concevoir pourquoi, avec une .telle fortune, elle l'avoit épousé, si ce n'est parce qu'il étoit grand, bien fait, avec d'assez beaux traits, un abord agréable, et le meilleur caractère. On peut ajouter à cela qu'elle étoit déjà âgée de vingt-huit ans, et et qu'elle n'avoit pas de proches parents qui pussent contrôler ses actions ou son choix.

C'étoit pour cette dame , prête à accoucher de son premier* enfant, que l'exprès, actif et diligent dont avoit parlé la femme de la chaumière, avoit été dépêché à Kippletringan la nuit de l'arrivée de Mannering.

Mais c'est assez parlé du lord , occupons-nous de faire connoître au lecteur l'individu qui se trouvoit avec lui. C'étoit Abel Sampson que , d'après ses occupations de pédagogue, on appeloit communément Dominus Sampson. Il étoit d'une nais-

sance obscure; mais, ayant montré dès sa plus tendre enfance un caractère sérieux et réfléchi, ses parents, quoique pauvres, pensèrent que leur enfant pourroit exercer, comme tant d'autres , ses talents dans une chaire. Ils redoublèrent donc d'économie, se refusèrent tout, se levèrent de grand matin, se couchèrent fort tard, mangèrent du pain sec et burent de l'eau claire,

' 9*5,000 liv. argent de France.

le tout pour procurer à leur cher Abel les moyens^ de pouvoir s'instruire.

— Il fut donc mis dans une école, et là sa taille maigre et allongée , son air gauche , sa gravité taciturne, quelques habitudes grotesques, comme de se dandiner et de gratter sa tête en récitant ses leçons, rendirent Sampson la risée de ses camarades. Les mêmes qualités lui valurent au collège les mêmes égards de la part de ses nouveaux compagnons. On faisoit foule pour voir Dominus Sampson (car on lui avoitdéjà conféré ce titre honorable) sortir de la classe de grec , son lexicon sous son bras, porté sur deux longues jambes ressemblant aux pâtes d'une grue , haussant alternativement deux larges épaules dans un habit noir trois fois trop large , qui montrait la corde , et qui étoit son unique et constatite parure. Quand il parloit , tous les efforts du professeur ne pouvoieut empêcher, toute sa classe d'éclater de rire, et il avoit bien de la peine à n'en pas faire autant. Son visage long et pâle, ses.yeux louches, son énorme mâchoire qui ne paroissoit pas s'ouvrir et se fermer par un acte de sa volonté, mais, par l'effet d'un mécanisme intérieur; sa voix aigre et discordante qui s'élevoit jusqu'au fausset quand on lui disoit de parler plus distincte-

ment; tout cela lui donnoit chaque jour de nouveaux titres au ridicule,

sans parler de l'habit troué et du soulier percé , qui depuis le temps de Juvénal est le partage du pauvre savant.

Et cependant jamais Sampson ne montra d'humeur à cause des railleries dont il étoit l'objet; jamais il ne songea à tirer la moindre vengeance de ceux qui le tourmentoient. Il sortait du collège le plus secrètement possible, et se plongeoit dans une chambre plus que modeste , où , pour dix-huit sous ' par semaine, il avoit la jouissance d'une paillasse, et la permission d'étudier près du feu de son hôtesse, quand elle était de bonne humeur. Enfin, à travers tout cela, il parvint à s'instruire suffisamment dans le grec et le latin , et à acquérir quelques connoissances dans les sciences.

Abel Sampson, avec le temps, obtint ses grades en théologie, et fut enfin admis à prononcer son premier sermon. Mais, hélas! sa propre timidité et l'envie de rire qui s'empara visiblement de l'auditoire dès qu'il parut dans la chaire, le rendirent incapable de prononcer le premier mot de son discours. Il ouvrit une grande bouche , fit une grimace affreuse, roula de tons côtés de gros yeux qui sembloient vouloir sortir de leur orbite , ferma sa bible , descendit de la chaire plus vite qu'il n'y étoit monté , renversa en s'en

1 i liv. 16 sous de France.

allant, quelques vieilles femmes qui, suivant leur usage , s'étoient placées près d'elle pour mieux entendre, et fut surnommé par son auditoire le ministre muet. Il retourna donc dans son pays, déchu dè toute espérance , et réduit à partager la pauvreté de ses parents. Comme il n'avoit ni ami ni confident, pas même une simple connoissance , personne ne put savoir comment Do-** minus avoit supporté un événement qui fit, rire la ville à ses dépens pendant toute une semaine.

Je ne finirais point si je voulois rapporter toutes les plaisanteries auxquelles il donna lieu, depuis une ballade que fit un espiègle étudiant, jusqu'au bon mot du principal qui se félicitoit de ce que Sampson, dans la promptitude de sa*fuite, n'avoit pas emporté les portes du collège. ^

Mais rien ne pouvoit altérer l'égalité d'âme de Sampson ; il chercha à se rendre utile à ses parents en tenant une école, et il eut bientôt bé4u- • coup de disciples, mais peu d'honoraires. Au fait^ il donnoit ses leçons aux pauvres pour rien , et aux fils de fermiers qui étoient dansTaisance pour ce qu'ils vouloient lui payer; et il faut dire, à la honte de ceux-ci, que les bénéfices de Samp-

• ^ ^ tir

son ne montèrent jamais à une somme équivalente aux gages d'un valet de charrue.

Comme il avoit une belle écriture , il avdit encore quelques petits profits eu copiant des

TW*"

GÜY MANXKHUNG.

fi

comptes et écrivant des lettres pour Ellangowan. Peu à peu le lord, qui ne voyoit aucune société, prit goût à celle de Dominus. La conversation n'étoit pas son côté brillant , mais il avoit le talent d'écouter, il attisoit le feu avec assez d'adresse ; il essaya même de moucher les chandelles; mais il y renonça après avoir plongé deux ou trois fois le salon du lord dans une obscurité complète. Ainsi toute sa besogne se bornoit à peu près à lever son verre de bière et à l'approcher de sa bouche chaque fois qu'Ellangowan en faisoit autant, et à lui prouver, par quelques sons mal articulés, qu'il l'avoit écouté, lorsque celui-ci , qui aimoit à parler autant que l'autre à se taire, avoit fini une de ses longues histoires.

C'est dans une de ces occasions qu'il montra à Manuering sa longue figure, son corps maigre et son air gauche. Il étoit vêtu d'un habit noir râpé ; un mouchoir de couleur, qui avoit été propre autrefois, entouroit son cou nerveux et décharné ; enfin le reste de son extérieur étoit composé de culottes grises, de bas bleu foncé, de souliers à clous, et de petites boucles de cuivre.

Tel est le portrait esquissé des deux personnes entre lesquelles Manuering se trouvoit alors assis.

GtJY MANKERJNG.

CHAPITRE III

« Dans quel pays aVt on pas entendu « Conter jadis de merveilleux présages?

» Nécromanciens , devins, dans tous les âges,

« Tristes savants n'ont-ils pas prétendu JJ

« Connoftre à point des astres l'influence ?

* Des almanachs c'est encore la science. » ^

Hudibr as de Butler. «k '

Iliahgowan fit part à Manneriug de la cir, * " * constance dans laquelle se trouvoit son épouse* comme d'un motif qui devoit l'excuser si elle ne * * paroissoit pas pour le recevoir, et qui devoit faire pardonner s'il manquoit à sa réception quelques- * unes de ces attentions qui semblent le partage exclusif des dames. Ce fut aussi une raison pour, faire venir sur la table une bouteille de vin d'ex- v «*

, g * traordinaire.

— Je ne puis me coucher, dit le lord avec leli sentiment d'inquiétude que doit éprouver un '$ homme qui va être père , avant d'avoir appris v" qu'elle est heureusement accouchée. Si* vous ' *

ii'êtes pas pressé, et que vous vouliez me faire l'honneur, ainsi qu'à Dominus , de rester, ave£ „ ~ nous, j'espère que nous ne vous retiendrons pas trop lqng- temps, car Luckie Howatson est expé-

• GUTJ MANNJînilSG. 2D *

ditive. Il y avoit autrefois une jeune fille qui se '*

trouvoit dans le même cas que ma femme; elle demeurait près d'ici. Vous n'avez pas besoin de branler la tète., Dominus ; toutes les taxes de l'église ont été payées; j'en suis sûr, et qu'est-ce PS

qu'on peut faire de plus? La bénédiction du prêtre y a passé, et l'homme qui l'a épousée ne l'en estime pas une épingle de moins pour cette bagatelle. Ils * demeurent, monsieur Mannering, sur le bord de k .. la mer, à Annan, et vous 11e trouveriez pas à dix àf lieues lé long des côtes un couple d'époux mieux

* assortis, avec six enfants qui font plaisir à voir, dont l'aîné, Godefroy, est déjà employé à bord ^ * ■ ■ i d'un yacht de la douane. Il faut que vous sachiez i * # que c'est un de mes cousins qui en est comman-

^ dant; il a obtenu cette commission lors de la grande contestation qui a eu lieu dans ce comté.

Vous devez en avoir entendu parler, car il en a été question à la chambre des communes. Je vous dirai à ce sujet que j'aurois certainement * • Voté pour le lord Balruddery; mais, voyez-vous, mon père- étoit jacobite ; il quitta le royaume ♦ avec Kenmore , et ne prêta jamais son serment de fidélité; de manière que j'eus beau dire et beau faire, on me raya de la liste, quoique mon •

- , agent , qui a un vote en raison de mes biens ,* m donnât son suffrage au vieux sir Thomas Kittlecourt. Mais pour en revenir à ce que je vous

té a . ' " i. ^

Si

îd byl

°gli

disois, Luckie Howatson est fort expéditive, car cette jeune fille

Ici cette narration longue et décousue fut interrompue par le bruit d'une personne qui montoit l'escalier conduisant de la cuisine au salon, et qui chantoit à pleine voix. Les tons élevés paroissoient trop perçants pour un homme, et les sons bas trop pleins pour une femme. Les paroles, autant que Mannering put les entendre, sembloient être celles-ci :

« Heureux moment, douce souffrauce!

« Un fils vous doit-il la naissance ?

« Mais que ce soit fille ou garçon ,

« J'attache un charme à ma chanson. »

jâÊL

— C'est MegMerrilies, l'égyptienne, ditM. Bertram, vrai comme je ne suis qu'un pécheur.

Dbminus poussa un profond soupir, décroisa ses jambes, retira le pied qui, dans sa première attitude, se trouvoit avancé, le plaça perpendiculairement, étendit l'autre jambe par-dessus, sans cesser de fumer sa pipe, et de rejeter, de seconde en seconde, des bouffées de vapeur.

— Pourquoi soupirer, Dominus? les chansons de Meg Merrilies ne peuvent nous faire aucun •mal.

— Ni aucun bien , répondit celui-ci d'une voix dont les sons discordants étoient en harmonie

or t mannfiuvg. a 7

avec tout son aspect bizarre. C'étoit la première fois qu'il ouvroit la bouche depuis l'arrivée de Mannering; et comme celui-ci avoit quelque curiosité de savoir si cet automate mangeant, buvant, remuant et fumant, avoit aussi le don de la parole, il eut du plaisir à entendre cette voix rauque; mais à l'instant même la porte s'ouvrit, et Meg Merrilies entra.

Sa vue fit tressaillir Mannering. Elle avoit environ cinq pieds six pouces, portoit par-dessus ses autres habits une grande redingotte d'homme, et tendit à la main un gros bâton d'épine. Tout son équipement, aux jupons près, sembloit convenir plutôt à un homme qu'à une femme. Des mèches de cheveux noirs, ressemblant aux serpents de la Gorgone, perçoient de toutes parts à travers un vieux bonnet à l'ancienne mode; appelé bonne grâce, et relevoient l'effet singulier de ses traits fortement prononcés et hâlés par les intempéries de 1 air ; tandis que ses yeux hagards rouloient de côté et d'autre de manière à annoncer un état de folie feinte ou réelle.

— Eh bien, Ellangowan, dit-elle, vous faisiez une belle chose de laisser accoucher milady sans m'en prévenir, pendant que j'étois à la foire de Drumshourloch ! qui est -ce qui auroit écarté d'elle les mauvais esprits? qui est -ce qui auroit attiré les génies bienfaisants autour du berceau

JN

du nouveau-né? qui est-ce qui auroit chanté pour lui le charme de sainte Colme? et sans attendre une réponse, elle commença à chanter.

• Pour que tout aille à votre gré ,

« Jeûnez le jour de Saint-André. -

« Joignez le trèfle à la verveine,

« Et des sorciers bravez la haine. •

4 • Que sainte Bride avec sou rat,

. Que sainte Colme avec son chat ,

• Que saint Michel avec sa lance,

« Montrent ici leur influence. «

Elle chanta ce charme d'une voix aigre et forte, en l'accompagnant de cabrioles, qu'elle faisoit avec tant d'agilité .que sa tête alloit presque toucher au plafond,

— Et maintenant, laird, dit-elle en finissant , ne me ferez-vous pas donner un verre d'eau-de-vie?

— Oui, Meg, asseyez-vous là, près de la porte, et dites-nous quelles nouvelles vous rapportez de la foire de Drumshourloch ?

—Vrai, laird, il y manquoit votre présence et celle des hommes qui vous ressemblent; car il y avoit outre moi quelques bonnes filles, et un • diable pour les tourmenter !

— Eh bien, Meg, combien d'Ëgyptiens a-t-on envoyés à la Tolbooth 1 ?

fc. . # *] 'p ♦ . „

1 Nom de la prison d'Edimbourg.

— Vrai! laird, trois seulement; car il n'y en avoit que trois dans toute la foire, sans me compter. Mais, j'ai décampé, parce que je n'aime pas les querelles; et ne voilà-t-il pas Dunbog qui a donné ordre à John Young et à Red Rotten de sortir de ses terres? Maudit soit -il! il n'est pas gentilhomme. Ce n'est pas un sang nohle qui priverait de pauvres gens de l'abri d'une misérable chaumière, parce qu'ils ont coupé des chardons le long des haies, et arraché l'écorce de quelques vieux troncs pourris pour faire bouillir leur pot!... Mais il y a quelqu'un au-dessus de tout, et nous verrons si quelque jour avant le lever du soleil le coq rouge n'aura pas chanté sur son toit.

— Chut, Meg, chut! ce que vous dites n'est pas sage!

— Que veut-elle dire? dit Manneringà Sampson à voix basse.

— Menace d'incendie! répondit le laconique Dominus.

— Mais, au nom du Ciel, qu'est-elle? qui est-elle?

— Une égyptienne, une voleuse, une sorcière, dit Sampson.

— O Vrai ! laird, continuoit Meg pendant cet à parte , ce n'est que devant des hommes comme vous qu'on peut parler à cœur ouvert. Dunbog n'est pas plus un gentilhomme que le dernier des valets de son écurie. Ce n'est pas vous qui chas-

seriez de vos terres un pauvre homme comme un chien enragé, vous eût -il pris autant de chapons qu'il y a tle feuilles sur le grand arbre qui est devant votre porte. Mais voyons, que quelqu'un de vous mette sa montre sur la table, afin que je sache

l'heure et la minute où nous aurons un nouveau-né, et que je vous prédise sa fortune.

— Nous n'aurons pas besoin de vous pour cela, Meg , voici un étudiant d'Oxford qui s'y connoit mieux que vous, et qui saura mieux prédire l'avenir. Il lit dans les astres.

— Certainement ! lui dit Mannering qui voulut entrer dans la plaisanterie d'Ellangowan , je calculerai son thème de naissance d'après la loi des Triplicités recommandé^ par Pythagore, Hippocrate, Dioclès et Avicenne, ou je commencerai ab horâ quœsUonis , suivant les principes d'Haly, de Messahala, de Ganwehis et de Guidô Bonatus.

Une des grandes qualités de Sampson aux yeux de M. Bertram étoit que jamais il ne découvroit les tentatives les plus .grossières que l'on pouvoit faire pour le tromper : de sorte que le laird , dont les efforts, pour être plaisant, se bornoient à des quolibets et à des bourdes, qu'on a depuis nommées mystifications, avoit le plus beau champ pour déployer son esprit aux dépens du simple Dominus. 11 est vrai que jamais on n'avoit pu parvenir a le faire rire. On dit même qu'il ne

WWW

rit qu'une seule fois, dans sa vie , lorsqu'il étoit eucore à l'université, et que la femme chez qui il logeoit en fit une fausse couche , que l'on attribua, tant à la surprise que lui causa cet événement extraordinaire, qu'à la frayeur que lui firent les hideuses

grimaces qui accompagnèrent cet accès de rire inattendu. Et lorsqu'il parvenoit à découvrir qu'on l'avoit trompé, il se contentoit de dire : Prodigieux ! ou Fort plaisant! * sans qu'un seul muscle de sa figure changeât de situation.

En cette occasion, il se tourna vers Mannering, grands yeux ouverts, bouche béante, ayant l'air de douter qu'il eût bien entendu ce que celui-ci venoit de dire.

— Je crains, Monsieur, dit Mannering -en s'adressant à lui, que vous ne soyez un de ces hommes malheureux dont la vue foible est incapable de pénétrer jusqu'aux sphères étoilées , et de lire dahs les astres les décrets du ciel; que votre âme enfin ne soit fermée à la conviction par le préjugé.

— Oui, dit Sampson, je pense avec sir Isaac Newton , chevalier et directeur de l'hôtel des monnoies de sa majesté, que la prétendue science de l'astrologie est vaine, frivole et dérisoire.

Après cet oracle, ses lèvres reprirent leur immobilité.

■mT..

ap,

iK-fc,

• • 4*àvflr'. .■ ♦.

3 2 GUY MANNfcRJtfG. ” , • ■

— Je suis vraiment fâché, dit Maunering , de voir qu'un homme aussi grave, aussi instruit que vous l'êtes, soit plongé dans un aveuglement si déplorable. Pouvez-vous mettre le nom moderne et commun de Isaac Newton à côté des noms sonores et

célèbres des Dariot, Bonatus, Ptolomée, Haly, Eztler , Diéterick, JJfaibod, Harfurt, Zaël, Taustettor, Agrippa, Duretus, Maginus,Ürigène et Argol? Les chrétiens et les païens, les juifs et les gentils, les poètes et les philosophes ne sont-ils pas d'accord pour admettre l'influence des astres?

— Commuais error! erreur générale ! dit l'imperturbable Dominus.

— Pas du tout, reprit le jeune Anglais, c'est une croyance universelle et bien fondée.

— Friponnerie, charlatanisme, dit Sampson.

— Abusus non tollil usum , dit Maunering:

l'abus qu'on fait d'une chose n'ôte pas le droit de s'en servir.

— Pendant cette discussion, Elfangowau se trouvoit comme pris dans ses propres filets. Il regardoit alternativement l'un et l'autre interlocuteur, et d'après le sérieux avec lequel Mannering combattait son adversaire , et l'érudition dont il faisoit étalage, 1 il commençoit à -croire que ce n'étoit pas une plaisanterie.

Quant à Meg, elle fixoit ses yeux égarés sur notre astrologue, dont le jargon plus mystérieux

wr

encore que le sien sembloit lui inspirer une sorte de respect et la réduire au silence.

Mannering profita de son avantage ; il mit en avant tous les termes scientifiques de l'astrologie judiciaire qu'une bonne mé-

moire put lui fournir, et qu'une circonstance dont nous parlerons ciaprès lui avoit fait connoître.

Les signes et les planètes dans leurs aspects sextiles , quaternaires et ternaires , conjoints ou opposés ; Almuten , Almochoden , Anahibazon , Catahibazon, mille autres termes résonnant aussi bien, et d'une égale importance, passèrent tour à tour dans sa bouche, mais vinrent se briser contre l'imperturbable incrédulité de Dominus.

Cet entretien fut enfin interrompu par l'heu reuse nouvelle que milady veuoit de donner un héritier à la famille des Ellangowan , et (phrase d'usage) qu'elle se portoit aussi bien que sa situation le comportoit. M. Bertram se hâta de passer dans la chambre de son épouse ; Meg Merrilies descendit promptement à la cuisine pour avoir sa part du brouet préparé pour l'accouchée, et Mannering, après avoir consulté sa montre, et avoir noté avec exactitude l'heure et la minute de l'accouchement, pria Domiuus, avec la gravité convenable à la circonstance, de le conduire dans un endroit où il pût examiner la position des corps célestes.

Guy MimrEniso. Toro. i.

Dominus se leva sans lui répondre, ouvrit une porte dont-le panneau supérieur étoit couvert d'une glace, et le conduisit sur une terrasse qui communiquoit à la plate - forme sur laquelle étoient situées les ruines du vieux château. Le vent s'étoit élevé, et avoit chassé les nuages qui tout à l'heure obscurcissoient l'horizon. La lune étoit dans son plein , et pas une étoile ne pouvoit échapper à l'œil de l'observateur. Le spectacle que cet instant présenta à la vue de Mannering étoit inattendu et frappant au plus haut degré.

Nous avons fait remarquer que notre voyageur s'étoit aperçu pendant sa course nocturne qu'il n'étoit pas éloigné de la mer, mais sans pouvoir savoir à quelle distance il s'en trouvoit. Il vit alors que les ruines du château d'Eliangowan étoient situées sur un promontoire ou rocher avancé qui formoit un îles côtés d'une petite baie. Le nouveau château étoit un peu plus loin , et le terrain qui en dépendoit descendoit jusqu'aux grèves du rivage. Il étoit divisé par la nature en différentes terrasses formées par des rangées de vieux arbres. L'autre côté de la baie , opposé au vieux château, étoit aussi un promontoire couvert de bois qui, sur cette côte favorisée, croît jusque sur le bord de la mer. On y remarquoit à travers les arbres la cabane d'un pécheur. Quoique la nuit fut avancée on voyoit quelques lu-

mières se promener sur le rivage, et ceux qui les portoient étoient sans doute occupés à décharger un lougre de contrebandiers venant de l'île de Man. On le voyoit à l'ancre dans la baie. Dès qu'ils aperçurent la lumière qui éclairoit Mannering , le cri de garde à vous se fit entendre , et ce mot d'alarme fit disparoître à l'instant toutes les lumières qu'on voyoit de ce côté.

Il étoit une heure après minuit , et de quelque côté que se portassent les yeux ils s'ouvroient sur une scène intéressante. Les vieilles tours, les unes renversées et les autres encore debout , ici portant l'empreinte et la rouille du temps, là revêtues d'un manteau de lierre , couvroient le rocher qui se trouvoit à la droite de Mannering ; devant lui étoit la petite baie dont les flots tranquilles, réfléchissant les rayons de la lune, ve*~ noient mourir avec un doux murmure sur le sable argenté; à sa gauche, des bois qui s'étendoient jusque dans la mer présentoient tantôt une percée à travers laquelle l'œil aimoit à pénétrer , tantôt des massifs

qui opposoient une barri^e impénétrable aux regards. Sur sa tête rouloient les planètes que leur orbite lumineux faisoit distinguer des étoiles inférieures ou plus éloignées de notre vue. L'imagination a tint de pouvoir même sur ceux qui ont cherché à faire sentir aux autres sa puissance, que Mannering, en considé-

rant ces corps célestes, étoit presque tenté de leur accorder l'influence que leur attribue la superstition sur les événements qui se passent ici - bas. Mais Mannering étoit jeune, il étoit amoureux, • et peut-être étoit-il animé des sentiments qu'exprime en ces termes un poète moderne :

«L'amour dans tous les temps s'est nourri de mensonges,

• Il croit aux talismans, aux présages, aux songes ,

■ Aux dieux dont on peupla l'onde, l'air et les cieux.

« Pourquoi ? c'est que lui-méme est le plus grand des dieux.

• Antiques fictions à qui la poésie

« Par ses riches couleurs jadis donna la vie;

« Vénus , dont le nom seul nous peignoit la beauté ;

• Junon montrant un front brillant de majesté ;

« Minerve à la valeur unissant la sagesse ;

• Déités dont partout la foule enchanteresse « Embellissoit les bois , les fleuves , le vallon ;

« Vous n'étes plus ! le jour de la froide raison « A fait évanouir vos prestiges aimables !

« Mais le cœur de l'amant vit encor de vos fables ;

« Dans ces corps lnmineux dans les airs suspendus « Il retrouve, il revoit les dieux qu'il a perdus.

« L'imagination vous rend votre puissance,

- Et l'homme reconnoît toujours votre influence.

« A l'enfant au berceau Mars donne la fierté,

«Jupiter la grandeur, et Vénus la beauté. »

— Hélas! pensoit-il, mon bon vieux tuteur, qui prenoit tant de part aux controverses entre Heydon et Chajnbers sur l'astrologie, auroit regardé ce spectacle avec bien d'autres yeux. Il auroit travaillé sérieusement à découvrir , d'après

GUY MANWERIHG.

la position respective de ces flambeaux célestes , quelle devoit être leur influence sur la destinée de l'enfant qui vient de naître , comme si le cours des astres pouvoit diriger les lois de la Providence divine, ou même y être coordonné! au surplus, paix à sa mémoire! il m'en a appris assez pour dresser un thème de nativité , et je veux m'en amuser. Ayant noté la position des principaux astres, il, rentra au château : le laird, qui l'attendoit dans le salon, lui redit avec enthousiasme qu'il étoit père d'un garçon bien portant, et il sembloit disposé à fêter sa naissance en se remettant à table. Mannering allégua sa fatigue. Cette excuse fut admise, et on le conduisit dans l'appartement qui lui avoit été préparé.

■tf

CHAPITRE IV

« Approchez et voyez, fiez-vous à vos yeux.

« Quel signe menaçant brille au plus haut des cieux ? ,

« Je vous en avertis, des astres l'iuflueuce *

« D'uu ennemi mortel menace votre enfance. »

Schiller , traduction tic Colcridge.

La croyance dans l'astrologie étoit presque générale vers le milieu du dix-septième siècle: ce ne fut que vers sa fin qu'elle commença à chanceler ; enfin , au commencement du dixhuitième , cette science tomba eu discrédit , et prêta même au ridicule. Elle conserva pourtant encore quelques partisans , même parmi les savants. Des hommes graves et studieux ne pouvoient se résoudre à renoncer à des calculs qui avoient fait l'objet principal de leurs études ; ils avoient peine à descendre de la hauteur où ils croyoient que les avoit placés leur prétendue connoissance de l'avenir.

Au nombre de ceux qui se croyoient de bonne

foi possesseurs d'un tel privilège étoit un vieil

ecclésiastique chez lequel Mannering avoit été placé dans sa jeunesse. Il fatiguoit ses yeux et son esprit à force d'examiner les astres et de » calculer leurs différentes combinaisons. Son pu-

pille, dans le feü de la première jeunesse, avoit reçu naturellement une portion de son enthousiasme, et avoit travaillé pendant

quelque temps à acquérir la connoissance de l'astrologie. Avant que le temps lui eût ouvert les yeux sur l'absurdité de cette science, William Lilly lui -même lui auroit accordé assez de savoir pour dresser un thème de nativité, et de jugement pour en tirer les conséquences.

En cette circonstance, il se leva d'aussi grand matin que la brièveté des jours le lui permit, et se mit à faire les calculs nécessaires pour tirer l'horoscope du jeune héritier d'Eilangowan. Il entreprit cette tâche suivant les principes de l'art, autant pour conserver les apparences, que par la curiosité de savoir s'il se souviendroit des éléments de cette science imaginair^et pourroit encore les mettre en pratique. Il traça la figure des cieux, les divisa en leurs douze stations, y • plaça les planètes suivant les éphémérides , et fixa leurs positions respectives à l'instant de la naissance de l'enfant. Sans fatiguer nos lecteurs en leur faisaût part des pronostics généraux que l'astrologie auroit pu en tirer, nous nous contenterons d'appeler leur attention sur une circonstance qui frappa surtout l'imagination de notre jeune astrologue. Mars étant alors au plus haut de la douzième station , menaçoit le nouveau né

de captivité ou d'une mort subite et violente. Mannering alors, s'enfonçant encore plus avant dans les réglés par lesquelles les devins prétendent s'assurer de la justesse de leurs prédictions, observa que trois époques dévoient être dangereuses pour l'enfant, sa cinquième, sa dixième et sa vingt-unième année.

Il est remarquable que Mannering , peu de temps auparavant, avoit fait les mêmes calculs en plaisantant, à la prière de Sophie

Wellwood, la jeune dame à qui il étoit attaché, et il avoit trouvé qu'une semblable combinaison de l'influence des astres la menaçoit aussi de mort ou d'emprisonnement dans sa trente-sixième année. Elle en avoit alors dix -huit, de manière que la même époque sembloit la menacer ainsi que l'enfant du mègoe genre de péril. Frappé de ce rapport, Mannering continua ses calculs, et trouva . enfin que le même mois» le même jour du mois,, étoient pour tous les deux l'époque du même danger. Il répéta toutes ses opérations, et trouva toujours le même résultat.

Nous n'avons pas besoin de prévenir qu'eu rapportant cette circonstance notre but n'est pas de faire ajouter foi aux prédictions de l'astrologie judiciaire. Mais tel est notre amour pour le merveilleux , qu'il arrive souvent que nous contribuons nous-mêmes à induite notre juge-

ment en erreur. Le rapport dont nous venons de parler étoit-il un de ces hasards singuliers qui peuvent quelquefois se rencontrer contre toute espèce de vraisemblance; ou Mannering, égaré dans le labyrinthe de ses calculs astronomiques, suivit -il machinalement deux fois le même fil pour en sortir? ou plutôt son imagination, séduite par quelque point de ressemblance, lui prêta -t-elle son aide pour lui faire trouver entre ses deux calculs plus de similitudes qu'ils n'en offroient réellement ? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider : mais il est sûr que la parfaite correspondance des deux opérations fit sur son esprit une impression des plus vives.

Dans la surprise que lui causoit un résultat si singulier, si peu attendu: — Le diable, pensat-il , se met-il donc de la partie pour se venger de ce que je traite avec légèreté un art qui, dit-on, * tire son origine de la magie? ou bien se pourroit-il, comme l'assurent

Bacon et sir Thomas Browne , que l'astrologie , étudiée avec sagesse et exactitude, pût conduire à la vérité, et qu'on ne pût nier l'influence des astres, quoiqu'il soit sage de se méfier des prédictions des fripons qui prétendent les consulter ? Un moment de réflexion suffit potn; lui faire abandonner «etîe opinion comme extravagante , et n'ayant reçu

l'assentiment de ces deux grands hommes que parce qu'ils n'avoient pas osé se mettre en opposition avec la croyance générale de leur siècle, ou parce qu'eux -mêmes peut-être n'avoient pas tout -à -fait secoué l'influence des préjugés alors dominants. Cependant le résultat uniforme de ses calculs relativement tant à l'enfant qui vendit de faire son entrée dans le monde , qu'à Sophie Wellwood, fit sur lui une impression si désagréable, que, comme Prospéro, il fit intérieurement le serment d'abandonner la pratique de cet art , et de ne plus s'adonner à l'astrologie judiciaire, soit sérieusement, soit par plaisanterie.

II hésita quelque temps sur ce qu'il devoit dire au lord Ellangowan relativement à l'horoscope du nouveau-né, et à la fin il résolut de lui faire part du résultat véritable de ses calculs, en l'informant en même temps de la futilité des règles d'aprè9 lesquelles il avoit opéré. Ayant pris cette résolution, il alla se promener sur la terrasse.

Si la vue dont on jouissoit de cet endroit lui avoit paru ravissante à la clarté de la lune, les • rayons du soleil ne lui faisoient rien perdre de sa beauté. Une montée assez rapide, mais régulière, conduisit Mannering de la terrasse à une éminence qui en

étoit voisine, et de là en face du vieux château. Il n'en restoit plus que deu^ tours rondes dont les murs avoient résisté aux ,,

efforts du temps. Elles étoient unies par une courtine, et protégeoient l'entrée principale qui donnoit sur la première cour du château. Les armes de la famille, gravées sur la pierre, se voyoient encore sur le fronton, et on distinguoit encore l'endroit où avoient été attachés les ressorts pour lever et baisser le pont-levis. Cette entrée, jadis formidable, n'étoit plus défendue que par une porte grossière faite de planches assemblées. L'esplanade en face du château dominoit une superbe perspective.

Une élévation cachoit à la vue les ruines auprès desquelles Mannering avoit passé la veille. Le passage offroit une agréable alternative de montagnes et de vallons à travers lesquels serpentait une petite rivière dont les eaux de temps*' en temps se cachoient dans des touffes de bois. Le clocher d'une église et quelques maisons annouçoient un village situé dans l'endroit où la rivière portait à la mer le tribut de ses eaux. La terre sembloit cultivée avec soin. Elle étoit divisée en petits enclos dans les vallées et au bas des montagnes, et les haies vives qui les séparaient montaient quelquefois jusqu'à une hauteur assez considérable. De riants pâturages étoient couverts de bestiaux, et la vue de l'endroit qui servoit de marché animoit encore ce joli paysage.

Plus loin les yeux se fixoient sur des objets

d'un aspect plus sévère. A une certaine distance la fertilité du sol se trouvoit arrêtée parles rochers couverts en partie de

bruyères d'un vert noirâtre, qui, opposant aux regards une barrière impénétrable, sembloient faire de ce lieu une solitude aussi agréable que tranquille. D'un autre côté l'oeil se promenoit sur la côte de la mer, qui ne le cédoit ni en beauté ni en variété au paysage que nous venons de décrire. Dans certains endroits elle offroit d'énormes rochers sur quelques-uns desquels on voyoit des restes de tours , de bastions , qui , suivant la tradition , avoient été construits à peu de distance les uns des autres, afin qu'ils pussent, en cas d'invasion étrangère ou de guerre civile, se porter mutuel- ' , lement des secours. Le château d'Ellangowan paroissoit avoir été le plus important et le plus considérable de ces bâtiments; sa situation, la force des deux tours qui subsistoient encore et l'étendue des ruines prouvoient que ce n'étoit pas sans raison que la tradition attribuoit à ses fondateurs le premier rang parmi les seigneurs de ce comté. Ailleurs la mer, formant de petites baies, semblait avoir fait des conquêtes sur le rivage, ou des promontoires couverts de bois, s'avançant au sein des eaux, sembloient à leur tour empiéter sur les domaines de l'Océan.

Un spectacle, si différent de celui auquel il

s'attendoit d'après ce qu'il avoit vu la veille en voyageant , n'en frappa Mannering que plus vivement. Le château moderne étoit devant lui. On ne pouvoit donner des éloges à l'architecte qui l'avoit construit, mais sa situation étoit délicieuse. — Comme on passeroit des jours heureux et tranquilles dans une semblable retraite! pensoit notre héros : d'un côté les restes frappants d'une grandeur qui ne laisse pas que d'inspirer à l'âme un secret orgueil , de l'autre une habitation assez commode pour satisfaire des désirs modérés. "Vivre ici, y vivre avec toi, Sophie!...

Nous ne suivrons pas plus loin les rêves d'un amant. Mannering, les bras croisés, considéra encore un instant la scène qu'il avoit sous les yeux, et entra dans le vieux château.

Dès qu'il eut passé la porte , il vit que la magnificence agreste de la première cour répondoit à l'a beauté de l'extérieure. D'un côté étoit une rangée de hautes et larges croisées séparées par des murs formés de pierres énormes, et qui avoient jadis éclairé le grand salon du château; de l'autre ôn voyoit des bâtiments de différentes hauteurs , et qui paroissoient avoir été construits à diverses époques, mais dont la façade offroit pourtant uue sorte d'uniformité. Les portes et les fenêtres étoient ornées de sculptures antiques et grossières, dont une partie subsistoit encore; et

GUY MXNNKRING,

l'autre, détruite par le temps, étoit tapissée de lierre et d'autres plantes rampantes qui ornoient ces décombres du luxe de leur verdure. Le fond de la cour, qui faisoit face à l'entrée, avoit aussi été bornée par des bâtiments; mais ils étoient en plus mauvais état que le reste, ce qui venoit, disoit-on, de ce que les vaisseaux du parlement, commandés par Deane, avoient canonné le château pendant la longue guerre civile. Rien n'arrêtoit la vue de ce côté : Mannering aperçut la mer, et revit le petit vaisseau (un lougrearmé) qu'il avoit remarqué la veille, et qui étoit encore à l'ancre dans la baie. .

Tandis qu'il examinoit toutes les ruines, il entendit dans une salle à sa gauche la voix de l'égyptienne qu'il avoit vue le soir précédent. Il trouva bientôt une ouverture par laquelle il pouvoit la voir sans en être vu, et il ne put s'empêcher de remarquer que

son occupation et sa figure, dans un tel lieu, répondoient parfaitement à ce que les anciens nous ont transmis de leurs sibylles.

Elle étoit assise sur une pierre brisée dans un' des coins d'un appartement qui étoit encore carrelé; elle avoit balayé une partie des décombres dont il étoit rempli, afin de se procurer un espace libre pour les évolutions de son rouet. Les rayons du soleil, traversant une étroite fenêtre.

tomboient directement sur elle, et éclairoient ses traits et son accoutrement également bizarres. Le reste de la pièce étoit presque dans l'obscurité. Ses vêtements réunissoient quelque cbose du costume oriental à l'habillement ordinaire des montagnards d'Ecosse. Elle doit une laine de trois , couleurs, noire, blanche et grise. En filant, elle chantoit, et sa chanson paroissoit un charme auquel coopéroient sa quenouille et son fuseau , anciens instruments de nos aïeules, et que nos femmes ont bannis de leur présence. Mannering, > après avoir essayé de retenir les paroles qu'elle chantoit, ne put en venir à bout ; mais, en ayant bien compris le sens, il en fit la traduction, ou plutôt l'imitation suivante.

• Mélangez-vous autour de mon fuseau ,

« Comme le bien et le mal dans la vie :

• Chagrins, plaisirs, regrets, espoir nouveaux, « Voilà par qui votre trame est ourdie

- Mais quand j'unis ces fils mystérieux « D'un nouvel être annonçant l'existence,

• Tçut l’avenir se dévoile à mes yeux ,

• La nuit du temps fuit devant ma puissance.

« Examinons ce magique miroir :

• Qu’y vois-je , hélas ! passion et folie ,

« Peine et plaisir, désir et désespoir,

• Pâle terreur et sombre jalousie.

« Montez, mes fils, descendez de nouveau, « Ainsi le sort dans ses faveurs varie :

« Mélangez-vous autour de mon fuseau , ,

• Comme le bien et le mal dans 1a vie. »

Pendant qu’il arrangeoit ces strophes dans sa tête, et qu’il cherchoit encore une rime, la sibylle avoit fini sa tâche , et toute sa laine se trouvoit employée. Elle prit le fuseau chargé de son travail , et, dévidant le fil peu à peu, elle le mesura en partant du coude jusqu’à l’intervalle qui sépare * le pouce de l’index. Quand tout fut mesuré, elle se dit à elle-même : — Voilà un peloton, mais non d’un seul bout. De belles années, soixante -dix mesures. Mais le fil est rompu trois fois. Le renouera-t-il trois fois? Il ne sera pas malheureux, s’il y parvient.

Notre héros alloit parler à la prophétesse, quand une voix rauque, comme celle des vagues courroucées, cria deux fois avec un ton d’impatience: — Meg! Meg Merrilies, égyptienne, sorcière, mille diables!

— Je viens, je viens, capitaine, répondit la pythonisse, et au même moment le commandant auquel elle parloit parut dans les ruines.

Il avoit la tournure d'un marin, la taille moyenne, et le teint bruni par les assauts qu'il avoit eus à supporter du vent du nord-est. Il ne sembloit composé que de muscles et de nerfs, et aurait défié à la lutte l'homme le plus vigoureux, quoique d'une taille supérieure à la sienne. 11 avoit l'air repoussant, et ses traits n'annonçoient en rien la gaîté, la franchise, l'insouciance, compagnes ordinaires du marin quand il se trouve À

Digitizsa brGoogle

terre. Ces qualités contribuent peut-être autant que d'autres à la bonne réputation dont jouit notre marine, et lui concilient notre estime et notre amitié. La générosité, le courage et la patience de nos marins sont des qualités qui font naître le respect, et peut-être humilient en leur présence les paisibles habitants de la terre ferme; et ni le respect, ni un sentiment d'infériorité ne se concilient aisément avec l'affection et l'amitié. Mais leur pétulance, leur bonne humeur, leur familiarité, quand ils sont à terre, forment aussi leurs traits caractéristiques , et les font généralement chérir. Rien de cela ne paroissoit sur la figure de ce capitaine; au contraire, un air dur et sauvage rembrunissoit des traits auxquels rien n'auroit pu donner une expression agréable. — Où êtes -vous, la mère, fille du diable? criat-il avec un accent étranger, quoique parlant parfaitement anglais. Tonnerre et malédiction! voilà une demi-heure que nous vous attendons. Allons , ve-

nez faire un sort pour notre heureux voyage, et puis soyez maudite comme une sorcière de Satan. <

Au même instant il aperçut Mannering, qui , d'après la position qu'il avoit été obligé de prendre pour examiner ce que faisoit Meg Merrilies , avoit l'air de chercher à se soustraire aux regards, étant à demi caché par un arc-boutant derrière lequel

GUY MAÎUXERING.

il étoit. Le capitaine, car c'est le titre qu'il se donnoit, s'arrêta tout à coup, regarda Mannering en face; et, plaçant sa main droite entre son habit et son gilet, comme s'il y cherchoit une arme, lui dit: — Eh bien! camarade, vous avez l'air d'avoir l'œil au guet , hem ?

Avant que Mannering, choqué du ton insolent, et surpris du geste de cet homme, eût pu lui faire aucune réponse, la sibylle étoit sortie de son antre, et avoit rejoint le capitaine. 11 la questionna à demi-voix en regardant Mannering. — Est -ce un requin de la côte? demanda- 1 -il.

Elle lui répondit sur le même ton et dans le jargon de sa tribu: — Non, non, dit-elle, c'est un hôte du château.

L'air sombre du capitaine s'éclaircit un peu. — Bonjour donc, dit- il à Mannering, je vois que vous venez de chez mon ami M. Bertjam. Je vous demande pardon? je vous avois pris pour toute autre chose.

Mannering répliqua : — Et vous. Monsieur, vous êtes sans doute le maître du vaisseau qui est dans la baie.

— Oui , oui. Mon nom est Dirk Ilatteraick , capitaine du Yungfraw, bien connu sur cette côte. Je n'ai à rougir ni de mon nom , ni de mon vaisseau , ni de ma cargaison.

— Je suis convaincu que vous n'avez nulle raison pour cela.

Digife«i*by*Googl<

— ' Non, mille tonnerres! je fais un commerce honorable. J'ai pris mon chargement à Douglas, clans l'île de Man; d'excellent cognac, du thé! véritable hyson et souchong! de superbes dentelles, si vous en avez besoin. Nous avons débarqué la nuit dernière plus de cent tonneaux.

— Monsieur, je ne suis qu'un voyageur, et quant à présent, je n'ai besoin d'aucune de ces marchandises.

— Hé bien, bonjour! il faut songer à ses affaires; à moins que vous ne vouliez venir à bord : vous y hoirez du bon thé. Dirk Hatteraick sait ce que c'est que la civilité.

Il y avoit dans les traits de cet homme un mélange d'impudence et d'audace, de crainte et de soupçon , qui rendoit sa physionomie tout- à -fait repoussante. Ses manières étoient celles d'un vaurien qui n ignore pas 1 opinion qu'on doit avoir de lui , et qui cherche à l'écarter en affectant une familiarité insouciante. Mannéring l'ayant remercié en peu de mots de ses offres civiles lui dit adieu , et le vit s'éloigner avec l'égyptienne. Ils sortirent du vieux château du même côté par où le capitaine y étoit arrivé. Un escalier fort étroit conduisoit au rivage : il avoit sans doute été pratiqué pour 1 usage de la garnison en cas de siège. Ce fut par là que ce couple bien assorti se rendit vers la mer. Le soi-disant capitaine se mit dans

une petite barque où deux de ses gens l'attendoient, et cingla vers son vaisseau, tandis que l'égyptienne sur le bord du rivage se mit à réciter, à chanter et à gesticuler avec véhémence.

CHAPITRE V

« Vous avez usurpé toutes mes seigneuries,

« Abattu mes forêts , brisé mes armoiries,

« Il ne me reste rien pour constater mon rang;

« Vous ne m'avez laissé que l'honneur et mon sang. » Richard //, Sh akstearb.

Lorsque la barque qui conduisoit le digne capitaine à son vaisseau l'eut mis à bord, on déploya les voiles , et le vaisseau partit après avoir tiré trois coups de canon, salut rendu au château d'Ellangowan. Le vent venoit de terre, et le lougre s'éloigna à toutes voiles.

— Ah! ah! dit le lord, qui avoit cherché quelque temps Mannering et qui venoit de le rejoindre, les voilà partis, les négociants sans patente ! le fameux Dirk Hatteraick , capitaine du Yungfraw, moitié homme, moitié Hollandais, moitié diable! toutes ses voiles sont déployées, le suivra qui pourra. Savez -vous que ce drôle est la terreur de tous les gardes -côtes et croiseurs de la douane? ils n'en peuvent venir à bout; ils n'osent s'approcher de lui, ou ils sont hattus. Mais, à propos de douane, je viens vous chercher pour déjeuner; vous allez boire du thé qui...

Mannering , qui avoit déjà remarqué avec çom-

bien de facilité le digne M. Berlram passoit d'une idée à une autre , et associoit des choses fort étonnées de se trouver ensemble, se hâta de l'interrompre avant que le cours de son imagination ne l'eût emporté bien loin , et lui fit quelques questions sur Dirk Hatteraick.

— Oh! c'est c'est un assez bon diable

quand personne ne le contrarie; contrebandier, quand ses canons lui servent de lest; corsaire, pirate même, quand ils sont prêts à faire le service. Il a fait lui seul plus de mal aux douaniers que tous les galériens de Ramsay ensemble.

— Comment se fait- il donc qu'un tel homme ose se montrer sur cette eôte , et y trouve protection et encouragement?

— Que voulez- vous, on a besoin de thé et d'eau-de-vie, et on n'en peut avoir ici que par cette voie. Ensuite c'est un trafic. Si vous allez en acheter chez Duncan Robb , l'épicier de Kippletringan, il lui faut de l'argent comptant ou un billet à courte échéance; au lieu que Dirk Hatteraick jette à votre porte un ou deux barils d'eaude-vie, une douzaine de livres de thé, et prend en échange du bois, de l'orge, tout ce que vous avez à lui donner. Et à propos de cela je vais vous conter une histoire. Il y avoit près d'ici , il y a quelque temps, un lord nommé Macfie de Cudgeonford; il avoit un grand nombre de poules de redevance,

c'est-à-dire que les fermiers doivent fournir à leur seigneur. C'est une sorte de rente en nature. Les miennes sont bien maigres, à propos de cela. Luckie Finniston m'en a envoyé trois la

semaine dernière qui faisoienf peur à voir : elle a pourtant douze bonnes mesures de terre à ensemencer pour les nourrir. Du temps de son rqari, Duncan

Finniston Mais il est mort; nous mourrons

tous aussi, Monsieur Mannering! mais en parlant de cela tâchons de vivre en attendant. Voilà le déjeuner prêt, et Dominus nous attend pour dire le bénédicité.

Dominus prononça une prière qui excédoitles plus longs discours que Mannering eût encore entendus sortir desabouche. On fit l'éloge du thé, dont, par parenthèse, le noble capitaine Hatteraick avoit été le fournisseur. Mannering ne put s'empêcher de faire encore sentir, quoique avec toute la délicatesse possible, qu'il n'étoitpas trop sage d'encourager un pareil trafic. — Quand ce ne seroit, ajouta-t-il, que par esprit de justice pour la douane, je croirois....

— Ah! dit Bertram, qui saisissoit rarement une idée sous son véritable point de vue, et qui sous le nom de douane n'envisageoit que les receveurs, contrôleurs, inspecteurs, commis à pied et à cheval, les douaniers sont pour se défendre eux-mêmes : ils n'ont besoin du secours de per-

GDY MANNKRING.

sonne. Ils ont d'ailleurs le droit de requérir la force militaire, et quant à la justice.... Ne serez- f vous pas surpris, monsieur Mannering, d'apprendre que je ne suis pas membre de la justice de paix de ce comté?

Mannering affecta un air d'étonnement, cependant il ne put s'empêcher de penser que le tribunal de paix ne faisoit pas une

bien grande perte en étant privé des lumières de ce brave gentilhomme. Mais M. Rertram verioit de tomber sur un sujet qu'il avoit à cœur, et il continua avec une sorte d'énergie.

— Cela est pourtant vrai. Le nom.de Godefroy Bertram d'Ellangowap n'est pas sur la liste des juges de ce comté , quoique à peine s'y trouve-t-il un rustre qui ait de quoi faire marcher une charrue qui ne puisse siéger aux sessions, et ajouter à son nom le titre de juge de paix. Je sais à qui j'en ai l'obligation. Sir Thomas Kittlecourt ne s'est pas caché pour me dire qu'il m'y auroit fait comprendre si j'avois pris ses intérêts à la dernière élection; mais il étoit bien naturel que je cherchasse à appuyer les prétentions d'un homme de mon sang, de mon cousin au troisième degré, lord Balruddery. Alors que fit-on? on ne me mit pas sur la liste des francs- tenanciers; une autre nomination a lieu , et je suis encore laissé de côté, sous prétexte que je laissois décerner les mandats

d'arrêt par David Mag-Guffog, le constable, qui menoit les affaires comme bon lui sembloit, comme si j'étois un homme de cire, ce qui est une insigne calomnie : je n'ai jamais décerné que sept mandats d'arrêt dans toute ma vie, et c'est Dominus que voilà qui les a tous rédigés. Et sans cette malheureuse affaire de Sandy Mag-Gruthar, que les constables gardèrent deux ou trois jours enfermédansle vieux château, au lieu de l'envoyer dans la prison du comté... Elle m'a coûté assez d'argent ! Mais je sais bien ce que veut sir Thomas : il est jaloux de la place que j'occupe dans l'église de Kilmagirdle. Cependant, je vous le demande , ne dois-je pas avoir le premier banc en face du ministre, plutôt que Mac-Crosskie de ' Creochstonc, le fils de Deacon Mac-Crosskie, tisserand de Dumfries?

Mannering témoigna qu'il sentoit combien toutes ces plaintes étoient justes.

— Il y a encore, mousieur Mannering, une histoire relative à un chemin et à un fossé. Sir Thomas vouloit le conserver comme il étoit , je savois qu'il étoit derrière moi, et cependant je dis aux experts q^l valoit mieux le redresser et le faire passer droit à travers le fossé; qu'on gagneroit par-là un demi-acre de bons pâturages , comme mon agent l'observa. Enfin, lorsqu'il fut question de choisir, le collecteur des taxes

GUY MANSERING.

— Certainement, JVIonsieur, il estétonnant que l'on vous ait accordé si peu de crédit dans un pays où, d'après l'importance de leur habitation, vos ancêtres dévoient occuper le pi'emier rang.

— Cela est vrai, monsieur Mannering, mais je suis sans prétentions, et je ne m'arrête pas à ces bagatelles. Je dois même vous dire que je les oublie aisément. Mais je voudrais que vous eussiez entendu toutes les histoires que me racontoit mon père sur les anciens combats que les Mac-Dingawaies, qui sont les Bertram d'aujourd'hui, ont livrés aux Irlandais, aux montagnards, qui vouloient s'établir dans nos plaines; comme ils allèrent à la Terre-Sainte, c'est-à-dire à Jérusalem et à Jéricho, en se faisant suivre par tous leurs vassaux. (Ils auraient mieux fait d'aller à la Jamaïque, comme l'oncle de sir Thomas Kittlecourt.) Comment ils en rapportèrent des reliques semblables à celles que les catholiques conservent dans des châsses, et un drapeau qui est encore là -haut dans le grenier. Si c'eût été des tonneaux de muscades ou des poinçons de rhum, leurs biens s'en trouveraient mieux 'aujourd'hui. Mais il n'y a pas la moindre comparaison à

faire ent|o le vieux manoir de Kittlecourt et le château d'Ellangowan. Je ne crois pas que sa façade ait quarante pieds. Mais vous ne déjeunez pas , monsieur Mannering; vous ne mangez rien. Goûtez de ce sau-

mon mariné. C'est John Hay qui l'a attrappé, il y aitiH samedi trois semaines $ dans l'étang près du pré d'IIampseed.

Le lord, que son indignation avoit renfermé assez long-temps dans le même cercle d'idées, se livra alors à son genre décousu de conversation , et laissa à Mannering le temps de réfléchir sur les désagréments d'une situation qui, une heure auparavant, lui avoit paru si digne d'envie. Il avoit sous les yeux un gentilhomme campagnard dont l'excellent naturel sembloit la qualité la plus estimable; mécontent de son sort et murmurant contre les autres pour des bagatelles qui*, comparées avec les maux réels de la vie , n'auroient pas pesé un grain de sable dans la balance. Mais telle est la sage distribution de la Providence; , ceux qui ne trouvent pas de grandes afflictions sur leur route, y rencontrent de petites vexations qui suffisent pour troubler la sérénité de leurs jours; et aucun de mes lecteurs ne peut ignorer que ni une apathie naturelle, ni une philosophie acquise par l'étude et la méditation , ne met un gentilhomme campagnard à l'abri des sensations qu'il éprouve dans le temps des élections, des sessions et des commissions d'experts.

Curieux de connoître les usages du pays, Mannering profita d'un moment d'interruption dans les histoires de M. Bertram pour lui demander

pourquoi le capitaine Hatteraick sembloit avoir un si pressant besoin de Meg Merrilies ava®t de mettre à la voile.

— C'étoit sans doute pour qu'elle procurât un heureux voyage à son bâtiment. Vous devez savoir, monsieur Mannering, que ces négociants que la loi appelle fraudeurs n'ont aucune religion, et qu'ils la remplacent par la superstition : ils ont recours aux charmes, aux talismans, et à mille autres sottises semblables.

— Vanité! et pis encore, dit Dominus, c'est un commerce avec l'esprit malin. Les charmes, les amulettes et les sorts font partie de ses ruses ; ce sont des flèches choisies dans le carquois d'Apolyon.

— Paix donc , Dominus, il n'y a que vous qui parlez (notez qu'exceptez le bénédicité et les „ grâces, le brave homme n'avoit pas encore ouvert la bouche) ! Vous ne laissez pas à M. Manne- » ring le temps de placer un seul mot. Et ainsi, monsieur Mannering , puisque nous parlons d'astronomie , de talismans et de choses semblables, avez-vous eu la bonté d'examiner ce dont nous parlions hier soir? »

— Je commence à croire, monsieur Bertram, avec votre digne ami, M. Sampson , que c'est une épée à deux tranchants avec laquelle il ne faut pas jouer. Ni vous, ni moi, ni aucun homme

Dîgitizco by Goo^l

raisonnable, ne pouvons ajouter foi aux prédictions de l'astrologie; et cependant, comme la curiosité, qui nous porte à pénétrer même en plaisantant dans les secrets de l'avenir, a quelquefois eu des résultats sérieux et désagréables, je voudrois pouvoir me dispenser de répondre à cette question.

Il étoit aisé de juger que cette réponse ne feroit qu'irriter la curiosité d'Ellangowan. Il insista, et Mannering, déterminé à ne pas exposer l'enfant aux inconvénients qui pourroient résulter pour lui de la crainte qu'on aurait des dangers dont les astres sembloient le menacer, remit entre les mains de M. Bertram un papier cacheté, en lui recommandant de ne pas l'ouvrir avant que l'enfant eût cinq ans accomplis. A cette époque il le laissoit le maître de lire ce qui y étoit contenu. Il se flattoit que la première période des malheurs prédits à l'enfant étant alors passée sans accident, le père en concluroit que les autres n'étoient pas plus à craindre. M. Bertram lui promit de se conformer à ses instructions; et pour s'assurer davantage de sou exactitude, Mannering ajouta que malheur pomroit arriver à l'enfant si le cachet étoit rompu avant ce temps.

Mannering céda aux instances de M. Bertram pour qu'il passât chez lui le reste de cette journée. Elle n'offrit rien de remarquable. Le ien-

demain matin notre voyageur monta à cheval , dit adieu à son hôte obligeant et à son fidèle compagnon, fit îles vœux pour la prospérité de sa famille, et, tournant la tète de son coursier du côté de l'Angleterre, fut bientôt loin des regards des habitants d'Ellangowan. Il va aussi s'éloigner des yeux de nos lecteurs , qui ne le reverront qu'à une époque de sa vie un peu plus reculée.

"DicjttTyt; dtjy l c

CHAPITRE VI

« Le juge près de là , tout gonflé d'importance ,

« Ayant d'un bon cbapon garni sa large panse,

«* Le menton bien rasé, tient de graves discours;

« Il roule un œil sévère, enfin il a recours « A de savants dictons, et joue ainsi son rôle. »

_ . % SmAKSPEA.BE. * :

Quand mistress Bertram d'Ellangowan fut en état d'apprendre ce qui s'étoit passé pendant qu'elle étoit obligée de garder le lit, il ne fut question dans son appartement que du jeune et bel étudiant d'Oxford, qui avoit consulté les astres et tiré l'horoscope du jeune lord. On lui fit la description des traits, du sou de voix, des manières de l'étranger. Son cheval, sa selle, sa bride et ses éperons ne furent pas oubliés. Tout cela fit beaucoup d'impression sur l'esprit de mistress Bertram , car la bonne dame ne laissoit pas que d'être assez superstitieuse.

Lorsqu'elle put se livrer à quelque occupation, son premier soin fut de faire un petit sac de velours pour y renfermer l'horoscope de son fils , car elle l'avoit obtenu de son mari. Ses doigts lui démangeoient d'envie de rompre le cachet; mais la crédulité l'emporta sur la curiosité, et elle eut la force de l'y placer sans y toucher, entre deux

feuilles de parchemin, dans lesquelles ellel'avoit cousu pour préserver le cachet. Elle le plaça ainsi sur la poitrine de l'enfant, suspendu à une chaîne passée autour de son cou, et résolut de l'y

laisser comme une amulette jusqu'au moment où elle pourroit légitimement satisfaire son désir curieux.

Le père, de son côté, résolut de s'acquitter de ses devoirs envers l'enfant en lui donnant une excellente éducation; et afin de pouvoir la commencer aussitôt qu'une première lueur de raison commenceroit à l'éclairer, il détermina aisément Dominus à renoncer à sa profession de maître d'école du village, et à devenir tout-à-fait commensal du château. Dominus se chargea donc , moyennant des appointements qui égaloient, à peu de chose près, les gages d'un domestique, de communiquer au futur lord d'Ellangowan toute la science et l'érudition qu'il possédoit Véritablement, ainsi que les grâces et les perfections qu'il n'avoit pas , mais dont il ne s'étoit jamais douté qu'il fut dépourvu. Le père trouvoit aussi son avantage dans cet arrangement : il s'assuroit un auditeur constant et silendeux pour écouter ses histoires quand ils étoient seuls, et un homme aux dépens de qui il pouvoit exercer sans crainte ses talents pour la plaisanterie quand il avoit compaguie.

Environ quatre ans après cette époque, un grand changement arriva dans le comté dans lequel le domaine d'Ellangowari est situé.

Les observateurs attentifs de l'opinion publique pensoient depuis long - temps qu'un changement de ministère étoit inévitable ; et enfin , après bien des délais; après une juste proportion de craintes et d'espérances ; après des bruits fondés sur de bonnes ou de mauvaises autorités, ou même sans aucun fondement; après que bien des clubs se furent occupés, en vidant leur pinte d'ale, d'élever celui-ci , d'abaisser celui-là; après force course à pied, à cheval, en chaise de poste; grâce à maintes adresses et pé-

titions pour et contre; après qu'on eut offert bien des fois sa vie et sa fortune, le coup fut frappé; le ministère croula , et le parlement , comme c'est la suite ordinaire) fut dissous avec lui.

Sir Thomas Kittlecourt , comme beaucoup d'honorables membres qui se trouvoient dans le même cas, accourut en poste dans son comté, mais y fut reçu avec froideur. Il avoit été l'un des partisans de l'ancienne administration , et les amis de la nouvelle s'étoient déjà occupés de mettre en avant sir John Featherhead, qui avoit

les meilleurs chiens et les meilleurs chevaux du

pays. Parmi ceux qui avoient arboré l'étendard de la révolte contre sir Thomas, étoit un sieur

Gilbert Glossiu , greffier à ***, et agent du lord Ellangowan. Cet honnête homme avoit peut-être essuyé quelques refus de sir Thomas Kittlecourt, ou bien, ce qui est également probable, ayant obtenu tout ce qu'il pouvoit en attendre, il falloit qu'il jetât les yeux d'un autre coté pour se procurer un nouvel avancement. Il avoit le droit de voter, à cause des biens de lord Ellangowan , comme on l'a déjà fait observer, et il s'évertua si bien qu'il fit placer son patron sur le rôle des francs -tenanciers, ne doutant pas du parti qu'il embrasseroit en cette circonstance. 11 n'eut pas de peine à lui persuader qu'il lui convenoit de se montrer à la tête d'un parti le plus nombreux possible; et en .conséquence tous deux travaillèrent, par les moyens connus partout, et surtout en Ecosse, à s'assurer du plus grand nombre de votes qu'il leur fut

possible. Ils coupèrent et subdivisèrent si bien toutes les propriétés qu'Ellangowan tenoit originairement de la couronne, que le jour de l'élection il s'avança sur le champ de bataille à la tête de dix hommes ayant un droit incontestable de voter. Ce renfort décida du sort de cette journée. Sir John fut élu, et par suite Gilbert Glossin fut nommé greffier du tribunal de paix, et dès les premières séances du parlement le nom de Godefroy Bertram d'Ellangowau fut inscrit parmi ceux des juges de paix du comté.

C'étoit là le nec plus ultra de l'ambition de Bertram , non qu'il aimât les embarras de cette dignité, ni la responsabilité qui en est la suite, mais il pensoit qu'il y avoit des droits, et que c'étoit par une injustice évidente qu'il n'en avoit pas été investi jusque- là. Un ancien proverbe écossais dit qu'j'/ ne faut pas donner à un fou un bâton pointu, c'est-à-dire des armes offensives. M. Bertram ne fut pas plus tôt investi de l'autorité judiciaire qu'il avoit désirée si longtemps, qu'il commença à l'exercer avec plus de rigueur que de clémence , et qu'il démentit l'opinion que l'on s'étoit généralement formée de de la bonté jde son caractère. Nous avons lu quelque part l'histoire d'un juge de paix qui, le lendemain de sa nomination , pour écrire à son libraire de lui envoyer le livre des statuts de sa charge , se servit de l'orthographe suivante :

Please send the ax relating to a gustus pease ; ce qui pourroit signifier en français : Veuillez m'envoyer la hache des pois au jus . •.

Nul doute que lorsque ce savant gentleman fut en possession de la hache, il s'en servit pour mutiler les lois. M. Bertram n'étoit pas aussi ignorant que son digne prédécesseur dans la gram-

maire anglaise, mais l'homme des pois au jus lui -même n'auroit pas pu' employer avec

GUY MANNF.RING.

moins de discernement l'arme qu'on avoit maladroitement mise entre ses mains.

Il regarda de bonne foi la commission qu'il venoit de recevoir comme une marque de faveur personnelle que lui accordoit son souverain , oubliant qu'il avoit pensé naguère que l'oubli dans lequel il étoit resté ne devoit être attribué qu'à la cabale et à l'esprit de parti , qui l'avoient privé d'un privilège commun à tous ceux de son rang.

Il commanda à son fidèle aide -de -camp, Dominus Sampson, de lui lire tout haut sa commission dès qu'elle lui fut parvenue. Dès les

premiers mots, il a plu au roi de nommer , il

l'arrête en s'écriant : — Il a plu au roi ! le brave homme ! bien certainement cela n'a pu lui plaire plus qu'à moi.

Il ne voulut donc pas borner sa reconnoissance à des sentiments inactifs, ni à des expressions banales de gratitude. Il résolut de prouver, par une activité sans bornes à s'acquitter des devoirs de sa place, combien il étoit sensible à l'honneur qui venoit de lui être conféré. Un nouveau balai , dit-on , tient la maison nette , et je puis moi -même rendre témoignage qu'ayant un jour pris une nouvelle servante, les araignées, anciens hôtes héréditaires qui, pendant le règne paisible de l'autre, avoient tendu leurs toiles sur

les derniers rayons de ma bibliothèque , où il ne se trouvoit que des livres de jurisprudence et de théologie, furent contraintes d'en déguerpir au plus vite. C'est avec cette rudesse que le lord Ellangowan commença ses fonctions de magistrat. Il chassa de ses environs les filous et les vagabonds qui s'y étoient établis depuis près d'un demi-siècle. Il fit des miracles comme un second duc Humphrey, et par la vertu de sa baguette magistrale rendit les jambes aux boiteux , des yeux à l'aveugle, des bras au paralytique. Il découvrit et chassa les braconniers , les voleurs de fruits et de volailles, les escrocs de toute espèce, et eut pour récompense les applaudissements de ses confrères, et la réputation d'un magistrat actif.

Tout ce bien n 4 'étoit pas sans quelque mélange de mal. Quand un abus est enraciné depuis longtemps, il faut quelques précautions pour l'abattre. Le zèle de notre digne ami mettoit dans un grand embarras beaucoup de gens dont il avoit contribué lui -même à nourrir la fainéantise. Une habitude invétérée rendoit les uns incapables de suivre un autre plan de conduite; et les autres, véritablement hors d'état de travailler, étoient dignes, comme ils le disoient eux-mêmes, d'éprouver l'effet de la charité de tout bon chrétien. Le mendiant qui depuis vingt ans faisoit sa ronde

dans tout le voisinage , et recevoit ce qu'on lui donnoit plutôt comme une marque de bienveillance que comme l'offrande d'une pitié méprisante, étoit envoyé dans la maison de travail la plus voisine. La femme décrépite qui , appuyée sur un bâton, couroit

de porte en porte, comme un mauvais schelling que chacun s'empresse de passer à son voisin ; celle qui , ne pouvant marcher, appeloit ceux qui vouloient bien la porter, aussi haut et plus haut qu'un voyageur qui demande des chevaux de poste , étoient traités de la même manière. Le vieux Jock , qui , moitié fripon , moitié idiot , servoit de jouet aux enfants de race en race, depuis la moitié d'un siècle, fut renfermé dans le bridewell du comté , où , privé d'un air pur et de la vue du soleil, seuls biens dont il fikt.capable de jouir, il mourut, en six mois, de chagrin et d'ennui. Le vieux matelot qui, depuis longues années, alloit dans tous les cabarets réjouir les buveurs en leur chantant le capitaine fFard ou le brave amiral Benboiv, fut banni du comté par le seul motif qu'il avoit l'accent irlandais. Enfin , le zèle du nouveau juge de paix pour l'administration de la police rurale , alla jusqu'à mettre un terme aux visites annuelles des colporteurs.

Tout cela ne se passa pas sans faire jaser et sans critique. Nous ne sommes ni de bois ni de

GUY MANNtRING.

pierre, et les habitudes qui ont crû dans nos cœurs ne peuvent, comme la mousse ou le lichen , en être arrachées sans faire une blessure. La femme du fermier regrettoit de ne plus déployer son intelligence, peut-être aussi de ne plus jouir d'une certaine satisfaction intérieure, en distribuant, en guise d'aumône, des poignées de gruau d'avoine aux mendiants qui lui apportoient les nouvelles des environs. Les chaumières souffroient la privation de mille petites choses auxquelles leurs habitants étoient accoutumés, et qui leur étoient apportées par ces mêmes vagabonds dont les courses se trouvoient arrêtées. Les enfants se trouvoient sans raisins secs et sans joujoux ; les jeunes femmes manquoient

d'épingles, de rubans, de peignes et de chansons. Les • vieillards ne trouvaient plus à troquer leurs œufs contre du sel et du tabac en poudre ou en feuilles. • * .

Toutes ces circonstances jetèrent sur l'affairé Ellangowan un discrédit d'autant plus remarquable qu'il avoit joui de plus de popularité. On tiroit même de l'ancienneté de sa famille un motif de condamnation contre lui. — Nous n'avons rien à voir, disoit-on, dans ce que font les Greenside, les Burnville, les Viewforth; ce sont de nouveaux venus dans le comté : mais Ellangowan! un nom qui est connu depuis que le monde est monde!

lui! traiter ainsi de pauvres gens! On appeloit sou grand-père le mauvais laird , mais. quoiqu'il ne fût pas trop bon quand il étoit resté trop longtemps à table, jamais il n'auroit fait chose semblable. La grande cheminée du vieux château étoit toujours chaude de son temps, et on y voyoit autant de pauvres qu'il y avoit de beau monde dans le salon; et milady, tous les ans la veille de Noël, distribuoit aux malheureux douze pièces d'argent en l'honneur des douze apôtres. On disoit que c'étoit un papiste. Eh bien , les papistes pourraient donner des leçons à nos seigneurs d'aujourd'hui. Si pendant la semaine les pauvres gens étoient un peu foulés, maltraités, au moins le dimanche ils étoient sûrs de toucher leur pièce de six sous.

Tels étoient les propos d$nt on assaisonnoit . chaque pinte de bière qui se vidoit dans les cabarets à trois ou quatre milles d'EUangowan, ce qui faisoit le diamètre de l'orbite dans lequel notre ami Bertram devoit être considéré comme la planète principale. Mais les caquets prirent encore bien plus de force lorsqu'il eut banni de ses terres une colonie d'égyptiens qui s'y étoit éta-

blie depuis bien des années , et avec un des dignes membres de laquelle notre lecteur a déjà fait connoissance.

GUY MANÜÏERI3VG.

CHAPITRE VII

•* Venez, princes du sang, régiment en guenilles ,

« Pttgg' » honnête seigneur , digne roi de ces drilles ,

« Vous tous, ses courtisans , quel que soit votre nom ,

« Jarkman , ou Patrico ,* Cranke , ou Clapper-Dudgeon, ».

* Le Buisson du Mendiant.

Quoique le caractère de ces bandes d'égyptiens qui inondoient autrefois une partie de l'Europe, et qui forment encore une caste distincte, soit généralement connu, le lecteur me pardonnera de tracer ici en peu de mots le tableau de la situation où ils se trouvoient alors en Écosse.

On sait que l'un des anciens rois de ce pays avoit reconnu les^ égyptiens comme une peuplade séparée et indépendante. Un de ses successeurs les traita moins favorablement ; le nom d'égyptien devint, dans la balance de la justice, synonyme à celui de voleur, et ils furent punis en conséquence, d'après une disposition formelle de la loi. Malgré cette sévérité, l'association prospéra au milieu des fléaux qui ravagèrent ce pays; elle s'augmenta même d'un grand nombre de gens que la guerre , la famine et la tyran-

nie avoient privés de leurs moyens de subsistance. Ce mélange leur fit perdre en grande partie le

caractère distinctif de leur origine égyptienne. Ils devinrent une race mêlée, qui joignit les habitudes de fainéantise et de brigandage de ses ancêtres orientaux, à la férocité des montagnards du Nord qui s'étoient joints à eux : ils voyageoient par bandes séparées , avoient entre eux des règles d'après lesquelles chaque tribu ne devoit pas étendre ses courses plus loin que le district qui lui étoit assigné, et la moindre incursion hors des limites convenues donnoit naissance à des querelles dans lesquelles il y avoit souvent du sang de répandu.

Le patriotique Fletcher de Saltoun fit, il y a cent ans, une peinture de ces vagabonds, et nos lecteurs en liront quelques traits avec étonnement.

— Il y a aujourd'hui en Écosse, dit- il, indépendamment d'un grand nombre de pauvres familles qui ne vivent que des charités de l'église, ou qu'une mauvaise nourriture conduit de bonne heure au tombeau, deux cent mille mendiants qui ne possèdent que ce qu'ils vont recueillir de de porte en porte. C'est un fardeau bien lourd pour ce pays , auquel ils ne sont d'ailleurs d'aucune utilité. Quoique le malheur des temps ait porté ce nombre presque au double de ce qu'il étoit autrefois, on peut calculer qu'il s'y est toujours trouvé environ cent mille de ces vagabonds qui vivent sans s'assujettir à aucune des lois ci-

viles, religieuses, ou même naturelles. Aucun magistrat ne peut parvenir à être informé des naissances ou des décès qui arrivent parmi eux. Non-seulement ils sont un véritable fléau pour les pauvres paysans, qui sont sûrs d'être maltraités s'ils refusent

du pain et d'autres provisions à une bande composée quelquefois de quarante personnes, mais ils se permettent souvent de piller les maisons écartées, et qui ne peuvent avoir de secours dans leur voisinage. Dans les temps d'abondance, on les rencontre par milliers dans les montagnes, où ils passent des jours entiers en festins et en débauches : dans les mariages, dans les enterrements, dans les marchés, dans les foires, dans tous les endroits publics, on les voit, hommes et. femmes, boire, jurer, blasphémer, se battre les uns contre les autres. Malgré le tableau déplorable que présente cet extrait, et quoique Fletcher, cet ami éloquent et énergique de la liberté , ne vît pas d'autres moyens, pour réprimer ces désordres, que de réduire ces peuplades à une sorte d'esclavage domestique, les progrès du temps, la sévérité des lois, des moyens plus faciles d'existence, restreignirent peu à peu le progrès de ce mal , et le réduisirent dans des bornes plus étroites. Les castes d'égyptiens, connues aussi sous plusieurs autres noms, devinrent moins nombreuses.

et quelques-unes s'éteignirent tout-à-fait; mais il en reste toujours assez pour donner lieu souvent à des alarmes, et occasioner dans les campagnes des vexations continuelles. Quelques métiers vulgaires sembloient exclusivement livrés à leur industrie. Eux seuls faisoient des assiettes de bois, des cuillers de corne, et tout ce qui concerne la chaudronnerie; ils y ajoutoient le commerce de la poterie grossière : tels étoient leurs moyens ostensibles d'existence. Chaque tribu avoit ordinairement un point de réunion, qui formoit leur principal établissement, qu'ils considéroient comme leur camp, et dans le voisinage duquel ils avoieut soin de ne commettre aucun désordre. Quelques-uns avoient même des talents

par lesquel$ ils se rendoient utiles et agréables en certaines occasions. Plusieurs cultivoient la musique avec succès, et c'étoit souvent dans une colonie d'égyptiens que se trouvoit le joueur de flûte ou de violon du canton. Personne ne savoit mieux qu'eux où trouver le poisson et le gibier. Dans l'hiver, les femmes disoient la bonne aventure, les hommes faisoient des tours de passe-passe, et dans les soirées où le vent et la pluie tenoient le fermier renfermé chez lui, ils faisoient paraître le temps moins long autour du foyer. E11 un mot, . c'étoient les parias de l'Ecosse, vivant comme des Indiens sauvages au milieu des habitations des

Européens; et7 comme eux, on les jugeoit plutôt d'après leurs mœurs, leurs usages et leurs opinions, que d'après les règles établies dans une société policée. On en trouve encore quelques restes de nos jours, surtout dans le voisinage des montagnes, où ils peuvent se réfugier quand ils sont poursuivis. Les traits de leur caractère ne sont pas adoucis, mais leur nombre est tellement réduit, qu'au lieu de cent mille qu'en comptoit Fletcher, on en trouveroit à peine aujourd'hui cinq cents dans toute l'Écosse.

Depuis un temps immémorial une caste de ces vagabonds, dont Meg Merrilics faisoit partie, s'étoit établie , autant que le permettoient ses habitudes errantes, dans un vallon, sur les domaines d'Ellangowan. Ils y avoient bâti quelques chaumières qu'ils nommoient leur ville de refuge , et où ils vivoient, quand ils n'étoient pas en course, sans y être plus troublés que les corbeaux perchés sur les vieux frênes qui les entouroient. Ils y étoient depuis si long -temps, qu'ils se regardoient comme propriétaires de leurs misérables habitations. Ils avoient, disoit -on, acquis la protection des seigneurs d'Ellangowan par les services qu'ils leur avoient rendus en temps de guerre , et surtout en pillant les

terres des barons voisins avec qui ils étoient en querelle. Dans des temps plus modernes, leurs services

étoient d'uue nature plus pacifique. Les femmes tricotoicnt des mitaines pour milady, et des bas de bottA pour le laird ; on leur offroit ces présents en grande pompe le jour de Noël. Les vieilles sibylles bénissoient le lit nuptial du laird, quand il se marioit, et le berceau de l'enfant, quand il lui arrivoit un héritier. Les hommes raccommodoient la porcelaine cassée de milady, aidoient le laird dans ses parties de chasse, dressoient les chiens d'arrêt, coupoient les oreilles de ses bassets. Les enfants ramassoient des noix dans les champs, des framboises sur les buissons, des champignons dans les prairies, et portoient aussi leur tribut au château. C 'étoit de leur part en quelque sorte une prestation volontaire de foi et hommage qui ne restoit pas sans récompense.

On les protégeoit en certaines occasions , on fermoit les yeux sur bien des choses, et quand une circonstance extraordinaire donnoit lieu au seigneur de faire parade de générosité, les restes du banquet leur étoient destinés , sans parler d'une distribution de bière et d'eau-de-vie. Cet échange mutuel de bons offices duroit au moins depuis deux siècles, et faisoit que les habitants de Derncleugh se regardoient comme ayant acquis le privilège de vivre sur les domaines d'Ellangowan. Ils étoient particulièrement amis du laird actuel, qui avoit employé son crédit plu-

Dîgitizétrby Coo^K'

sieurs fois pour les soutenir contre les attaques de la justice. Mais cet état de paix ne devoit plus durer long-temps.

Les habitants de Derncleugh se mettoient fort peu en peine de ce quedevenoient les vagabonds qui ne faisoient point partie de leur tribu , et la sévérité que déployoit contre eux le nouveau juge de paix ne leur faisoit concevoir aucune alarme pour leur propre compte. Ils étoient convaincus qu'il étoit décidé à ne laisser dans le pays d'autres mendiants et rôdeurs que ceux qui étoient établis sur ses terres , et qui faisoient leur métier d'après sa permission expresse ou tacite. M. Bertram lui-même ne se pressoit pas d'exercer sa nouvelle autorité contre les anciens colons, mais il se trouva entraîné par les circonstances.

— A l'une des sessions du comté, un gentilhomme qui lors des élections avoit été du parti opposé à celui qu'avoit embrassé Ellangowan lui reprocha publiquement que , tout en affectant un grand zèle pour la police , et en cherchant à se faire une réputation de justice et d'activité, il nourrissoit sur ses terres une horde des plus grands vauriens de tout le pays, et souffroit qu'ils résidassent à un mille di son château. Il n'y avoit pas de réponse à faire à ce reproche ; car le fait étoit de notoriété publique. Notre nouveau magistrat dévora donc cet affront en silence, et en

retournant chez lui chercha quel étoit le meilleur moyen à prendre pour se débarrasser de ces vagabonds, dont l'existence sur ses domaines étoit une tache à sa renommée. Il venoit de se décider à saisir la première occasion qui se présenteroit pour chercher une querelle aux parias de Derncleugh, lorsque le hasard lui en offroit une.

Depuis qu'il avoit été promu au grade important de juge de paix, il avoit fait repeindre, et fermer la porte d'entrée de l'avenue qui couduisoit à son château, et qui autrefois étoit toujours ouverte de la manière la plus hospitalière., Il avoit aussi fait bou-

cher avec des palissades bien garnies de genêt épineux certains trous dans les haies de clôture de son parc, par lesquels chacun s'introduisoit sans lui en demander la permission , mais sans y causer aucun dommage; les enfants pour y dénicher des oiseaux, les vieillards pour abréger leur chemin en suivant une ligne droite, les filles et les garçons pour s'y donner des rendez-vous le syir. Mais ces jours sereins touchoient à leur fin. Une inscription menaçante, peinte sur l'un des côtés de la porte, annonçoit que tous ceux qui seroient surpris dans le parc seroient punis conformément aux lois; et, pour faire le pendant , on avoit peint de l'autre côté un avertissement que l'on avoit placé dans les haies des fusils à ressort et desr pièges si redoutables, que

Gü Y MANNEHING.

(disoit un emphatique nota bene) si un homme s'y trouvoit pris, ils briseroient la jambe d'un cheval.

Malgré ces menaces effrayantes, six garçons égyptiens, déjà un peu grands, et autant de jeunes filles, étoient un beau jour à cheval sur la nouvelle porte, faisant des bouquets de fleurs cueillies probablement dans l'enceinte défendue. Ellangowan leur ordonna d'en descendre : ils ne l'écoutèrent pas. Il essaya de les pousser à bas l'un après l'autre; mais les uns tenoient ferme, et les autres étoient remontés aussi vite qu'ils tomboient. Le laird appela à son aide un valet qui arriva armé d'un fouet de poste dont quelques coups eurent bientôt dispersé la troupe. Telle fut la première brèche à la paix qui subsistoit depuis si long-temps entre la maison d'Ellaugowan et le camp de Derncleugh. . I.

Pour convaincre les égyptiens que cette guerre étoit sérieuse, il fallut qu'ils, vissent que. leurs eflfauts ne manquoient pas d'être

reçus à coup d'étrivières, quand on les trouvoit dans le parc; qu'on le#condamnoit à une amende, quand on trouvoit leurs ânes paissant dans les nouvelles plantations, ou sur la lisière d'un champ; enfin que le constable commençoit à prendre des informations sérieuses sur leur manière de vivre, et exprimoit sa surprise de voir des gens dormir toute la journée et s'absenter toute la nuit.

Lorsque les choses en furent à ce point, les égyptiens ne se firent pas scrupule de commencer les hostilités de leur côté. Le poulailler d'Ellangowan fut pillé. On vola son linge, étendu sur des cordes pour le sécher, ou sur le pré pour le blanchir. On pêcha le poisson de ses étangs; on déroba ses chiens; on coupa ses jeunes arbres; enfin on porta la vengeance jusqu'à faire le mal pour le seul plaisir du mal.

De l'autre côté parurent les ordres d'informer, de chercher, d'arrêter. Malgré l'adresse des déprédateurs, quelques-uns furent saisis. L'un d'eux, jeune homme vigoureux, fut embarqué sur un vaisseau comme matelot; deux enfants furent vigoureusement fouettés , et une digne matrone égyptienne fut envoyée à la maison de correction. * .

Les égyptiens ne pensoient pourtant pas encore à quêter l'habitation dont ils jouissoient depuis si long-temps , et M. Bertram avoit lui-même fie la répugnance à les priver de leur ancienne ville de refuge ; de sorte, que la petite guerre se continua ainsi quelques mois , sans que les hostilités parussent se ralentir d'aucun côté.

Digifeed-by

CHAPITRE VIII

« Fier de son vêtement conquis sur la panthère,

« Lorsque l'Indien cuivré, de son humble chaumière, « Sur les bords de l’OIiio voit approcher les blancs,

« Il croit voir l'esclavage asservir ses enfants.

« Du bois qui l'a vu naître il fuit le doux ombrage;

« Et de l'Ontario désertant le rivage,

•« Il va chercher au loin quelque asile ignoré, •

« Où le pied des humains n'ait jamais pénétré, w Une épaisse forêt ou règne le silence « Depuis le jour qui vit du monde la naissance. »

Tableaux de Venjancc.

Es traçant la naissance et les progrès de la guerre des marrons d’Écosse, nous ne devons pas oublier de faire observer que le temps s'écoutait insensiblement, et que le petit Henry Bertram , l’un des plus hardis et des plus jojis enfants qui aient jamais porté le sabre de bois et le bonnet dg grenadier de papier, approchoit du jour qui devoit compléter sa cinquième année. Un caractère décidé qui se développoit de lui -même en faisoit déjà un petit coureur. Il n’y avoit pas un sillon, pas un fossé autour d’Ellangowan qu’il ne connût parfaitement; il étoit en état de dire sur quelle prairie croissoient les plus belles fleurs, et dans quel champ étoient les noix les plus mûres, li effrayoit ceux qui le" suivoient par la hardiesse

. avec laquelle il grimpoit sur les ruines du vieux château, et avoit fait plus d'une excursion jus-

Dans ces occasions Meg Merrilies le rapportoit ordinairement sur son dos. L'égyptien qui avoit été envoyé à bord d'un vaisseau étoit son neveu ; et depuis cette époque elle n'avoit pu prendre sur elle d'entrer dans le château d'Ellangowan. Mais^on ressentiment ne paroissoit pas s'étendre sur l'enfant. Au contraire elle cherchoit à se trouver sur son chemin, quand il se promenoit, lui chantoit quelque chanson égyptienne- le faisoit monter sur son âne, et mettoit dans sa poche un morceau de pain d'épice ou une pomme bien rouge. L'ancien attachement de cette femme pour la famille desBertram, étant comme repoussé de tous côtés, sembloit se complaire à trouver un rejeton sur lequel ü ppuvoit s'étendre et se reposer. Elle prophétisa cent fois que le jeune Henry seroit la gloire de sa famille; que le vieux tronc n'avoit pas poussé une telle branche depuis la mort d'Arthur Mac- Dingawaies, tué à la bataille de Bloody-Bay ;car pour le chêne actuel, il n'étoit bon qu'à faire du feu.

Une fois, l'enfant étant malade, elle passa toute la nuit sous sa fenêtre , s'occupant à chanter des paroles qu'elle regardoit comme un charme souverain contre la fièvre, et rien ne put la déter-

qü'au hameau des égyptiens.

rainer à entrer au château ou à quitter son poste, avant qu'elle eût appris que l'enfant étoit hors de danger. *■

L'affection de cette femme devint matière à soupçons, non dans l'esprit du laird qui jamais n'auroit pu se résoudre à soupçonner le mal, mais dans celui de sa femme , dont la santé n'étoit pas très -bonne, et l'esprit foible. Elle étoit fort avancée dans une seconde grossesse, né pouvoit sortir du château, et n'avoit pas grande confiance en la gouvernante de son fils, qui étoit une jeune étourdie. Elle pria donc Dominus Sampson de vouloir bien se charger de l'accompagner dans toutes ses courses sans jamais le perdre de vue. Dominus aimoit passionnément son jeune élève ; il étoit tout fier des succès qu'il avoit obtenus de son éducation, étant déjà parvenu à lui faite épeler des mots-de trois syllabes. L'idée de voir enlever ce jeune prodige par deségyptiens comme un second Adam Smith n'étoit pas supportable pour lui : il entreprit bien volontiers une tâche tout-à-fait opposée à ses habitudes journalières. On le voyoit donc sfe promener la tète occupée d'un problème de mathématiques , et les yeux toujours fixés sur un enfant de cinq ans dont les courses le mirent cent fois dans les situations les plus ridicules. Deux fois il fut poursuivi dans un sentier par une vache opiniâtre; un jour il se

GUY MANWERIN».

laissa tomber dans un ruisseau en passant sur une planche pour le traverser ; et une autre fois

s'embourba dans un marais fangeux en voulant y cueillir un nénuphar pour L'enfant. Aussi les matrones du village, qui aidèrent en cette occasion Sampson à se dépêtrer, dirent-elles que le lord fei oit aussi bien de confier son fils à un mangeur de pommes de terres Mais le bon Dominus supportait tous ces accidents avec un sérieux et une gravité imperturbables. — Prodigieux! — était la seule exclamation qui échappât à sa patience.

Fatigué de la guerre avec les marrons deDerncleugh, M. Bertram venoit de se décider à y mettre fin en les chassant de ses terres. Les anciens domestiques branlèrent la tète à cette nouvelle, Dominus même hasarda une remontrance indirecte. — Ne moveas camerinarn , lui dit - il; mais ni l'allusion ni le ton d'oracle de cette phrase n'étaient calculés pour produire quelque effet sur l'esprit du laird , et on procéda contre les égyptiens dans toutes les formes légales. Chaque porte de leur hameau fut marqïiée à la craie par un officier de police , comme un avertissement d'en déloger au prochain terme. Ils ne firent cependant auèuue disposition qui annonçât l'obéissance.

' C'est l'animal qui se nourrit aussi de glands.

DîgitizKf byGoogle

Enfin l'époque fatale, la Saint-Martin, arriva, et il fallut recourir à des mesures violentes pour les expulser. Un détachement d'officiers de paix assez fort pour rendre toute résistance inutile donna aux habitants l'ordre de déguerpir à mfdi : et cette heure ayant sonné sans qu'ils eusseut obéi , on commença à découvrir le toit des chaumières; et à jeter par terre les portes et les fe-« nètres : mode d'expulsion très -sommaire , trèsefficace, et qui est encore en usage dans quelques parties de l'Écosse, quand un fermier refuse de déloger. Les égyptiens regardèrent d'abord ce travail destructeur dans le silence de la stupéfaction. Enfin ils rassemblèrent leur6 ânes , les chargèrent de leur misérable mobilier , et firent leurs préparatifs de départ. Ce fut une chose bientôt faite pour des gens qui avoient toutes les habitudes des Tartares nomades. Ils

I jp

partirent donc pour chercher un nouvel asile dans quelque endroit dont le seigneur ntà fût ni juge de paix, ni membre d'aucun tribunal.

Une sorte de respect humain avoit empêché Ellangowan de présider en personne à l'expulsion des anciens alliés de sa famille. Il avoit confié cette expédition à des officiers de paix conduits par monsieur Frank Kennedy, inspecteur des douanes, qui depuis quelque temps étoit fréquemment au château , 'et dont nous aurons occasion

de parler davantage dans le chapitre prochain. Quant à lui , il avoit choisi ce jour pour aller faire une visite à un ami ^quelque distance, afin de s'éloigner davantage du lieu de la scène : mais il arriva , malgré toutes ses précautions, qu'en re-

• venant chez lui, ses anciens tenanciers le rencontrèrent sur la route.

. C'étoit dans un chemin creux, à la base d'une colline, la limite du domaine d'Ellangowau , qu'il rencontra la horde égyptienne qui effectuoit sa retraite. Quatre ou cinq hommes formoient une espèce d'avant-garde. Ils étoient enveloppés de grands manteaux qui cachoient leurs longs corps maigres, comme leurs chapeaux à larges bords, rabattus sur leurs sourcils , ombrageoient leurs traits sauvages, leurs yeux noirs et leur teint basané. Deux d'entre eux portoient un fusil , un

autre avoit un sabre sans fourreau, et tous avoient

le couteau de chasse des montagnards écossais, quoiqu'ils jje cherchassent pas à faire parade de cette arme. Derrière eux sui-

voient les ânes chargés de bagages, et de petites charettes ou tombereaux, comme on les appelle dans ce pays, qui transportoient dans leur exil les vieillards et les enfants. Lesfemmes , couvertes de leur jupe rouge et de léfar chapeau de paille, et les enfants un peu grands, sans souliers, sans bonnets, et le corps à demi nu, preuoient soin de cette petite caravane

qui étoit suivie par le reste de la troupe. La route étoit étroite et coupée par deux bancs inégaux de sable. Le domestique de M. Bertram pressa son cheval, fit claquer son fouet avec un air d'autorité, et fit signe aux* conducteurs de livrer le milieu de la route. Ce signal n'ayaut produit aucun effet, il s'adressa aux hommes qui marchoient négligemment en avant. — Hé bien! soyez donc à vos bêtes, et faites place au laird!

— Qu'il prenne sa part de la route , répondit un égyptien de dessous son grand chapeau , sans lever la tète. Il n'en aura pas davantage. Le chemin est fait pour nos ânes comme pour ses chevaux.

Le ton de cet homme étoit ferme et même menaçant ;M. Bertram jugea convenable de mettre sa dignité de côté, et de faire passer ^ton cheval tranquillement sur la portjjjtfkle la route qu'on voulut bien lui laisser. Voulant paroître ne pas faire attention à ce manque de respect , il adressa la parole à un des hommes qui pas$oient à côté de lui sans le saluer, sans même avoir l'air de le reconnoître. — Giles Baillie, lui dit-il, avez-vous appris que votre fils Gabriel est content de sa situation? C'étoit le jeune homme qu'on avoit forcé de servir à bord d'un vaisseau. •

— Si j'avois appris autre chose, répondit celui-ci d'un air sinistre et farouche, vous en auriez eu des nouvelles; et il continua

sa route sans s'arrë-

ter un instant. Quand il eut passé à travers ce groupe dont toutes les figures lui étoient connues, et sur lesquelles il ne voyoit plus que haine et mépris, tandis qu'autrefois il n'y auroit trouvé que respect et affection, "se trouvant enfin hors de presse, il ne put s'empêcher de tourner la tête * de son cheval et de jeter un dernier regard sur cette colonie fugitive qui auroit mérité d'exercer •-les talents de Callot. L'avant -garde avoit déjà tourné un petit bois assez épais qui étoit au pied de la colline, et derrière laquelle tout disparut successivement, jusqu'aux derniers traîneurs.

Les sentiments qu'il éprouvoit n'étoient pas sans amertume. Il est bien vrai que la caste qu'il venoit d'expulser de son ancienne place de rejuge étoit une race de fainéants et de vagabonds ; mais avoit-il lâché de Iq^rendre meilleurs? étoient- ils plus coupables en ce moment que dans le temps où il souffroit qu'ils se considérassent en quelque sorte comme les protégés de sa famille? son élé- * vation au grade déjugé de paix devoit-elle changer sa conduite à leur égard? n'auroit-il pas dû au moins essayer d'introduire une réforme chez eux avant de priver sept familles entières de l'unique abri qu'elles possédassent; avant de leur retirer des ressources qui, quelque foibles qu'elles fussent, pouvoient les empêcher de s'avancer plus avant dans la carrière du crime ? Son cœur ne

by^oogle

pouvoit s'empêcher d'être ému de compassion,

• de sentir quelques regrets en voyant s'éloigner de lui tant de gens qui lui étoient connus et sans savoir ce qu'ils alloient devenir. (Godefroy Bertram étoit d'autant plus accessible à ce sentiment, que SQn esprit peu étendu cherchoit son principal amusement dans tout ce qui l'environnoit. • Comme il se disposoit à continuer son chemin, Meg Merrilies , qui étoit restée derrière la troupe, ' se présenta tout à coup devant ses yeux.

Elle étoit sur la colline qui bordoit la route , comme nous l'avons déjà dit, de manière qu'elle se trouvoit beaucoup plus élevée qu'Eilaugowan.

Sa grande taille, se dessinant sur l'azur des cieux, avoit quelque chose de surnaturel. Nous avons déjà fait remarquer qu'il y avoit dans son habillement, ou plutôt dans sa manière de l'arranger, je ne sais quoi d'étranger; elle avoit adopté cecostume peut-être pour ajouter à l'effet que ses •prédictions produisoient sur l'esprit de ses auditeurs, ou d'après quelques traditions sur la mise de ses ancêtres. Elle avoit ce jour-là une étoffe de coton rouge roulée autour de sa tête en forme de turban, ce qui faisoit encore ressortir le feu <l£ ses yeux. Ses cheveux, de même couleur, s'échappoient en tresses mêlées à travers les pifs de cette étrange coiffure. Son attitude étoit celle d'une sibylle inspiréfe. Sa main droite étendue

tenoit une branche d'arbre qui paroissoit nouvellement arrachée. > .. ..

. — Que Dieu me damne, dit le valet, si elle n'a pas coupé cette branche dans le parc de Dukit!

Le lord ne répondit rien, mais ne put s'empêcher de regarder cette figure placée sur la hauteur.

• — Suivez votre chemin, dit l'égyptienne; pas- .

sez votre chemin , laird d'Ellangowan. Vous avez éteint aujourd'hui le feu dans sept foyers voyez si celui de votre salon en brûlera mieux. Vous avez détruit la couverture de sept chaumières, voyez si le toit de votre château eu sera plus solide. Vous pouvez établir vos chevaux dans les demeures de DeAicleugh, prenez garde que le

lièvre n'aille placer son gîte sur le foyer d'EUan-

rÿ.

gowan. 1 % > .

Suivez votre chemin, Godefroy Bertram : pourquoi regardez-vous notre peuplade ? Voilà trente créatures qui auroient manqué de pain avant'que vous eussiez manqué de la moindre chose, qui* auroient versé tout leur sang avant que de vous laisser faire une écorchure au doigt ! Oui , voilà • . trente personnes , depuis la vieille femme qui a vu un siècle, jusqu'à l'enfant né la semaine dernière, que vous avez chassées de leur asile, poqr lès faire errer dans les champs et coucher à la belle étoile.

Suivez votre chemin , Ellangowan ! Nous por-

tons nos enfants sur notre dos : voyez si le vôtre en sera mieux couché; non que je désire du mal au petit Henry ou à l'enfant qui n'est pas encore né; Dieu m'en préserve! Rendez-les charitables pour les pauvres, et meilleurs que leur père. Et maintenant suivez

votre chemin; voilà les* derniers mots que vous entendrez de Meg Merrilies, comme voilà la dernière baguette que je couperai jamais dans le bois d'Ellangowan.

En parlant ainsi, elle brisa. le rameau qu'elle teuoit à la main, et en jeta les fragments sur la route. Marguerite d'Anjou , donnant sa malédiction à ses ennemis triomphants, ne put tourner sur eux un regard plus dédaigneux et plus fier. Le laird ouvroit la bouche pour lui parler, et mettoit la main à la poche pour y chercher une demi-couronne; mais l'égyptienne n'attendit ni sa réplique ni son présent, et s'éloigna à grands pas pour rejoindre sa caravane.

Ellangowan rentra chez lui tout pensif, et il est à remarquer qu'il ne parla à personne de la rencontre qu'il venoit de faire. Son valet ne fut pas si discret ; il conta l'histoire tout au long devant une nombreuse compagnie dans la cuisine , et finit par jurer que si le diable avoit jamais parlé par la bouche d'une femme, il s'étoit exprimé en ce malheureux jour par celle de Meg Merrilies.

CHAPITRE IX

« Des Écossais réduits à leurs chardons « Peignez la soif, 1a pénible détresse.

« Fils des enfers, leurs dignes rejetons,

« Force commis triomphants d'allégresse,

« Interrompant un innocent trafic,

« Viennent saisir, briser maint alambic; »

v # •, Bonus.

. M. Bertram, dans l'exercice actif tfe sa magistrature, n'oublia pas les intérêts de la douane. La contrebande , pour laquelle l'île de Man donnoit de grandes facilités, étoit l'occupation générale de toute la côte spd- ouest de l'Ecosse. Presque toute la classe inférieure prenoit une part active dans ce commerce; les seigneurs fermoient les yeux sur cette contravention aux lois , et les commis de la douane se trouvoient souvent entravés dans leurs fonctions par ceux mêmes qui auraient dû les protéger.

Un certain Francis Kennedy, que nous avons déjà nommé, étoit employé à cette époque dans cette contrée en qualité d'inspecteur. C'étoit un homme vigoureux, aussi actif qu'intrépide, qui avoit déjà fait un grand nombre de saisies, et qui par conséquent s'étoit attiré la haine de tbus

GUY MANNERHTG.

ceux qui avoient iutérèt au commerce des contrebandiers. Il étoit fils naturel d'un homme de bonne famille; il aimoit la table, buvoit sec*, savoit mainte chanson gaillarde; tous ces avantages l'avoient fait admettre dans la bonne société de ces environs , et dans des clubs où l'on s'occupoit de lutte, de pugilat et d'autres exercices du corps, dans lesquels il ne le cédoit à personne.

Kennedy alloit souvent au château d'Ellangowan y étoit toujours bien reçu. Sa vivacité épargnoit à M. Bertram l'embarrifc de réfléchir, et la fatigue de suivre avec ordre le développement d'une idée. Le récit des exploits aventureux de Kennedy dans l'exercice de ses fonctions étoit un sujet de conversation ag|éable

pour tous deux, et le plaisir que le lord y trouvoit fut un motif pour lui d'accorder son appui à l'inspecteur, et de le soutenir dans les expéditions hasa£ deuses auxquelles son devoir l'obligeoit.

— Frank Kennedy, disoit- jl, est un gentilhomme, quoique du côté gauche. Sa famille est alliée aux Ellangowan par celle de Glengubble. Le * feu lord Glengubble auroit laissé les Ellangowan pour héritiers; mais, en allant à HaFrigate, il y rencontra miss Jeanne Hadaway. Il est bon de remarquer en passant que le Dragon vert est 1^ meilleure auberge d'Harrigate. Mais pour en re-

venir à Frank Kennedy, c'est donc un gentil- • homme, et ce seroit une honte de ne pas le soutenir contre ces fripons de contrebandiers.

Cette liaison étant ainsi formée entre eux, il arriva un jour que le capitaine Dirk Halteraick avait débarqué non loin d'Ellangowan une cargaison d'eau-de-vie et d'autres marchandises de contrebande. Se fiant sur l'indifférence avec laquelle le laird avoit vu jusqu'alors son commerce, il n'avoit pas apporté beaucoup de mystère à son débarquement , et ne s'étoit pas pressé de se débarrasser de ses mffehandises. Il en résulta que Kennedy, armé d'un mandat d'Ellangowan, con- <

duit par quelques-uns de ses gens qui connoissoient le pays, et, suivi d'un détachement de soldats bien armés, parut tout à coup dans l'endroit où étoient déposées les marchandises; et, après quelques coups de fusil échangés, quelques blessures reçues de part et d'autre, il réussit à s'emparer des tonnes, balles et ballots, et porta le tout en triomphe dans le magasin des douanes

le plus voisin. Dirk Hatteraick jura en anglais, en hollandais et en allemand, qu'il se vengeroit du . * protecteur et du protégé , et quiconque l'auroit connu n'auroit pas douté de son exactitude à exé-

cuter son serment.

. Peu de jours après le départ de la tribu égyptienne, M. Bertram , un matin en déjeunant, dit ♦*

fl

GUY MANNEHING.

à sa femme: — N'est ce pas aujourd'hui le jour de la naissance de Henry?

— 11 aura cinq ans ce soir, répondit-elle, ainsi nous pouvons lire le papier quenous a laissé le jeune Anglais.

— Non, ma chère, dit M. Bertram qui aimoit à montrer son autorité dans des bagatelles, il faut attendre demain matin. La dernière fois que j'ai été aux assises, le shérif nous dit que dies, qu edies incœptus...; au surplus, vous ne savez pas le latin; mais cela veut dire qu'un jour fixé pour terme ne commence que quand il est fini.

— Mais cela m'a tout l'air d'une absurdité, mon ami!

— Cela est possible, mais cela n'en est pas moins dans le vrai sens de la loi. Mais, en parlant de jours de termes, je voudrois, comme le dit Frank Kennedy , que la Pentecôte eût avalé la Saint-Martin , et que nous fussions à la Chandeleur. Jenny Cairns me remet à cette époque pour le paiement de sa rente, et... Mais à propos ^de Kennedy , je réponds que nous le verrons aujourd'-

hui; car il est allé à Wigton avertir un bâtfc ment des douanes qui est dans la baie, que le dougre de Dirk Hatteraick est en vue des côtes; ri va sans doute arriver. Il faut nous préparer une bouteille de Bordeaux que nous viderons en l'hon- .

,neur de l'auniversaire de Henry.

— Je voudrois que Kennedy laissât Dirk Ilatteraick tranquille. Qu'a-t-il besoin de se montrer plus empressé que les autres? Ne peut-il chanter sa chanson, boire sa bouteille, et recevoir ses appointements, comme le collecteur Suail, honnête homme, qui n'a jamais fait peine à qui que ce soit? Je m'étonne même que vous vous mêliez de cette affaire ! Quand Dirk Hatteraick faisoit • tranquillement son commerce dans notre baie, avions -nous besoin d'envoyer à Kippletringan m pour avoir du thé et de l'eau-de-vie?

— Vous n'entendez rien à tout cela, ma chère amie. Pensez-vous qu'il convienne à un magistrat ' de faire de sa maison un entrepôt de marchandises de contrebande ? Frank Kennedy vous montrera les lois qui le défendent ; et vous savez que c'éloit dans le vieux château que le capitaine déposoit sa cargaison.

— Eh bien ! M. Bertram , le grand malheur qu'il y eût de temps en temps quelques balles de thé et quelques tonneaux d'eau-de-vie dans les caves du vieux château? nous n'étions pas obligés de le ^voir. Et croyez- vous que le.roi trouve mauvais que vous buviez votre verre d'eau-de-vie, et que je prenne ma tasse de thé à un prix raisonnable?* C'est une honte d'avoir chargé ces mar-

chandises ». de tant de droits! N'étois-je pas bien parée avec ces dentelles que Dirk Hatteraick m'apportaj

DigrtTOT!:y^5nOgie

GUY M ANXEKING. 99

d'envers? lise passera du temps avant que le rui ou Frank Kennedy m'envoient quelque chose !

Voulez-vous vous faire une querelle avec les fraudeurs comme avec les égyptiens! Je m'attends tous les jours à apprendre qu'ils nous ont joué quelque mauvais tour.

— Je vous dis encore une fois, ma chère, que vous u'entendez rien à tout cela. Mais voilà Kennedy qui entre au grand galop dans l'avenue.

— C'est bon, c'est bon, Ellangowan! dit-elle en élevant la voix comme son mari sortoit de la chambre. Plût à Dieu que vous vous y enten-* dissiez vous-même! voilà tout ce que j'ai à dire.

S'échappant avec joie de cet entretien matrimonial, le laird alla joindre son ami Frank Kennedy, qu'il trouva tout échauffé. — Pour l'amour de Dieu, Ellangowan, lui dit -il, montez avec moi au vieux château ; vous verrez en pleine mer ce malin renard Dirk Hatteraick chassé par les chiens de sa majesté. En parlant ainsi, il descend dit de cheval, en donna la bride à un domestique, et courut au vieux château , suivi de Bertram et de plusieurs personnes de sa maison .qu'avoit attirées le bruit d'une canonnade qu'on entendoit distinctement de la mer.

Étant montés sur la partie des ruines d'où la vire s'étendoit lê plus loin, ils virent, non loin (de la baie, un lougre marchant

sous toutes voiles.

lOO

GUY MA.NNERING.

à qui une chaloupe canonnière donnoit la chasse, faisant un feu continuel, auquel le lougre répondait avec la même activité. — Ils sont encore . éloignés, s'écria Kennedy, mais ils vont se voir de plus près. Bon ! il jette sa cargaison à la mer.

Je vois d'ici Nantz rouler force tonneaux sur le tillac. Cela n'est pas bien à Hatteraick, et je lui en dirai deux mots. Ah! ils ont pris le vent sur lui! * „ C'est cela, c'est cela! Allez, mes braves, allez, bien ! bien ! La voix lui manqua à force de • crier.

Je crois, dit le vieux jardinier à une des servantes, que l'inspecteur râle ! C'est par ce mot que le peuple en Écosse exprime cette sorte d'agitation qu'on y regarde comme un présage de mort.

La chaloupe n'abandonnoit pas sa chasse, et le lougre , manœuvré avec beaucoup d'adresse , ne négligeoit aucun moyen pour s'échapper. Il étoit sur le point de doubler la pointe d'un promontoire, quand un boulet coupa le grand mât et fit tomber sur le pont la maîtresse voile. La * suite decet^évéuement paroissoit inévitable, mais les spectateurs ne purent en être témoins , le lougre ayant disparu à l'instant derrière le promontoire. La chaloupe fit force de voiles pour l'atteindre, mais elle s'étoit trop approchée du" cap, elle fut obligée de revirer afin de regagner •

DigitîTStf by Googïc

le

la pleine mer, et de pouvoir aussi doubler le promontoire.

— Ils n'auront ni le lougfe , ni la cargaison , s r écria Kennedy; il faut que je coure à la pointe k de Warroch (c'étoit le promontoire dont nous venons de parler), et que je leur fasse des signaux pour leur indiquer où s'èst retiré le lougre. Adieu pour une heure, Ellangowan, préparez le bowl de punch et force citrons. Je me charge de fournir la marchandise française \ Nous boirons . à la santé de Henry. Il faut que nous vidions un bowl dans lequel un collecteur pourroit nager! En parlant ainsi, il monta sur son cheval et partit au grand galop.

A un mille du château , sur la lisière des bois . qui couvroient, comme nous l'avons dit, un promontoire terminé par un cap , nommé la pointe de Warroch, Kennedy rencontra le jeune Henry, suivi de son précepteur Sampson. Il lui avoit souvent promis de le promener sur son cheval ; et s'étoit attiré toute son affection en lui apprenant à danser, à chanter et à faire polichinelle. Henry ne l'eut pas plutôt aperçu qù'il réclama à grands cris l'exécution de sa promesse. Kennedy ne voyant aucun risque à le Satisfaire , et se faisant un plaisir de tourmenter un peu Do-

* L'eau-de-vie de contrebande.

minus, sur le visage duquel il lisoit déjà une remontrance, prit l'enfant entre ses bras, le plaça devant lui sur son cheval, et continua sa route

laissant Sampson au milieu d'un : «Mais, monsieur Kennedy » Le pédagogue pensa d'abord

à les suivre, mais le cheval couroit au grand galop : d'ailleurs^ Kennedy avoit la confiance d'Ellangowan ; et comme ap surplus il n'étoit 'pas lui -même très -curieux de sa compagnie, à • causé des plaisanteries profanes qu'il se permefyôit souvent, il se détermina à retourner doucement au château.

Lés spectateurs que nous avons laissés sur les ruines du vieux château regardoient toujours la . chaloupe canonnière, qui, après avoir perdu bien du temps , étoit parvenue à regagner la pleine mer. Elle doubla alors la pointe de Warroch, et disparut à leurs yeux. Quelque temps*après on entendit une nouvelle canonnade, qui fut bientôt suivie par une explosion semblable au fallut que fait un vaisseau en sautant. A l'instant une fumée épaisse parut derrière les arbres, et forma un nuage qui s'éleva jusqu'au ciel. Alors chacun se sépara, en formant diverses conjectures sur le sort du,lougi*e, mais en convenant généralement que sa capture étoit inévitable, s'il n'étoit pas déjà englouti dans la mer.

— Voici l'heure du dîner, mon ami, dit mis-

tress Bertram à son mari dès qu'il arriva; monsieur Kennedy tardera-t-il beaucoup à venir ?

— Je l'attends à chaque instant, ma chère.

Peut-être arnenera-t-il quelques officiers de la chaloupe.

— Mon Dieu, monsieur Bertram, pourquoi ne pas m'en avoir informée plus tôt? j'aurois fait mettre la grande table. Ensuite tous ces officiers sont las de viandes salées, et, pour vous dire la* vérité, un morceau de bœuf sert de fondation à * vôtre dîner. Enfin j'aurois mis une autre robe, et vous-mèrne vous n'en seriez pas plus mal avec une cravate blanche. Mais vous aimez à me surprendre, à me mettre dags l'embarras. Je ne puis plus supporter une pareille manière d'agir !..t,. C'est quand on n'a plus les gens qu'on les regrette.

— Allons, allons! au diable le bœuf, la robe, la. table et la cravate ! tout ira bien. Mais où est Dominus? John, dit-il à un domestique qui arrangeoit la table, où sont Dominus et Henry?

— Monsieur Sampson est rentré depuis plusse * deux heures , mais monsieur Henry n'étoit pas a,vec lui.

— N'étoft pas avec lui! dit mistress Bertram. Allez vite dire à M. Sampson que je Je prie de > venir sur-le-champ.

Monsieur Sampson, lui dit-elle dès qu'il arriva,

u'est-ce pas la chose du monde la plus extraordinaire que vous qui êtes ici logé, nourri, blanchi, éclairé, chauffé, qui recevez douze livres 1 par an, le tout uniquement pour veiller sur un enfant, vous puissiez le laisser éloigné de vous pendant trois heures?

A chaque pause que fit la dame en colère, dans l'énumération de tous les avantages qu'il trouvoit au château , Sampson reconnut par une hurq^le inclination de tète la vérité de tout ce quelle avançoit, et lui dit, d'un ton que nous n'entreprendrons pas

d'imiter, que M. Frank Kennedy avoit pris l'enfant malgré ses observations.

— Si M. Kennedy s'attend que je le remercie, dit la dame de mauvaise humeur? il se trompe. II n'a qu'à laisser tomber l'enfant , le ? ramasser avec une jambe cassée! ou peut-être un boulet des vaisseaux sera venu à terre et l'aura tué, ou peut-être..... . 4 . ..

— Ou peut-être, dit Ellangowan, et cela est plus vraisemblable, il se sera rendu à bord de la clfiloupe ou de la prise , et il arrivera dans la baie avec la marée.

— Et ils seront noyés! dit la dame.

r— En vérité, dit Sampson , je croyois M. Ken-

nedy dé retour. Il me sembloit avoir entendu son cheval.

— Oui, dit John en faisant une grimace, c'étoit Grizzel qui ramenoit la vache dans l'étable.

Sampson rougit jusqu'au blanc des yeux, non 4e l'insolence du valet qui s'amusoit à ses dépens, ce dont il étoit loin de s'apercevoir, mais à cause d'une idée qui lui vint à l'esprit. Il est sûr, pensat-il, que j'aurois dû suivre l'enfant. En même temps, prenant sa canne et son chapeau , il prit sa course du côté du bois de Warroch d'un pas si précipité que jamais, ni avant ni après cette époque, on ne le vit marcher aussi vite.

Le laird resta quelque temps à s'entretenir du même sujet avec son épouse dont il cherchoit à calmer les alarmes. Enfin il vit reparoître la chaloupe canonnière. Elle étoit en pleine mer, portoit toutes ses voiles, marchoit vers l'ouest ; et, loin de s'approcher du rivage, elle fut bientôt hors de la vue. Les craintes et les inquiétudes de mistress Bertram étoient un état si ordinaire chez elle, quelles ne firent aucune impression sur l'esprit d'Ellangowan. Mais il fut alarmé par une espède de trouble et d'agitation qu'il remarqua parmi les domestiques. L'un d'eux vint le prier de sortir un instant, et l'informa en particulier que le cheval de M. Kennedy étoit revenu seul à üécurie , avec sa bride cassée, et sa selle renver-

sée; qu'un fermier l'avoit informé en passant qu'il avoit vu brûler un lougre de contrebande de l'autre côté du cap de Warroch, et que quoiqu'il eût traversé tout lé bois, il n'avoit ni vu ni entendu Frank Kennedy ni le jeune laird. Il n'avoit rencontré que M. Sampson rôdayt partout, pour les chercher comme un homme privé de raison.

Tout fut en mouvement au château. Le laird et tous ses domestiques mâles et femelles coururent au bois de Warroch. Les paysans et les,, fermiers du voisinage se joignirent à eux, partie par curiosité, partie pour les aider dans leur recherche., On prit des barques pour visiter la côte de l'autre côté du promontoire , qui* étoit bordé de rocs escarpés, du haut .duquel on avoit un soupçon vague, trop affreux pour le faire entrevoir, que l'enfant avoit pu se laisser tomber.

Le jour commençoit à baisser lorsqu'ils entrèrent dans le bois. Ils se dispersèrent de différents côtés pour chercher l'enfant et «on conducteur. L'obscurité qui commençoit à chaque instant, le vent d'automne qui siffloit à travers les arbres dépouillés de leur feuillage, le bruit que ceox qui s'occupoient de cette recherche faisoient, les feuilles sèches sur lesquelles on marchoit, les cris qu'on poussoit de temps en temps pour se rappro*

cher; tout contribuoit à entretenir les plus funestes pressentiments. , .

Enfin, après avoir inutilement battu tout le bois, on commença à* se réunir, pour comparer . les informations. Le père ne pouvait plus cacher son désespoir, mais à peine égaloit-il celui qu'éprouvoit Sampson. Plût à Dieu , disoit la digne créature d'un ton d'angoisse inexprimable, plût à Dieu que je fusse mort en sa place! Ceux qui prenoient moins d'intérêt à l'événement discu- Voient tumultueusement les chances et les probabilités. Chacun donnoit son opinion et écoutoit celle des autres. Les uns disoient qu'ils étoient sûrement à bord de la chaloupe, les autres qu'ils étoient peut-être dans un village éloigné de trois milles; quelques - uns disbient tout bas qu'ils avoient pu se trouver à bord du lougre dont la mer jetoit encore des débris sur le rivage.

En cet instant on entendit sur le bord de la

mer pousser un cri si perçant, si effrayant, que personne ne douta un instant que ce ne fût l'an- * nonce d'une nouvelle désastreuse. Chacun courut du côté où le bruit se faisoit entèndre, et marcha sans hésiter dans des chemins par où , en toute autre cir-

constance , personne n'auroit osé passer. Enfin tout le monde descendit, par un sentier

escarpé, au pied d'un rocher «ù ceux qui condtii-

lü8 « CUY" MAHXE1UNG. i_

soient une barque venoient de prendre terre. Ici , erioient-ils, ici! pour l'amour de Di«u! c'est ici, c'est ici! Ellangowan perça à travers la foule qui s'étoit déjà amassée et qutcontemploit avec horreur le corps fnSnimé de Kennedy. A la première vue, il parut que sa mort avoit été occasionée par sa chute du haut du rocher qui étoit élevé de plus de cent pieds. Son cadavre étoit moitié dans l'eau , moitié dehors. La marée en s'avançant soulevoit ses bras et ses habits, et lui donnoit de loin l'apparence du mouvement, de sorte que ceux qui l'aperçurent les premiers crurent qu'il vivoit encore; mais en s'en approchant, ils reconnurent que toute étincelle de vie étoit éteinte en luidepuis long-temps.

— * Mon enfant! mon enfant! s'écria le père désespéré, où peut- il être? Une douzaine de bouches s'ouvrirent à la fois pour lui donner des espérances que personne n'osoit concevoir. Quelqu'un dit enfin : — Mais les égyptiens? A l'instant Ellangowan remonta sur le promontoire, sauta ' sur le premier cheval qu'il put trouver, et courut comme un furieux vers le hameau de Derncleugh. Il n'offroit qu'une image de désolation. Il descendit de cheval afin de faire une recherche plus exacte, et il seheurtoit à chaque instant contre l,es débris des toits, des portes, des fenêtres qui , avoient été détruits par ses ordres. Il se ressou-

viut en ce moment avec amertume de la prophétie ou de l'anathème de Meg Merrilies : Voyez si le toit de votre château en sera plus solide.

% . — Rends - moi mon fils, s'écrioit - il, rends moi mon fils ! tout sera oublié, pardonné! En prononçant ces mots dans une sorte de frénésie, il aperçut une foible lueur dans une des cabanes à demi détruites. C'étoit celle où demeuroit naguère Meg Merrilies. La lumière, qui sembloit venir du foyer, paroissoit non - seulement par la fenêtre , mais par le haut du toit dont la couverture avoit été détruite.

Il y courut. Elle étoit fermée. Le désespoir donnoit à ce malheureux père la force de dix hommes , il s'élança contre la porte avec une telle violence quelle céda à l'instant. Personne n'étoit dans la chaumière, maison voyoit qu'elle avoit été habitée tout récemment. Il y avoit du feu dans le foyer, un chaudron étoit suspendu au-dessus, et on voyoit quelques provisions de vivres. Comme il regardoit de tous cotés dans l'espérance de trouver quelque chose qui l'as, surât que son fils vivoit encore, quoique tombé au pouvoir de ces misérables, un homme entra dans la cabane; c'étoit son vieux jardinier.

— Ah ? Monsieur ! lui dit le vieillard, ai-je tant vécu pour voir une nuit comme celle-ci? Venc/. bien vite au château.

te

Ki

■Æt

1 lu

GUY MANiVEIII.NG.

— A-l-on trouvé mon (ils? Est -il vivant?

Dites- moi, André, a-t-on des nouvelles de mon fils. A-t-on trouvé Henry Best ram ?

„• — •Non, Monsieur, mais..... . # *

— Ils l'ont enlevé , André , aussi sûr que nous marchons sur la terre. C'est elle qui l'a enlevé! je ne sortirai pas d'ici qu'il ne me soit rendu!

— Mais il faut que vous veniez, Monsieur, il faut que vous veniez sur-le-champ. Nous avons envoyé chercher le shérif et nous laisserons une garde ici toute la nuit, en cas que les égyptiens y reviennent, mais venez, venez de grâce, Milady est sur sou lit de mort.

Bertram regarda d'un air stupéfait le messager qui lui annonçoit cette mauvaise nouvelle, il répéta les mots sur son lit de mort comme s'il n'avoit pu en comprendre le sens, et se laissa reconduire par le vieillard. Pendant le chemin, il ne put que dire : — Femme et enfant! — mère et fils! tous les deux! c'est trop! c'est trop!

Il est inutile de nous appesantir sur la scène déchirante qui l'attendoit. La nouvelle du sort de Kennedy avoit été annoncée à inistress Bertram sans aucune précaution. On avoit même gratuitement ajouté que le jeune lord étoit tombé du rocher avec lui , quoiqu'on n'eût pas retrouvé son corps, mais qu'étant si léger, le pauvre <^ifant , la mer l'avoit sûrement entraîné.

HM

Cette malheureuse mère étoit avancée clans sa grossesse; ce coup affreux détermina un accouchement prématuré, et avant qu'Ellangowan eût recouvré assez de présence d'esprit pour comprendre toute l'étendue de son malheur, il étoit père d'une fille, et son épouse n'existoit plus. A

Wt ' ♦ ; * w

.r ■ : jJ

ir .

i la

CHAPITRE X

« Sa ligure eut eu sang , ses membres sont meurtris ,

* Ses yeux de leur orbite ont l'air d'être sortis ;

* D'un funeste cordeau son con porte l'empreinte, *

* Son cœur cesse de battre, et sa vie est éteinte.

« Par le nombre accablé , sans espoir de secours *

« On voit qu'aux meurtriers il disputa secours : Ü r « Ses cheveux hérissés, ses nariues sanglantes » D'efforts infructueux sont les preuves parlantes. » Heurt iv, part. x. Sharspfare.

Le Shérif du comté arriva le lendemain à Ellaugowan an point du jour. Les lois d'Ecosse donnent à cette magistrature des pouvoirs assez étendus. Celui qui en est revêtu est chargé d'informer sur tous les crimes qui se commettent dans l'étendue de sa juridiction; il peut délivrer des mandats d'amener ou des ordres d'emprisonnement contre les personnes suspectées, etc.

• Celui qui exerçoit alors cette charge dans ce comté étoit un homme bien né et qui avoit reçu ■ une excellente éducation. Quoiqu'un peu pédant, il jouissoit de l'estime générale, et étoit regardé

* comme un magistrat aussi actif qu'intelligent. Son premier soin fut d'interroger tous ceux qui avoient été présents à la découverte du corps de

Kennedy, afin de chercher à jeter du jour sur cet

Digitize

agle

GUY MANNERIHG.

événement mystérieux. Il dressa un procès-verbal bien circonstancié. Son enquête et les recherches qu'il fit ensuite mirent au jour plusieurs circonstances qui ne pouvoient s'accorder avec l'opinion générale où l'on étoit que Frank Kennedy étoit tombé par accident du haut du rocher. Nous allons donner en peu de mots quelques détails à ce sujet.

Le corps de cet infortuné avoit été déposé dans la cabane d'un pêcheur; maison avoit eu soin de ne rien changer à l'état dans lequel on l'avoit trouvé. Ce fut le premier objet qu'examina le shé-

rif. Le corps étoit brisé, et couvert de plaies qui paroissoient évidemment la suite d'une chute, mais il avoit sur la tête une entaille profonde qu'un habile chirurgien déclara ne pouvoir avoir été faite que par une arme tranchante. La sagacité du juge découvrit encore d'autres iudices qui annonçoient une mort violente. La figure étoit noire, les yeux sortoient de leur orbite, les veines du cou étoient enflées. Un mouchoir de couleur, qu'il portoit en cravate, n'étoit pas dans sa position ordinaire. Il étoit extrêmement relâché, et le nœud en étoit très -serré. Il sembloit qu'on s'en fût servi pour traîner le corps du malheureux, peut-être jusqu'au précipice au bas duquel on l'avoit trouvé.

D'un autre côté, on n'avoit pas touché à sa

bourse, et ce qui sembla encore plus extraordinaire, les deux pistolets qu'il portoit toujours avec lui étoient encore chargés. Il étoit connu pour un homme intrépide, maniant fort bien les armes, et en ayant fait usage plus d'une fois. IL étoit bien étrange qu'il n'eût pas cherché à se défendre s'il avoit été attaqué. Le shérif s'informa si Kennedy avoit coutume de porter d'autres armes. Plusieurs des domestiques de M. Bertram se rappelèrent qu'il portoit assez souvent un couteau de chasse, mais aucun ne put assurer s'il l'avoit pris le jour de sa mort.

Le corps du défunt ne présentoit pas d'autres indices qui pussent faire connoître précisément la cause de sa mort. Ses habits étoient dans un grand désordre, ses membres offroient plusieurs fractures, ses mains étoient déchirées et pleines de terre, mais toutes ces circonstances étoient équivoques.

Le magistrat se transporta alors sur le lieu où le corps avoit été trouvé; il constata la situation dans laquelle il étoit. Un énorme fragment de rocher paroissoit avoir accompagné ou suivi sa chute : il étoit d'une pierre si dure et si compacte, qu'en tombant de cette élévation, à peine s'en étoit-il brisé quelques éclats. Ou reconnoissoit aisément le côté par où il avoit été adhérent

au rocher, parce qu'il n'avoit pas la même cou-

leur que les parties qui étoient exposées depuis long- temps à l'action de l'air et du soleil. Il monta ensuite sur le rocher, et reconnut que le poids d'un homme placé sur le fragment détaché du rocher n'avoit pu suffire pour occasioner sa chute, qui n'avoit pu être déterminée que par la force d'un levier ou les efforts réunis de plusieurs hommes vigoureux. Le gazon qui couvroit le bord du précipice sembloit avoir été récemment foulé, et les mêmes traces, suivies avec patience par le judicieux magistrat, le conduisirent jusque dans le plus épais du bois, à travers des broussailles et des massifs qui n'offroient aucun chemin , et par où on n'avoit pu passer que pour dérober sa marche à toutes recherches.

Là des marques évidentes de violence et d'une lutte se présentèrent à ses yeux : quelques branches étoient arrachées , comme si elles avoient été saisies par quelqu'un que l'on entraînoit malgré lui ; la terre , dans les endroits où elle étoit humide, portoit l'empreinte de plusieurs pieds: enfin on distinguoit quelques traces qui paroissoient produites par du sang. Il étoit certain que plusieurs personnes s'étoient frayé un chemin à travers le taillis, et dans quelques endroits il sembloit que l'on eût traîné un corps solide , comme un sac de grain ou un cadavre. Un endroit offroit aux yeux une terre blanchâtre qui

sembloit mêlée de marne et de craie ; et le dos de l'habit de Kennedy portoit des taches de la même couleur.

Enfin , à environ un quart de mille du précipice, et à très-peu de distance du lieu que nous venons de décrire , on arriva à une petite clairière dont l'herbe, complètement foulée, étoit évidemment ensanglantée , quoiqu'on eût eu soin de la recouvrir de feuilles sèches, pour eh cacher les vestiges. Dans cet endroit se trouva d'un côté le couteau de chasse de l'iqfortuné , et de l'autre le ceinturon -et le fourreau, que l'on avoit aussi pris la précaution de couvrir de broussailles. '

Le juge fit mesurer et décrire avec soin et exactitude les empreintes de pieds qui se trouvoient en grand nombre en cet endroit. Les unes correspondoient exactement à celles qu'avoient dû tracer les pieds de la malheureuse victime, d'autres étoient plus grandes , quelques - unes plus petites. Enfin il paroissoit évident que Kennedy avoit été attaqué en cet endroit par quatre ou cinq hommes. On y distingua aussi les traces du pied d'un enfant, et comme on n'en trouva aucune ailleurs, et que la route qui traversoit le bois de Warroch n'étoit qu'à un pas de cet endroit, il t . étoit naturel de se flatter que l'enfant avoit pu s'échapper parlà pendant la confusion du com-

bat. Cependant le shérif, qui dressa un procèsverbal très-exact de toutes ces circonstances, d'où il lui parut résulter évidemment que le défunt avoit été assassiné, ne put s'empêcher d'y consigner l'opinion où il étoit, que les meurtriers, quels qu'ils fussent, s'étoient emparés de la personne du jeune Henry Bertram.

On fit toutes les recherches possibles pour découvrir les coupables. Les soupçons se partageoient entre les contrebandiers et les égyptiens. Il n'y avoit nulle incertitude sur le sort du vaisseau de Dirk Hatteraick. Deux hommes, qui se trouvoient de l'autre côté du promontoire de Warroch, avoient vu, quoique à une assez grande distance, le lougre se diriger vers l'est après avoir doublé le cap, et ils avoient jugé, d'après ses manœuvres, qu'il étoit désagréé. Bientôt ils s'aperçurent qu'il avoit touché; une fumée épaisse le couvrit ensuite, et enfin le feu s'y manifesta. Déjà il étoit la proie des flammes, quand ils aperçurent une chaloupe canonnière qui s'avançoit vers lui, toutes ses voiles au vent. Les canons du lougre tiroient encore tandis qu'il étoit en feu , et ils finirent par le voir sauter en l'air avec un bruit épouvantable. La chaloupe se tint au large, pour sa propre sûreté, jusqu'après l'explosion , et fit alors voile du côté du sud. On leur demanda si le lougre n'avoit pas mis eu mer quelque barque.

Ils ne purent l'assurer. Us n'en avoient vu aucune; mais la fumée que le vent p^issoit de leur côté auroit pu la cacher à leurs yeux.

On ne pouvoit douter que ce loutre ne fut celui commandé par Dirk Hatteraick. Il étoit bien connu sur toute cette côte , et on sâvoit qu'il y étoit attendu. Une lettre du commandant de la chaloupe canonnière , à qui le shérif s'âdressa, le confirma d'une manière positive : il y joignoit un extrait de son journal, d'où il résultait qu'à la réquisition de Frank Kennedy, inspecteur des douanes de sa majesté , il s'étoit établi en croisière , pour surprendre un lougre chargé de contrebande, et commandé par Dirk Hatteraick ; que Kennedy devoit veiller sur le rivage dans le cas où ce capi-

taine , qui était un homme déterminé, se feroit échouer sur la côte pour se mettre hors de la portée de la chaloupe; qu'à neuf heures avant midi il découvrit une voile qui lui parut l'objet de sa recherche; qu'il lui donna la chasse, et qu'après lui avoir fait plusieurs signaux pour qu'elle amenât , ou qu'elle arborât son pavillon, il fit tirer sur elle; qu'alors le lougre arbora les couleurs d'Hambourg, et lui rendit sa bordée; que le combat s'engagea, et dura près de trois heures; qu'enfin, comme le lougre alloit doubler le cap de Warroch, il s'aperçut qu'il manœuvroit avec peine , et que sou

GUY MANJVERWG. UC)

grand mât étoit brisé ; qu'il ne put profiter de suite de cet avantage, parce qu'il s'étoit trop approché de la côte pour doubler plus vite le cap de Warroch ; qu'après avoir couru quelques bordées , il vit le lougre en feu , sans apercevoir personne à bord; que le feu ayant gagné quelques barils d'eau-de-vie placés sans doute à dessein , l'incendie étoit devenu si considérable , qu'il n'avoit pas été possible d'en approcher ; d'autant plus que la chaleur faisoit partir ses canons qui étoient restés chargés; qu'après être resté en vue du lougre jusqu'à son explosion, il s'étoit porté vers l'île de Man pour intercepter la retraite des fraudeurs, ne doutant nullement que l'équipage ne se fut sauvé dans des barques, quoiqu'il n'en eût découvert aucune.

Tel fut le compte rendu par William Pritchard, commandant de la chaloupe canonnière leShark:

. il finissoit par témoigner tous ses regrets de n'avoir pu se saisir du misérable qui avoit eu l'audace de faire feu contre un des vaisseaux de sa majesté , et par assurer que si jamais Dirk Hatte-

raick tomboit entre ses mains, il auroit soin de le faire conduire à terre, pour qu'il rendît compte de toute sa conduite.

Comme d'après le récit il étoit assez vraisemblable que l'équipage du lougre avoit pu se sauver, il étoit assez naturel de penser que si ces

Die

I 2a GUY MANÎÎERINC.

scélérats avoient rencontré clans le bois Kennedy, auquel ils dévoient attribuer la perte de leur vaisseau, ils l'avoient sacrifié à leur vengeance : il n'étoit pas même impossible qu'ils se fussent souillés du meurtre d'un enfant, contre le père duquel Ilatteraick étoit connu pour avoir proféré d'horribles menaces.

On objectoit contre ce souçpon qu'il n'étoit pas probable qu'un équipage composé de quinze ou vingt hommes eût pu se cacher assez bien pour échapper à toutes les recherches qu'on avoit faites immédiatement après Ja destruction du lougre : qu'en admettant qu'ils eussent pu trouver une retraite, on auroit dû trouver leurs chaloupes sur le rivage : que, dans une telle circonstance, quand la fuite leur devenoit impossible , on ne devoit pas croire qu'ils se fussent accordés tous pour commettre un meurtre sans autre utilité que le plaisir de la vengeance. Ceux qui étoient de cette opinion supposoient, ou que les chaloupes du lougre s'étoient mises en mer sans être remari quées par ceux qui regardoieut brûler ce vaisseau, et étoient déjà bien loin lorsque le Shark avoit doublé le cap; ou que les chaloupes ayant été mises hors de service par le feu du Shark pendant le combat, l'équipage avoit pris la résolution désespérée de se faire sauter avec le lougre. Ce qui acheva de donner quelque consis-

tance à cette manière de voir, c'est que Dirk Ilatteraick ni aucun de ses matelots, qui étoient tous connus depuis long -temps sur cette côte, ne parurent dans les environs ni dans l'île de Man, où l'on fit aussi des recherches très-exactes. Cependant la mer ne jeta sur le rivage qu'un seul corps , celui d'un matelot qui avoit été tué pendant le combat. Tout ce que l'on put faire fut donc de dresser l'état nominatif et le signalement de tous ceux qui appartenoient à l'équipage d'Hatteraick, et d'offrir une récompense à ceux qui pourroient se saisir de quelqu'un d'eux : \

pareilles offres furent faites à quiconque pourrait donner quelques lumières pour découvrir les meurtriers de Kennedy.

Une autre opinion, qui n'étoit pas sans quelque vraisemblance, chargeoit de ce crime les anciens habitants de Derncleugh. On connoissoit leur ressentiment de la conduite d'Ellangowan à leur égard : ils avoient laissé échapper des menaces que chacun les croyoit bien capables d'avoir exécutées. L'enlèvement d'un enfant étoit un crime plus convenable à leurs habitudes qu'à celles des contrebandiers, et Kennedy pouvoit avoir succombé dans ses efforts pour le défendre ; d'ailleurs on se souvenoit que peu de jours auparavant il avoit joué un rôle actif dans l'expulsion des égyptiens, et quelques-uns des patriarches de

cette peuplade lui avoient fait en cette occasion des menaces qu'il avoit méprisées.

Le shérif reçut aussi la déposition du malheureux père et de son domestique, relativement à la rencontre qu'ils avoient faite

de la caravane égyptienne, lors de son départ de Derncleugh. Les discours de MegMerrilies éveilloient particulièrement le soupçon. Il y avoit là, comme l'observa le magistrat, damnum minalum, une menace de malheurs , et malum secutum , les malheurs prédits n'avoient pas tardé à arriver. Une jeune fille, qui avoit été ramasser des noix dans les bois de Warroch le jour du funeste événement , déclara qu'elle croyoit avoir vu tout à coup Meg Merrilies sortir du taillis, qu'au moins c'étoit une femme qui lui ressembloit par la taille et la tournure; qu'elle l'avoit appelée par son nom; mais que, n'ayant reçu aucune réponse, et cette femme ayant disparu tout à coup, elle ne pouvoit faire serment que ce fût véritablement elle. Ce récit prenoit une nouvelle probabilité d'après la circonstance du feu qui s'étoit trouvé le soir dans la chaumière qu'elle habitoitpeu auparavant, ainsi que le déclarèrent Ellangowan et son jardinier. Mais il n'étoit pas possible de croire que, si elle avoit pris part à un tel crime, elle eût osé retourner le soir même dans l'endroit où elle devoit croire qu'on commenceroit à la chercher.

Meg Merrilies fut pourtant arrêtée et interrogée. Elle nia constamment qu'elle eût été à Derncleugh , ou dans le bois de Warroch le jour de la mort de Kennedy ; plusieurs des gens de sa caste prêtèrent serment qu'elle n'avoit pas quitté leur camp de toute la journée, et il en étoit éloigné de plus de dix milles. On ne pouvoit pas attacher une grande confiance à leur témoignage. Mais quelle preuve avoit-on contre elle? Un seul fait, mais bien remarquable, pouvoit paroître l'inculper. Elle avoit au bras une blessure qui paroissoit avoir été faite avec une arme tranchante, et cette blessure étoit bandée avec un mouchoir qui fut reconnu

pour avoir appartenu à Henry Bertram. Mais le chef de la horde déclara qu'il V avoit corrigée, le jour même, à coups de plat de sabre, et qu'il l'avoit blessée par inadvertance. Elle rendit séparément le même compte des causes de cette blessure; et quant au mouchoir, on avoit volé tant de linge à Ellangowan pendant les derniers temps de la résidence des égyptiens sur ses terres, qu'il étoit facile d'imaginer la manière dont il se trouvoit entre les mainçde cette femme, sans la charger d'un crime plus odieux.

On remarqua dans son interrogatoire qu'elle répondit avec une sorte d'indifférence aux questions qu'on lui fit sur la mort de Kennedy ou du jaugeur, comme elle l'appeloit; mais qu'elle

montra de la colère et de l'indignation, quand elle vit qu'on la soupçonnoit d'avoir maltraité le petit Henry Bertram. On la tint assez long temps en prison dans l'espérance que le temps jetteroit quelque lumière sur ce malheureux événement.

Mais, rien ne s'étant découvert, elle fut enfin remise en liberté avec ordre de quitter le comté comme voleuse et vagabonde. On ne put découvrir aucune trace de l'enfant; et ce malheur, après avoir fait tant de bruit, finit par être regardé comme inexplicable. La mémoire en fut seulement conservée parle nom du saut du douanier que le peuple donna au rocher d'où l'on avoit précipité le malheureux Frank Kennedy.

DigitizecrByi > OïJgfc

LE TEMPS FAISANT LE RÔLE DU CHOEUR

u Des bons et des méchants la joie et la terreur,

« J'offre la vérité, je propage l'erreur.

« Tour à tour ou désire et l'on craint ma présence.

« Ma main sur les mortels répand l'expérience.

« De mes ailes pourquoi vous plaignez-vous toujours ?

« Empruntez aujourd'hui leur utile secours.

.« Qu'est-ce donc que seize ans ? c'est un point dans l'espace. » Conte d'hiver. Sharspeare.

Notre narration va faire une enjambée assez large, et laisser écouler près de dix-sept ans pendant lesquels il ne se passa rien de bien important relativement à l'histoire que j'ai entrepris d'écrire. Le saut est considérable ; mais si mon lecteur a assez d'expérience de la vie pour pouvoir reporter en arrière ses regards sur un pareil espace de temps, à peine lui paroîtra-t-il plus long que l'intervalle qui sépare le chapitre précédent de celui qu'il va lire.

C'étoit donc dans le mois de novembre, environ dix-sept ans après la catastrophe dont nous avons rendu compte, que, pendant une nuit sombre et froide, un groupe étoit rassemblé autour du feu de la cuisine des Armes de Gordon ,

petite auberge de Kippletringan, mais la meilleure de ce boiirg, qui étoit tenue par mistress Màc- Candlish. La conversa-

tion qui avoit lieu m'évitera la peine de rapporter le peu d'événements qyî étoient arrivés pendant cette longue période, et dont il est nécessaire que le lecteur soit instruit.

Mistress Mac-Candlish, assise sur un grand fauteuil couvert en cuir noir comme une reine sur son trône, se régaloit d'une tasse de thé avec quelques commères de son voisinage, et avoit en même temps l'œil sur ses domestiques qui s'occupoicnt de leurs fonctions. Un peu plus loin le chantre delà paroisse fumoit sa pipe, ethumectoit son gosier de temps en temps d'un coup d'eaude-vie trempée avec de l'eau. Le diacre Bearcliff, homme d'une grande importance dans le bourg; tenoit la place du milieu, se donnant toutes les jouissances à la fois ; il avoit sa pipe et sa tasse de thé et le petit verre d'eau-de-vie. Au bout dé la salle deux ou trois paysans vidoient leur pinte de bière à deux sols.

— Avez -vous préparé le salon? dit l'hôtesse à une servante. Le feu brûle-t-il bien? La cheminée ne fume-t-elle pas? 1 ^

La servante répondit affirmativement;

— Je ne voudrais pas manquer d'attention pour eux, dit l'hôtesse, et surtout dans leur ^gnalheur , ajouta-t-elle en se tournant du côté du diacre.

GUY MANNEBIJVG.

— Certainement, dit celui-ci, certainement, mistressMac-Candlish; et, quand ils auroient besoin de prendre dans ma boutique pour huit ou dix livres, je leur ferois crédit avec autant de plaisir qu'au plus riche du pays. Viennent-ils dans la vieille chaise de poste?

— Je ne le crois pas, dit le chantre, car miss Bertram est venue dernièrement à l'église sur son cheval blanc. Et elle est très - assidue à l'église. C'estunplaisirdelui entendre chanterles psaumes; jolie, jeune créature!

— • Oui, dit une des commères, et le jeune lord Hazlewood la reconduit après le sermon jusqu'à roi-chemin de chez elle. Je ne sais pas si le vieux Hazlewood en est trop content.

— Je ne sais pas, dit une autre des buveuses de thé, s'il en est content à présent, mais j'ai vu un temps où Ellangowan n'auroit pas été plus charmé de voir le jeune Hazlewood rôder autour de sa fille.

— Oui, j'ai vu, reprit l'autre avec emphase.

— Je suis sûre, voisine Ovens, dit l'hôtesse, que les Hazlewood , quoique d'une bonne et ancienne famille du comté, n'auroient jamais osé, il y a quarante ans, se mettre de niveau avec les Ellangowan? Savez-vous que les Bertram d'Ellangowan sont les anciens Dingawaies? Il y a une

chanson sur un d'eux qui épousa la fille d'un roi

de l'île de Man. Elle commence ainsi :

« Pour aller chercher une épouse,

* Bertram a traversé la mer. •

Je suis sûre que M. Skreigh pourroit nous la chanter.

— Bonne femme, dit Skreigh (c'étoit le chantre) en ôtant sa pipe de sa bouche, et en avalant une gorgée de son eau-de-vie,

Dieu nous a donné nos talents pour toute autre chose que pour chanter des chansons, surtout la veille du dimanche.

— Allons donc, monsieur Skreigh, je suis bien sûre de vous avoir entendu chanter, même le dimanche. Mais quant à leur voiture, il est bien certain qu'elle n'a pas quitté la remise depuis la la mort de mistress Bertram, c'est-à-dire il y a seize ou dix-sept ans. Jack Jabos est allé les chercher avec ma chaise. Je suis surpris qu'il ne soit pas de retour. Ce n'est pas loin, et il n'y a que deux mauvais endroits à passer. Le pont qui est sur le ruisseau qui vient de Warroch est assez bon , si ce n'est du côté droit , ensuite il n'y a plus que la descente qui est un vrai casse-cou pour les chevaux. Mais Jack connoît bien la route.

A l'instant on entendit frapper fortement à la porte.

fc

GtJY MANNKIUNG.

XOg

— Ce ne sont pas eux, je n'ai pas entendu de voiture. Grizzel, allez donc ouvrir, paresseuse!

— C'est un Monsieur seul, dit Grizzel, le feraije entrer dans le salon?

• — Allons donc, ce sera quelque cavalier anglais. Venir à une telle heure, sans domestique! allumez du feu dans la chambre rouge. Ditesmoi, n'auroit-il pas donné son cheval au garçon d'écurie.

Pendant ce colloque, le voyageur cloit entré dans la cuisine. — Permettez, Madame, dit -il en s'approchant, que je me chauffe ici

un instant. La nuit est bien froide!

Son extérieur, sa figure, son ton , gagnèrent tout à coup la bienveillance de l'hôtesse. C'étoit un homme d'une belle taille , vêtu de noir, comme on le vit quand il se fut débarrassé d'une grande redingote; il paroissoit avoir quarante à cinquante ans, ses traits étoient nobles et intéressants, et il avoit une tournure militaire. Enfin tout anuonçoit en lui un homme de distinction. Une longue habitude avoit donné à mistress Mac-Candlish un tact merveilleux pour distinguer au premier coupd'œil la qualité des voyageurs qui arrivoient chez elle, et elle y proportionnoit leur réception.

» Suivant l'état de ceux qui hantoient sa maison,

.. Variant à l'instant son discours et son ton ,

<■ Elle étoit tour à tour polie, impertinente :

- Attendez, monsieur Smith. — Milord, votre servante. .

■ Guï Mskkekiso. Tom. 1.

alfeed by GoogI

pii 1 1" rnwi-'W

üSliW •*' i

<* if.

• * v' ri

GUY MANNÉRIKG. j3ï

— Nullement, Madame : ancien militaire, j'y suis habitué. Mais me permettrez-vous de vous faire quelques questions sur

une famille qui demeure dans votre voisinage?

Le brüit d une voiture se fit entendre en cet instant, et mistress Mac-Candlish courut à la porte pour recevoir les hôtes quelle attendoit. Le postillon lui dit en entrant : — Il est impossible qu'ils viennent. Le vieux lord^est trop mal.

— Mais mon Dieu! dit l'hôtesse, c'est demain matin le terme, c est aujourd'hui le dernier jour qu'ils peuvent rester dans la maison. Tout sera vendu demain.

— Qu'y voulez-vous faire? M. Bertram ne peut pas se remuer.

— De qui parlez-vous? dit l'étranger; j'espère que ce nest pas de M. Bertram d'Ellangowan?

C'est de lui-mème, Monsieur, et si vous êtes sou ami, vous arrivez dans un bien triste moment!

— J'ai été bien des années absent d'Angleterre. Sa santé est donc bien dérangée !

— Oui, et ses affaires aussi, dit le diacre; ses créanciers ont tout saisi, et c'est demain la vente. Il y a quelqu'un qui ne s'en trouvera pas plus mal : je ne nomme personne, mais mistress Mac- Candlish sait qui je veux dire (l'hôtesse fit un signe d'approbation'); ceux qui lui doivent tout sont les plus acharnés. Je suis aussi son créancier.

l3a GliY MANiYERIJVG.

moi qui vous parie, mais j'aimerois mieux cent fois tout perdre que de chasser aiusi ce bon vieillard de chez lui, et dans un moment où il est mourant!

— Oh! dit le chantre, M. Glossin est bien aise de se débarrasser du vieux laird et de vendre le bien, parce qu'il craint que l'héritier ne vienne à reparoitre, car j'ai toujours entendu dire que s'il y avoit un héritier mâle, on n'auroit pas le droit de faire vendre le domaine d'EUangowan pour payer les dettes du père.

— Il avoit un fils né il y a long -temps, dit l'étranger; il est donc mort?

— Personne ne peut répondre de cela , dit le chantre avec un air de mystère.

— Mort! dit le diacre, et qui pourroit en douter depuis près de vingt ans qu'on n'en a entendu parler?

— Il n'y a pas vingt ans, dit l'hôtesse; il y en aura tout au plus dix-sept à la fin de ce mois. Gela a fait assez de bruit dans le pays. L'enfant disparut le jour même de la mort de l'inspecteur Frank Kennedy. Si vous avez connu autrefois ce comté, Monsieur, vous y avez vu Frank Kennedy, sans doute! C'étoit un bon vivant, qui voyoit la meilleure compagnie du pays; j'ai bien ri avec lui; j'étois jeune alors, je venois d'épouser Baillie Mac-Candlish. (Ici elle soupira.) S'il

[à . 't » i r> it j- ■ «bl ' » .

,' J- (* GUY M\NNFRI\G. 1 33

avoit voulu fermer un peu les yeux sur la fraude... 'jp:- mais il se hasardoit Irop. Votre honneur saura doue qu'il y avoit une chaloupe canonnière dans la haie de igton. Frank Kennedy lui donna ordre de poursuivre le lougre de Dirk Ilatteraick. Vous vous souvenez bien de Dirk Hatteraick , diacre ; vous avez fait

plus d'une affaire avec lui. Cétoit un homme déterminé. Il com- , battit sur son lougre jusqu'à ce qu'il sauta comme

un marron dans le feu. Frank Kennedy avoit été le premier à passer sur son bord, il fut jeté à un quart de mille près du rocher qu'on nomme depuis ce temps le saut du douanier.

— Quel rapport tout cela a-t-il au fils de M. Bertram? dit l'étranger.

*' • —Ah! c'est que l'enfant étoit avec Kennedy, et on croit généralement qu'il étoit passé avec lui à bord du lougre.

— Eh non, dit le doyen, vous n'y êtes pas du tout; le jeune lord fut enlevé par une égyptienne qu on appelloit Meg Merrilies. Je me souviens encore de sa figure. Elle vouloit se venger de I son père qui l'avoit condamnée à être battue de verges dans Kipple-tringan , pour avoir volé une cuiller d'argçnt.

— Avec votre permission, Monsieur le diacre,

v dit le chantre, je crois que vous êtes dans l'erreur comme la bonne femme.

— Et quelle est donc votre édition de cette histoire, Monsieur? lui dit l'étranger avec un air d'intérêt. * „ - '

C'est peut-être une imprudence d'en parler,

.dit le chantre avec solennité. ,

On le pressa de s'expliquer, et enfin, après avoir rempli d'un nuage de fumée de tabac l'atmosphère qui l'entouroit , et avoir toussé deux ou trois fois, il commença la légende suivante, en

cherchant à imiter l'éloquence foudroyante qui grondoit sur sa tête du haut de la chaire.

— Ce que j'ai à vous dire, mes frères, c'està-dire mes amis , peut servir à confondre les protecteurs des athées, des magiciens et des mécréants de toute espèce. Vous saurez donc que le digne lord d'Ellangowan n'étoit pas aussi exact * qu'il auroit dû' l'être à nettoyer le pays des sorciers qui s'y trou voient. Cest d'eux qu'il est écrit:

« Tu ne laisseras pas vivre un sorcier.» Il y souffroit des gens qui avoient des esprits familiers, qui jetoient des sorts, qui prédisoient l'avenir, comme c'est l'usage des égyptiens. Le lord fut marié trois ans sans avoir d'enfants , et il consulta, pour en avoir, cette Meg Merrilies, qui éfoit notoirement connue pour sorcière dans tout le Galloway et le comté de Durrtfries.

— Il y a quelque chose de vrai là-dedans, dit ^ mistress MacCandlish, car j'ai entendu au châ-

GUY MANNEBINC.

nriRp

CITY MANNF.RIWG. J 35

teaii le lord ordonner de lui donner un verre d'eau-de-vie.

— Paix donc , bonne femme ! que j'achève.

Enfin milady devint enceinte, et la nuit même qu'elle accoucha, on vit arriver à la porte un vieillard, vêtu d'une manière extraordinaire, qui demanda à y loger. Sa tête, ses bras, ses jambes étoient nus, quoique ce fut en plein hiver; il «voit une barbe longue d'une demi-aune. On le reçut. Quand la dame fut accou-

chée, il demanda l'heure, sortit, et alla consulter les astres. Quand il revint , il dit au lord que le malin esprit répandoit son influence sur le nouveau -né; il lui recommanda de l'élever dans des principes de piété, de mettre près de lui un saint ministre qui ne le quittât jamais, et qui priât avec lui et pour lui. Alors le vieillard disparut tout à coup, et on ne le revit plus.

— Ça ne peut pas passer! dit le postillon qui, à une distance respectueuse, avoit écouté cette histoire. Je vous demande bien pardon , monsieur Skreigh , ainsi qu'à toute la compagnie, mais votre barbe est plus longue aujourd'hui que n'étoit celle de l'homme dont vous parlez : il avoit de bons gants à ses mains, et à ses jambes une paire d'aussi belles bottes qu'on en ait jamais porté. Je pense

— Paix donc, Jack, dit l'hôtesse. •

» fl

Gl< Y YiAîfSKRING.

—Et comment l'ami Jack est-il si bien instruit? dit le chantre d'un air de mépris.

— Vraiment, monsieur Skreigh, je demeurois près de l'avenue du château. La nuit que le jeune lord naquit, un étranger vint frapper à notre porte, ma mère m'éveilla et me dit de le conduire à Ellangowan. S'il avoit été sorcier, auroit-il eu besoin de guide ? C'étdit un jeune homme de bonne mine, bien habillé, ayant l'air d'un Anglais, et je vous dis qu'il avoit un chapeau, des gants et des bottes. Il est bien vrai qu'il considéra beaucoup les ruines du vieux château; mais dire qu'il a disparu comme un esprit, c'est un conte, car je lui ai tenu l'étrier quand il a monté à cheval pour

partir, et il m'a donné une belle demi-couronne. Il montoit un cheval bai qui appàrtenoit à Georges de Dumfries ; j'ai revu l'animal bien des fois depuis ce temps.

— Eh bien , Jack , dit le chantre d'un ton radouci , mais toujours solennel , notre récit ne diffère que dans quelques circonstances peu importantes. Je ne savois pas que vous eussiez vu cet homme. Ainsi, mes amis, vous voyez que cet étranger ayant prédit malheur à l'enfant, son père fit choix d'un fiomrae de bien pour veiller sur lui.

— Oui, dit le postillon, Dominus Sampson.

— C'est une espèce de muet, dit le diacre; on

DiçjitizèS byGoOgle

m'a assuré qu'il n'avoit jamais pu prononcer cinq mots de son sermon pour être licencié.

— Si bien donc, dit le chantre en étendant la main pour reprendre le fil de son discours, qu'il veilloit nuit et jour sur le jeune lord. Mais il arriva que, lorsque l'enfant fut dans sa cinquième année, son père reconnut sa faute, et se déteri mina à chasser les égyptiens de ses domaines. > Frank Kennedy, qui étoit un gaillard bien résolu , fut chargé de les expulser. Iis se dirent réciproquement de gros mots, et Meg Merrilies, la plus puissante de la troupe auprès de l'ennemi du genre humain, lui dit qu'avant trois jours il seroit en son pouvoir, corps et âme. Et je tiens cela de bonne main, d'un homme qui l'a vu, de John Wilson , valet du lord , qui étoit avec lui lorsqu'en revenant de Singleside il rencontra Meg Merrilies qui lui prédit mot à mot tous

les malheurs qui -lui sont arrivés. Il est vrai que John ne put m'assurer si c'étoit bien Meg, ou quelque esprit qui avoit pris sa figure , car elle paroissoit d'une taille surnaturelle.

— Je n'ai rien à dire à cela, dit le postillon, je n'étois pas dans le pays à cette époque; mais John Wilson étoit un poltron-, qui n'avoit pas plus de cœur qu'une poule.

— Et quelle est la fin de tout cela? dit l'étranger non sans quelque impatiente.

— La fin , dit le chantre , c'est que pendant que tout le monde regardoit une chaloupe canonnière donner la chasse à un lougre de contrebandiers, Kennedy partit tout d'un coup, comme un trait, sans qu'on en vit aucune raison. Il n'y auroit pas eu de cordes ni de chaînes en état de k le retenir. Il courut au grand galop vers le bois

de Warroch ; là il trouva le jeune lord et son gouverneur. Il prit l'enfant, en jurant que s'il étoit ensorcelé, le jeune Henry auroit le même sort que lui. M. Sampson courut après eux aussi vite qu'il le put , et il avoit de bonnes jambes. Il vit la sorcière Meg, ou bien son maître qui avoit pris sa figure, sortir de terre tout à coup , se saisir de l'enfant. Kennedy tira son sabre, car c'étoit un brave qui n'auroit pas eu peur du diable en personne.

— Je crois que c'est vrai, dit le postillon.

— A l'instant Meg prit le douanier dans ses bras, et le lança, comme une pierre, par-dessus le promontoire de Warroch , au bas duquel on trouva son corps le soir même. Ce que devint l'enfant, je ne saurois vous le dire : mais le ministre d'alors , qui de-

puis ce temps a eu une meilleure cure, pensoit qu'il avoit été transporté dans le pays des fées, et qu'un jour ou l'autre il pourroit bien reparaître.

- L'étranger avoît plus d'une fois souri en écou-

\fy

GUY MANNÉBING. I 3g

s tant ce récit; mais, avant qu'il put faire aucune observation, on entendit un cheval s'arrêter à la porte; un domestique bien habillé, ayant une cocarde à son chapeau, entra d'un air d'importance, en disant: — Allons donc, bonnes gens, un peu de place. Mais apercevant l'étranger au coin du feu , il devint tout à coup modeste et soumis, ôta son chapeau, lui remit une lettre, et lui dit : On est à Ellangowan, Monsieur, dans une grande consternation, et on n'y peut recevoir aucune visite.

— Je le sais, dit son maître. Maintenant, Madame , jmisque les hôtes que vous attendiez n'arriveront pas , pouvez - vous me permettre d'occuper votre salon ?

— Certainement, Monsieur, répondit mistress Mac-Candlish, en priant une lumière pour l'éclairer avec tout l'empressement dont une hôtesse aime à faire preuve en pareille occasion.

— Jeune homme, dit le diacre au domestique en lui offrant un verre d'eau-de-vie, prenez cela: après la course que vous venez de faire, vous ne vous en trouverez pas plus mal.

— Non certainement, Monsieur ; à votre bonne santé !

— Et qui est votre maître , mon ami?

— Le fameux colonel Manneriug, qui revient des Indes orientales.

1 40 GtlY MA.NNERING.

— Quoi! celui dont on a tant parlé dans les journaux ?

— Justement, lui -même. C'est lui qui a secouru Cuddieburn, qui a défendu Chingalore, qui a battu le chef des Marates, Ram Jolli Bundleman ; je l'ai suivi dans toutes ses campagnes.

— Bon dieu ! dit l'hôtesse, et moi qui reste ici tranquille! Il faut que je voie ce qu'il veut pour son souper. v ;

— Oh! il n'est pas difficile, la mère : il aime tout ce qu'il y a de meilleur. Vous n'avez jamais vu un homme plus simple , plus uni que le colonel. Eh bien , il y a des moments où on diroit qu'il a le diable au corps.

Le surplus de la conversation dans la cuisine n'offrant rien de bien édifiant, nous allons, avec la permission du lecteur, l'utf roduire dans le salon.

Digitizéd bÿ GoogTc

GUY MA.NNERLNG.

CHAPITRE XII

« Vous me parlez d'honneur; mais sous ce nom frivole

« Sur l'autel du vrai Dieu vous placez une idole.

« L’honneur veut que de saog vous souillez votre main;

« Mais de tout son courroux Dieu chargea l'assassin.

« Gardez-vous d’attaquer jamais l’honneur d’un autre.

« Et dans votre vertu sachez placer le vôtre.

« Vous n'offensez jamais : c’est bien ! j’en suis d’accord.

« Souffrir qu’on vous offense est un plus noble effort. »

» Bp.n Johnson.

Le colonel, livré à ses réflexions, se promenoit en long et en large dans le salon , quand l’hôtesse y entra pour lui demander ses ordres. Après les lui avoir donnés de la manière qu’il jugea devoir lui être la plus agréable pour le bien de sa maison, il la pria de rester un instant, . .

— Si j’ai bien compris, Madame, lui dit-il, la conversation des bonnes gens qui sont là -bas, M. Bertram a perdu son fils dans sa cinquième année?

— Cela est bien certain, Monsieur; on varie sur la manière dont cet événement est arrivé. C’est une vieille histoire que chacun raconte comme il l’entend , au coin du feu , ainsi que nous le faisions tout à l’heure : mais que l’enfant ait disparu dans sa cinquième année, comme vous

, l4a ~ r GUY MAMNER1NG.]

le disiez, c’est sur quoi il n’y a pas le moindre doute. Ce malheur, qu’on annonça trop brusque* ment à sa pauvre mère qui étoit alors en mal d’enfant, lui coûta la vie la nuit même. Depuis ce temps le lord n’a jamais eu la tête bien à lui ; quand miss Lucy

est devenue grande , elle a tâché de mettre de l'ordre dans la maison. Mais que pou voit-elle faire? pauvre créature! il étoit trop tard. Enfin les voilà dépouillés de leur maison et de leur biens.

— Pouvez-vous vous rappeler d'une manière précise l'époque de l'année à laquelle l'enfant a disparu ?

L'hôtesse, après avoir réfléchi un instant, lui dit que c'étoit dans la saison où on se trouvoit alors : et quelques souvenirs locaux étant venus à l'aide de sa mémoire, elle put fixer la date au commencement de novembre 17...

Mannering fit deux ou trois tours dans le salon , mais fit signe à mistress Mac-Caudlish de rester.

— Dois-je croire véritablement , lui dit-il , que le domaine d'EUangowan va être vendu ?

— Eh! mon Dieu , oui ! au plus offrant, demain matin. Quand je dis demain, je me trompe, car c'est dimanche; mais lundi sans faute. Tous les meubles seront vendus en même temps. Tout le pays pense qu'011 force cette vente en ce mo-

Dîgitized by

ment, parce que la guerre avec l'Amérique fait qu'il n'y a pas beaucoup d'argent en Écosse, et qu'il y a quelqu'un qui veut avoir le bien à bon marché. Le Ciel les punisse, de me forcer jle parler ainsi! ajouta la bonne dame qui ne put contenir l'indignation que lui inspiroit la seule supposition de l'injustice.

' — Et où la vente doit -elle avoir lieu?

— Au château même d'Ellangowan, comme le disent les affiches.

— Et qui est chargé île faire voir le plan des terres, les titres de propriété, le livre des revenus?

— Un homme fort ^onnète, Monsieur, le substitut du shérif de ce comté. 11 demeure en cette ville; et, si vous désirez le voir, il vous itistruira , mieux que personne des circonstances de la disparition de l'enfant; car le shérif, à ce que j'ai entendu dire, s'est donné bien du mal pour découvrir la vérité de cette affaire.

— Et son nom est ?

— Mac-Morlan, Monsieur, un homme de mé-

rite, et qui jouit d'une excellente réputation.

— Faites -lui présenter mes compliments, les compliments du colonel Mannering; et faites-lui dire que je serais charmé qu'il voulût bien venir souper' avec moi, et apporter tous les papiers relatifs à ce domaine. Je dois vous prier, ma bonne

^ I 44 GÜY MAWWEniHO.'-

clame, de ne dire mot de cela à personne 'autre.

— Moi, Monsieur! je n'eu ouvrirai jamais la' bouche. Je serois bien flattée que votre honneur (çlle fit une révérence), un gentilhomme qur a porté les armes pour son pays (autre révérence), pût devenir propriétaire du château, puisqu'il faut qu'il change de maître. Je ne le verrois pas tomber entre les mains d'un misérable comme Glossin, qui s'est élevé aux dépens de celui à qui il doit tout. Mais, à présent que j'y pense, je vais prendre mon mantelet et mes patins, et j'irai moimême chez M. Mac-Morlan, je le trouverai sûrement, et il n'y a qu'un pas.

— Allez, ma bonne darrçp, allez, je vous serai fort obligé; et dites à mon domestique de monter, et de m'apporter mon portefeuille.

Deux minutes après le colonel Mannering étoit assis devant une table, et avoit tout ce qu'il lui falloit pour écrire. Comme nous avons le privilège de pouvoir lire par-dessus son épaule, nous allons communiquer à nos lecteurs la substance de sa lettre. Elle étoit adressée à sir Arthur Mervyn , à Mervyn-Hall , dans le Westmoreland. Elle contenoit les détails des voyages du colonel depuis qu'il avoit quitté son ami, et continuoit ainsi r

« Et maintenant , Mervyn, me reprocherez-vous eucore mon air mélancolique? Croyez-vous qti'a-

près vingt-ans passés au milieu des armes, après avoir reçu maintes blessures, langui dans des prisons, essuyg des malheurs de toute espèce, je ' puisse être encore ce gai , ce vif Guy Mannering qui grimpoit avec vous sur le haut de Skiddaw, et poursuivoit les bécassines k Crossfell? Que vous , qui avez constamment vécu dans le sein du bonheur domestique, ayez conservé le même caractère, le même feu d'imagination, c'est l'heuremt effet d'un tempérament que la santé et le bonheur ont toujours accompagné dans le cours d'une vie paisible. Mais ma carrière à moi a été semée d'erreurs, de doutes et de difficultés. Depuis mon enfance j'ai été le jouet des circons- «

tances; et, quoique un bon vent m'ait souvent conduit au port , je me suis rarement trouvé dans «

celui où je voulois aborder. Souffrez que je vous retrace en peu de mots le destin singulier qui a * accompagné ma jeunesse, et les infortunes qui m'ont accablé dans un âge plus avancé.

« L'aurore de ma vie, direz -vous, y'a pas été bien orageuse; je conviens que, si elle ne fut pas seméç de fleurs, au moins les épines en furent écartées. Mon père , fils aîné d'une famille illustre , mais peu riche , me laissa presque pour tout héritage un nom à soutenir et l'amitié de deux oncles plus fortunés que lui. Ils m'aimoient à un tel point que j'étois tous les jours une cause de que- Guy MiRNWnyc. Tom. i. in

relies entre eux. Mon oncle l'évêque vouloit me faire prendre les ordres, et m'obtenir un bénéfice; mon oncle le négociant vouloit me^faire entrer dans le commerce, et me donner un intérêt dans sa maison qui auroit pris le nom de Mannering et Marshal, dans Lombard-Street. Je passai entre ces deux écueils, ou pour mieux dire, je préférai nue selle de dragon aux fauteuils doux et moelleux que m'offroient l'Église et la finance. L'évêque voulut ensuite me marier à la nièce du doyen de Lincoln, dont elle étoit seule héritière; le négociant me proposa la main de la fille unique du vieux Sloetornh, riche marchand de vin, qui auroit pu paver son salon de quadruples, et allumer sa pipe avec des billets de banque; je me tirai encore de leurs filets, et j'épousai la pauvre, la pauvre Sophie Wellwood.

« Vous direz aussi que la carrière militaire que j'ai parcourue a dû me donner quelque satisfac- *' tion ? Cela est vrai. Vous ajouterez que si je n'ai pas répondu tout- à- fait à ce que désiroient de moi mes oncles, ils ne m'en ont pas moins conservé leur amitié.

J'en conviens. Mon oncle lé- » vêque me légua , en mourant , sa bénédiction ses sermons manuscrits, sa bibliothèque, et un portefeuille curieux, contenant les portraits des plus fameux théologiens de l'église d'Angleterre. Mon oncle Paul Mannering m'institua seul hé-

ritier de son immense fortune. Mais à quoi cela m'a-t-il servi? Je n'en porte pas moins une épine profondément enfoncée dans mon cœur ; je n'ai pas eu le courage de vous en expliquer la cause lorsque je me trouvois chez vous. Je vais donc vous donner les détails d'un événement que vous entendrez peut-être raconter avec des circonstances toutes différentes et fort éloignées de la vérité; mais ne me reparlez jamais', je vous prie, ni de mon chagrin , ni de ce qui l'occasionne. •

« Sophie, comme vous le savez, me suivit aux Indes. Elle avoit autant d'innocence que de.gaîté, mais, malheureusement pour nous deux, autant de gaîté que d'innocence. Mon caractère s'étoit formé d'après la vie de réclusion que j'avois menée jusqu'alors pour me livrer & mes études, et il n'étoit pas tout-à-fait convenable dans un pays où chaque habitant, jouissant de quelque considération, se fait un devoir d'offrir l'hospitalité, et croit avoir droit d'en jouir à son tour. Dans un moment de presse (vous savez combien il est difficile dans les Indes de faire des recrues européennes), un jeqne homme nommé Brown joignit mon régiment comme volontaire, et trouvant que la carrière des armes lui plaisoit plus que celle du commerce qu'il avoit suivie jusqu'alors, il resta avec nous en qualité de cadet.

Je dois à ma malheureuse victime la justice de reconnoître qu'il se conduisit, en toute occasion, avec tant de bravoure, que l'on pensoit généralement que le premier grade vacant devoit lui appartenir. Je m'absentai quelques semaines pour une expédition éloignée. A mon retour, je trouvai ce jeune homme reçu chez moi comme l'ami de la maison, et ne quittant jamais les côtés de ma femme et de ma fille : j'avoue que ses assiduités me déplaisoient, quoiqu'il n'y eût pas le moindre reproche à faire à ses mœurs ni à sa réputatiou. Peut-être même me serois-je accoutumé à sa présence sans les suggestions d'un tiers. Si vous avez lu Othello , cette pièce que je n'ouvrirai de ma vie, vous aurez une idée de ce qui s'ensuivit, c'est-à-dire des soupçons que je conçus, car, grâce à Dieu, mes actions furent moins criminelles.

« Il y avoit dans mon régiment un autre cadet qui désiroit aussi obtenir le premier poste vacant. 11 appela mon attention sur ce qu'il appeloit la coquetterie de ma femme à l'égard de ce jeune homme. Sophie étoit vertueuse , mais fière de sa vertu. Ma jalousie l'irrita, et elle fut assez imprudente pour en encourager d'autant plus des visites dont elle me voyoit inquiet et mécontent. Il régnoit entre Brown et moi une froideur manifeste. Il fit quelques efforts pour vaincre mes

préjugés; mais, prévenu comme je l'étois, je les attribuai à un motif coupable, et je repoussai toutes ses avances.

a Vous ne vous faites pas une idée de ce que je souffre en vous écrivant cette lettre. Je veux pourtant arriver à la catastrophe funeste qui empoisonna le reste de ma vie. Mais je vais tâcher d'abréger.

« Quoique ma femme ne fût plus très-jeune, elle £toit encore belle, et je dois dire, pour ma justification, qu'elle aimoit à le paroître. Je vous - répéterai encore que jamais je ne conçus le plus léger doute sur sa vertu, malgré les perfides insinuations d' Archer. Mais je pensai qu'elle faisoit peu de cas de mon repos, et que le jeune Brown continuoit à lui faire la cour pour me braver. Peut-être me considéroit - il comme un de ces

hommes qui se font un plaisir d'employer le pouvoir dont ils sont revêtus à tourmenter ceux qui leur sont subordonnés. S'il s'aperçut de ma jalousie, il voulut sans doute, en continuant de l'exciter, se venger des petits désagréments que ma place nfe donnoit le droit de lui occasioner sans qu'il pût s'en plaindre. Un véritable ami voulut me faire envisager ses assiduités sous un autre point de vue; il prétendoit qu'elles avoient ma fille pour objet, et que son empressement auprès de ma femme n'avoit d'autre but que de

GUY MANNEfUXG.

JO

la rendre favorable à sa passion. Je n'aurois pas vu avec plaisir un jeune homme obscur, sans parents, sans amis, sans fortune, élever ses prétentions jusqu'à ma fille ; mais cette folle présomption ne m'auroit pas offensé au même degré que le sentiment que je lui supposois. Enfin, je conçus contre lui un ressentiment que rien ne put vaincre.

« Une étincelle suffit pour allumer un incendie quand elle tombe sur des matières inflammable's. Une légère querelle au jeu occasiona un duel entre nous. Nous nous rendîmes un matin hors de la ville dont j'étois gouverneur, et sur les limites de son territoire, afin que Brown pût pourvoir à sa sûreté s'il étoit vainqueur. Plût à Dieu qu'il eût eu ce funeste avantage; mais il tomba au premier feu. J'allois voir si on pouvoit lui donner du secours, quand nous vîmes paroître uue troupe de Marattes qui, dans ce pays, guettent toutes les occasions d'attaquer les militaires écartés. Nous n'eûmes que le temps, Archer et moi, de monter à cheval, et nous nous frayâmes un chemin au milieu d'eux, après un combat opiniâtre , dans lequel il reçut plusieurs blessures dangereuses.

« Pour compléter les malheurs de ce jour affreux, ma femme, ayant eu quelque soupçon du motif qui m'avoit fait sortir „de la ville , s'étoit

GliY MANSEniJNG.

Iitl

empressée de me suivre dans son palanquin. Elle fut rencontrée par une autre troupe de ces pillards qui la firent prisonnière. Un détachement de cavalerie anglaise la délivra presque au même instant; mais je ne puis me dissimuler que les événements de cette fatale matinée eurent des suites fâcheuses pour sa santé déjà fort délicate. L'aveu que me fit Archer en mourant des vues dans lesquelles il avoit cherché à m'inspirer des soupçons, l'explication amicale que j'eus avec elle, la pleine et entière réconciliation qui s'ensuivit , rien ne put guérir le coup qu'elle avoit reçu ; elle mourut au bout de quelques mois, ne me laissant qu'une fille,

celle dont mistress Mervyn a bien voulu se charger momentanément. Julie fut aussi attaquée d'une maladie si dangereuse , que je me déterminai à donner ma démission et à lui rendre la santé.

« Maintenant que vous connoissez mon histoire , vous "ne me demanderez plus la cause de '■ ma tristesse , vous ne serez plus surpris que je in'y livre souvent, et vous conviendrez que, malgré mes richesses, malgré la réputation que je puis dire avoir acquise, la coupe de ma vie, si elle n'est pas empoisonnée, est au moins bien remplie d'amertume.

. « Je pourrois vous ajouter bien des circonstances que notre vieux précepteur n'auroit pas

manqué de citer comme des preuves de la fatalité qui préside à notre naissance; mais vous ne feriez qu'en rire, et vous savez que moi-même je n'y ajoute aucune foi. Cependant, depuis mon arrivée dans la maison d'où je vous écris , une circonstance bien singulière sembleroit donner une preuve assez forte de l'influence des astres, et quand je l'aurai parfaitement vérifiée, ce sera pour nous l'objet d'une discussion assez curieuse; mais quant à présent, je ne vous en dirai pas davantage. J'attends d'ailleurs un homme de loi à qui j'ai à parler sur un domaine qui est à vendre dans ce pays. J'ai un goût de caprice ' pour ces environs; et si je l'achète, je crois que les propriétaires actuels n'en seront pas fâchés; car il paroît qu'un complot a été formé pour les forcer à vendre ce domaine bien au-dessous de sa valeur. Mes respects à mistress Mervyn, et je vous charge, tout jeune que vous vous vantiez d'être, d'embrasser Julie pour moi. Adieu, mon cher Mervyn ; je suis tout à vous.

• Guy Manhekihg. »

Comme il finissoit sa lettre, M. Mac-Morlan arrivoit ; c'étoit un homme qui joignoit l'intelligence à la probité. La réputation bien établie du colonel Mannering l'avoit disposé à lui parlqf

avec franchise et confiance ; il lui détailla les

avantages et les inconvénients de cette acquisition. — La majeure partie du domaine, lui dit-il, est substituée aux héritiers mâles, et l'acquéreur aura le droit de conserver entre ses mains une très-grande partie de son prix pendant un temps déterminé, pour le payer alors à l'enfant dont on n'a pas de nouvelles , s'il vient à revenir.

— Mais, en ce cas, dit Mannering, pourquoi donc forcer cette vente ?

Mac-Morlan se mit à sourire : — En apparence, répondit-il, c'est pour que les intérêts que produira le prix de la vente servent à payer ceux qui sont dus aux créanciers, et qui sont mal payés; mais dans la réalité c'est pour seconder les vues d'un homme qui a dessein de se rendre acquéreur à vil prix; qui trouve fort agréable d'acheter sans être devenu un des plus forts créanciers; et qui, par des moyens qui lui sont familiers, a trouvé le moyen d'être la cheville ouvrière de cette affaire.

Mannering convint avec M. Mac-Morlan des moyens à employer pour déjouer les projets de cet homme méprisable. Il causa ensuite avec lui assez long-temps de la disparition singulière de Henry Bertram, et apprit que cet événement avoit eu lieu le jour même du cinquième anniversaire de sa naissance , ce qui ré-

pondoit exactement à la prédiction de Mannering, qui, comme on le

>54 GUY MANXERINC. ,

croira aisément, se garda bien de s'en vanter •

M. Mac-Morlan n'étoit pas sur les lieux quant «. cetévénement arriva, mais il en connoissoit bien toutes les circonstances, et il promit au colonel que s'il s'établissoit, comme il en avoit le dessein, dans cette partie de l'Écosse, il lui en feroit faire un détail exact par le shérif lui-même. Ils se séparèrent donc aussi satisfaits l'un que l'autre du résultat de leur conférence.

Le lendemain , le colonel Mannering se rendit à l'église paroissiale en grande tenue. Il n'v vit personne de la famille d'Ellangowan. On apprit que le vieux lord étoit encore plus mal. Jack Jabos, qui avoit été envoyé une seconde fois au château avec la chaise de mistress Mac-Candlish , revint encore seul , mais dit que miss Lucy espé- » roit que son père seroit en état d'être transporté le lendemain.

GUY BIAHMERUSG. I 55 *'

CHAPITRE XIII

u Ils saisiront ta dernière chemise,

« Us me l'ont dit : la loi les autorise. *

u Ne vois-je pas un horrible estaficr « Faisant des lots de tout ton mobilier ?

« De ton malheur, comble de barbarie!

<■ U fait l'objet d'une plaisanterie.

« Tout ce qn'on vit long-temps orner ces lieux « Vendu , pillé, disparait à nos yeux. »

OtwàY.

Le lendemain matin Mannering monta à cheval de bonne heure, se fit suivre par son domestique, et se mit en route pour Ellangowan. Il n'eut pas besoin d'en demander le chemin. Une vente à la campagne est un spectacle qui attire la curiosité; une foule de monde s'y rendoit de toutes parts.

tè

Après avoir traversé pendant une heure de charmants paysages, il vit les tours du vieux château s'offrir à ses yeux. Les idées qui l'occupoient lorsqu'il les avoit quittées étoient bien différentes de celles qui se présentoient alors à son esprit. Rien n'étoit changé dans les ruines , mais quel changement dans les sentiments, les désirs, les espérances de celui qui les considéroit! La vie et l'amour encore nouveaux pour lui embellissoient alors toute la perspective de' l'avenir. Aujourd'hui trompé dans ses affections , rassasié de

G UT MAKJTEB1NG.

ce que le monde appelle gloire et renommée, chargé d'un souvenir amer que rien ne pouvoit bannir de son cœur, tout son espoir étoit de trouver une solitude où il pût nourrir la mélancolie qui devoit l'accompagner au tombeau. — Et cependant, disoit- il, un homme oseroit-il se plaindre de la vanité de ses espérances ?

Les anciens barons qui ont construit ces tours massives n'ont-ils pas cru qu'elles serviroient à jamais de forteresse à leur puissance de race en race? Que diroient- ils , s'ils voyoient le dernier de leurs descendants forcé d'abandonner ces ruines majestueuses sans savoir où il pourra reposer sa tète? Mais les beautés de la nature sont inépuisables. Que ces tours deviennent la propriété d'un étranger, ou tombent entre les mains d'un intrigant qui exploite la loi à son profit, le soleil n'en jettera pas sur elles des rayons moins brillants que lorsque la bannière de leurs fondateurs en décora le sommet pour la première fois.

Ces réflexions conduisirent Mannering jusqu'à la porte du château. Elle étoit ouverte : il y entra , et y trouva une nombreuse compagnie. Les uns étoient occupés à examiner les objets qu'ils vouloient acheter, les autres à satisfaire une vaine curiosité. Ce spectacle, même dans les circonstances les plus favorables, offre quelque chose de triste, aux yeux de l'observateur. La confusion

*fc

daus laquelle se trouvent tous les meubles, que l'on a déplacés pour que les acquéreurs puissent les voir et les emporter plus facilement, produit toujours une impression désagréable. Tels objets vus, dans l'endroit qui leur étoit destiné, paroissoient convenables et en bon état, qui , déplacés, offrent une apparence de vieillesse et de délabrement; les appartements, dépouillés de tout ce qui les rendoit commodes et agréables, ont, un air de ruine et de dilapidation. Peut-on voir sans répugnance les regards des curieux s'arrêter sur ces objets destinés aux usages secrets et particuliers de leurs anciens maîtres; entendre sans dégoût les fastidieuses plaisanteries des spectateurs sur des meubles dont l'usage leur est inconnu, sur des modes qui leur sont étrangères,

et souffrir de sang-froid une espèce de gaîté entretenue par la liqueur du whyskey qu'on ne manque pas de prodiguer en Ecosse dans ces occasions. Ce qui achevoit de rendre ce spectacle bien plus triste pour le colonel, c'étoit la pensée qu'il étoit témoin de la ruine d'une famille ancienne et respectable.

Il se passa quelque temps avant qu'il pût trouver quelqu'un qui fût disposé à répondre aux questions qp'il faisoit sur le lord Ellangowan. Enfin une vieille servante, qui en lui parlant avoit son mouchoir sur les yeux, lui dit que sou maître

If

GUY MANOTERISG.

sc trou voit un peu mieux, et qu'on espéroit qu'il pourroit quitter le château ce jour même, que miss Lucy attendoit à l'instant la chaise qui devoit les emmener, et que comme le temps étoit beau pour la saison , on l'avoit porté dans son fauteuil sur la pelouse devant le vieux château, afin de lui éviter la vue de ce triste spectacle. Le colonel sortit pour le chercher, et aperçut bientôt le petit groupe qui ne consistoit qu'en quatre personnes. La montée étoit rude, de sorte qu'il eut le temps de les examiner en s'en approchant, et de réfléchir sur la manière dont il se présenteroit à eux.

M. Bertram, paralytique, presque incapable d'aucun mouvement, étoit dans un grand fauteuil , revêtu d'une robe de chambre de camelot, la tête couverte d'un bonnet de nuit, et les jambes enveloppées dans une couverture de laine. Derrière lui , les mains croisées sur une canne sur laquelle il s'appuyoit, étoit Dominus Sampson, que le colonel reconnut sur-le-champ. Le temps n'avoit produit aucun changement en lui, si ce n'est que son habit noir commençoit à tirer sur le gris, et que ses joues

maigres sembloient encore plus creuses. A côté du vieillard étoit une véritable sylphide, une jeune personne d'environ dix-sept ans, que Mannering devina être fille d'Ellangowan. Elle jetoit de temps en temps

un regard inquiet du côté de l'avenue par où la chaise devoit arriver. Elle s'occupoit à arranger la couverture de manière à préserver son père du froid , et n'avoit pas le courage de porter ses yeux vers le château , quoique le bruit que faisoient les gens qui y étoient rassemblés ne pût manquer d'attirer son attention. La quatrième personne était un jeune homme fort bien fait, et d'une bonne tournure, qui sembloit partager les inquiétudes de miss Bertram , et les soins qu'elle prenoit de son père.

Ce fut lui qui remarqua le premier le colone" Mannering. Il s'avança vers lui, pour l'écarter poliment de ces infortunés. Mannering s'arrêta et lui expliqua qu'il était un étranger que M. Bertram avoit autrefois reçu avec autant de bienveillance que de politesse ; qu'il ne se seroit pas présenté devant lui dans un moment si affligeant, si l'état d'abandon où il paroissoit se trouver nesembloit l'y autoriser; qu'enfin son unique désir étoit d'offrir à M. Bertram et à sa demoiselle tous les services qu'il pourroit leur rendre.

Il s'arrêta alors à quelque distance du fauteuil : le vieillard fixa sur lui ses yeux ternes, sans avoir l'air de le reconnoître. Quant à Dominus, il étoit trop absorbé dans le chagrin pour faire attention à sa présence. Le jeune homme dit quelques mots à miss Bertram , qui s'avança avec

timidité vers Mannering en le remerciant de sa civilité. — Mais je crains bien, ajouta-t-elle en versant quelques larmes , que mon père ne soit pas en état de vous reconnoître.

Elle conduisit le colonel vers le fauteuil.

— 'Mon père, dit-elle, voici une de vos anciennes connoissances , M. Mannering, qui vient pour vous voir.

— Il est le bienvenu, dit le vieillard en tâchant de se soulever, et en faisant paroître sur sa figure un rayon de satisfaction, mais, ma chère Lucy, retournons à la maison : il ne faut pas laisser monsieur exposé au froid. Dominus, prenez la clef de la cave. M. Ma. ..a... — - le gentleman sera bien aise de prendre quelque chose après la course qu'il a faite.

Mannering se sentit touché jusqu'au fond de l'âme, en comparant cette réception à celle qui lui avoit été faite tant d'années auparavant. Il ne fut pas le maître de retenir ses larmes , et cette preuve de sensibilité lui gagna la confiance de la jeune infortunée.

. — Hélas! dit-elle, ce spectacle est déchirant, même pour les étrangers ! et cependant mon pauvre père est encore plus heureux dans ce triste état que s'il potivoit connoître et sentir tout ce qui se passe ici maintenant!

Un domestique en livrée s'approcha en ce mo-

ment du jeune homme, et lui dit à demi-voix : — • M. Charles, milady vous fait chercher partout afin que vous enchérissiez pour

elle l'armoire d'ébène; lady Jeanne Devorgoil est avec elle. Il faut que vous les rejoigniez sur-le-champ.

— Dites-leur que vous ne m'avez pas trouvé, Tom, ou bien.... un moment.... non, dites-leur que j'examine les chevaux.

— Non, non! s'écria Lucy, si vous ne voulez pas ajouter encore au malheur de ce cruel moment, allez retrouver la compagnie. Je suis sûre que Monsieur voudra bien nous accompagner jusqu'à la voiture.

— N'en doutez pas, Madame, dit Mannering, et votre jeune ami peut compter sur mes soins.

Adieu donc Mit Charles, et ayant dit un mot tout bas à miss Bertram, il s'en alla précipitamment, craignant sans doute de ne pas avoir la force de s'en éloigner, s'il marchoit plus doucement.

— Où court donc Charles Hazlewood? dit le vieillard accoutumé sans doute à sa présence, qu'est-ce qui le fait partir ainsi?

— Il reviendra dans un instant, dit Lucy.

On entendit alors le son de différentes voix du côté des ruines. Le lecteur se rappellera sans doute qu'il y avoit entre elles et le château une communication qui étoit précisément la pelouse où se passoit'la scène que nous décrivons.

— Oui, il y a là beaucoup de coquillages et d'algues marines, mais si on vouloit bâtir une nouvelle maison, ce qui peut devenir nécessaire, on trouveroit là d'excellents matériaux.

— Bon Dieu! dit miss Bertram à Sampson, c'est la voix de ce misérable Glossin. Si mon père le voit, c'en est assez pour le tuer.

Sampson se tournant tout d'une pièce s'avança à grands pas à la rencontre de Glossin qui quittoitence moment les ruines. — Va-t'eu, lui dit-il, va-t'en! veux-tu le tuer et le dépouiller?

. — Allez, allez, maître Dominus Sampson! lui dit, Glossin : vous qui ne savez pas prêcher en chaire, de quoi vous mêlez-vous de prêcher ici? Nous marchons la loi à la main, mon bon ami, gardez l'évangile pour vous. •

Le nom seul de cet homme étoit depuis quelque temps suffisant pour mettre M. Bertram hors de lui. Le son de sa voix qu'il reconuut à l'instant produisit sur ses facultés un effet étonnant. Il se leva seul, sans aucun aide, et se tournant vers lui, il lui dit, d'un ton de colère qui contrastoit avec la pâleur de ses traits : — Ote-toi de mes yeux, vipère, infâme vipère, qui perces le sein qui t'a réchauffée! Ne crains-tu pas que les murs de la demeure de mes pères ne s'écroulent pour t'écraser; que le seuil de la porte du château d'Ellangowan ne s'entr'ouvre pour t'englontir? N'é-tois- t

GUY MANSERING.

tu pas sans amis , sans maison , sans argent, quand je t'ai tendu une main charitable, et n'est-ce pas toi qui me chasses, ainsi que cette innocente fille, sans amis, sans maison, sans argent, du château où mes pères ont résidé pendant tant de siècles?

Si Glossin eût été seul, il eût passé son chemin sans répondre : la présence d'un homme qui l'accompagnoit, et qui avoit l'air d'un arpenteur, et la vue de l'étranger qui étoit à côté d'Ellango-

wan le déterminèrent à payer d'effronterie. Mais, malgré toute son impudence, la tâche étoit difficile: — Monsieur, lui dit-il, M. Bertram, ce n'est pas moi qui suis cause que... c'est votre propre imprudence qui...

L'indignation du colonel étoit montée au plus haut degré. 11 interrompit Glossin. — Monsieur, lui dit-il, sans entrer dans aucune discussion à ce sujet, je vous ferai observer que le lieu, la circonstance, ma présence peut - être ne sont pas favorables pour cette explication ; et, vous m'obligerez en vous retirant, sans ajouter un seul mot.

Glossin étoit un homme grand , fort et nerveux. Il préféra soutenir l'attaque d'un étranger qui ne lui paroissoit pas à craindre, plutôt que de continuer à défendre sa mauvaise cause contre les reproches de son ancien bienfaiteur. — Monsieur, dit-il, je ne sais qui vous êtes; et je ne permet-

trai jamais qu'on me parle comme vous venez de le faire.

Mannering étoit d'un caractère un peu violent. Ses yeux étinceloient de colère; il se mordit la lèvre inférieure au point que le sang en sortit ; et s'approchant de Glossin. — Peu importe, lui dit-il, que vous ne me connoissiez pas; mais moi je vous connois ; et, si vous ne descendez cette montagne à l'instant, sans proférer une syllabe de plus , je vous garantis que vous ne ferez qu'une enjambée jusqu'en bas. *

L'air imposant et menaçant du colonel subjugua l'eflronterie du misérable. Il tourna sur ses talons, et, murmurant entre ses dents qu'il ne veuloit pas alarmer. la jeune dame, il les délivra de son odieuse présence.

Le postillon de mistressMac-Candlish, qui étoit arrivé à temps pour voir ce qui se passoit, dit tout haut : — S'il s'étoit jamais trouvé sur ma route, le coquin! je vous l'aurois fait sauter en l'air comme un liard.

Il annonça en même temps que la voiture étoit prête pour emmener le vieillard et sa fille.

Mais ce secours étoit devenu inutile. L'effort que venoit de faire M. Bertram en se livrant à son indignation avoit épuisé le peu de forces qui lui restoient; et, en retombant sur son fauteuil, il

GUY MA-imERING.

expira sans agonie, sans pousser un gémissement. La mort produisit si peu d'altération dans ses traits que les ctis que poussa sa fille, quand elle vit ses yeux s'éteindre, et qu'elle sentit son pouls s'arrêter, annoncèrent seuls son trépas aux spectateurs de cette triste scène.

GUY MAMNÊRIITG.

CHAPITRE XIV

« Voilà minuit ! O temps, objet de mon effroi,

« C'est lorsque lu n'es plus que nous songeons à toi. « En te donnant la voix l'homme se montra sage , u Ce son majestueux du Ciel semble un message;

« Je crois entendre un ange. »

Yoüho.

La morale que l'auteur de ces vers tire du mode que nous avons adopté pour mesurer le temps peut s'appliquer à la manière dont nous considérons le court espace qui constitue la vie humaine. Nous regardons avec une sorte d'effroi les vieillards, les infirmes, ceux que leur pro- • fession expose à des dangers journaliers, nous croyons les voir à chaque instant aux portes du tombeau ; mais cette vue ne nous fait pas ouvrir les yeux sur l'incertitude de notre propre existence, ce n'est que lorsque le moment d'en être privés est arrivé qu'alors...

« Et la crainte et l'espoir

« S'éveilleït en sursaut , et voudroient entrevoir «Au delà du tombeau.... Quoi?... de vastes abîmes,

> La noire éternité > •

La foule d'oisifs qui remplissoient le château

d'Ellangowan ne s'étoient occupés que de l'affaire qui les y avoit conduits, sans s'inquiéter un seul instant des malheureux dont ils contemploient la ruine.' Il est vrai qu'un très-petit nombre d'entre eux connoissoient cette famille. Le père , tombé dans un état d'enfance, accablé sous le poids des malheurs, menant une vie entièrement retirée, avoit été oublié par ses contemporains , et la fille n'avoit jamais paru dans le monde. Mais , quand un bruit général annonça que Je malheureux M. Bertram venoit de mourir en s'efforçant tle quitter l'ancienne demeure de ses ancêtres, tous les coeurs semblèrent s'attendrir, comme jadis le rocher frappé par la verge du prophète. Chacun parloit de l'an-

tiquité de cette famille ; on vantoit son intégrité sans tache; on éprouvoit enfin le yespect dû au malheur, tribut qui n'est jamais réclamé en vain parmi les Écossais, et que chacun en ce moment s'empressoit de payer.

M. Mac-Morlan se hâta d'annoncer qu'il surseoiroit à la vente du domaine et du mobilier, et qu'il laisserait la jeune dame en possession dii tout jusqu'à ce qu'elle ait pu consulter ses amis , et pourvoir aux funérailles de son père.

Le sentiment de commisération qui s'étoit emparé de tous les spectateurs avoit rendu Glossin muet pendant quelques instants; il reprit de la hardiesse en voyant qu'aucun symptôme d'indi-

gnation ne se manifestent contre lui, et il osa requérir M. Mac-Morlan de procéder à la vente.

— Je prends sur moi de l'ajourner, lui répondit celui-ci; et je consens à être responsable des suites de cet ajournement. J'informerai le public du jour où la vente aura lieu. Il est de l'intérêt de toutes les parties d'obtenir le plus haut prix possible des biens à vendre, et le moment actuel n'est pas propre à le faire espérer.

Glossin quitta la chambre et la maison avec autant de promptitude que de secret, et il étoit temps pour lui de le faire; car notre ami Jack Jabos haranguoit déjà un groupe de jeunes garçons denn-nus , et leur démontroit combien il seroit convenable de le mettre à la porte.

" On rétablit un peu d'ordre dans une partie des appartements pour y recevoir la jeune dame et le corps de son père. Mannering crut alors que sa présence deveuoit inutile, et qu'elle pourroit

même être mal interprétée : il remarqua aussi que plusieurs familles alliées à celle d'EHango- \van , et qui tiroient de cette alliance leur principal lustre, étoient disposées à payer à leur arbre généalogique un tribut que les malheurs de leur parent n'en auraient jamais obtenu pendant sa vie, et que (comme après la mort d'Homère toutes les villes prétendoient lui avoir donné naissance) sept honorables gentilshommes se dis-

putoient l'honneur de présider aux obsèques d'El- Iangowan, auquel aucun d'eux n'avoit offert un asile. Il résolut donc de partir, et de revenir dans la quinzaine , Mac - Morlan lui ayant dit que la vente n'auroit lieu qu'à cette époque.

Mais, avant de partir, il demanda une entrevue à Dominus. Dès que celui-ci apprit qu'un étranger demandoit à lui parler, il parut avec une expression de surprise, dans tous ses traits, auxquels le chagrin avoit encore ajouté un air plus étrange. II salua deux ou trois fois Mannering très- profondément, et resta debout en silence devant lui, attendant qu'il s'expliquât.

— Vous ne devinez pas, sans doute, monsieur Sampson, lui dit-il, ce qu'un étranger peut avoir à vous dire ?

— A moins que ce ne soit pour me proposer d'instruire un jeune homme dans les belles-lettres et les connoissances humaines; mais non, je ne le puis, j'ai d'autres devoirs à remplir.

— Mes vœux ne se portent pas si haut , monsieur Sampson ; je n'ai qu'une fille, ainsi vous ne pouvez en être le gouverneur.

— Sans doute. C'est pourtant moi qui ai formé l'esprit de miss Lucy, comme la femme de charge lui a donné les connoissances vulgaires de l'aiguille et du ménage.

— Eh bien, Monsieur, ; c'est de miss Lucy que

j'ai à vous parler ; il me paroit que vous n'avez aucun souvenir de moi.

Sampson, toujours distrait, ne se rappeloit ni de l'astrologue qui se trouvoit au château lors la naissance de Henry, ni même l'étranger qui venoit à l'instant de prendre la défense de son patron contre Glossin , tant la mort soudaine de son ami avoit embrouillé ses idées.

— Peu importe, au surplus; je suis une ancienne connoissance de feu M. Bertrarti , et j'ai les moyens comme le désir d'être utile à sa malheureuse fille. D'ailleurs, j'ai quelque idée d'acheter ce domaine , et je désire que tont y soit maintenu en bon ordre jusqu'à la vente. Voici donc, monsieur Sampson, une bagatelle que je vous prie d'employer aux besoins de là famille.

En parlant ainsi, il lui mit entre les mains une bourse assez bien garnie.

— Pro-di-gi-eux! s'écria Dominus; mais attendez, je vous prie, que ■*

— Impossible, Monsieur, impossible, dit le colonel en s'échappant.

— Pro-di-gi-eux ! répéta Sampson , en le suivant sur l'escalier, la bourse à la main ; mais

quant à cet argent ,

Mannering descendoit les escaliers quatre à quatre , sans l'écouter ni lui répondre.

— - Pro-di-gi-eux ! dit-il pour la? troisième fois

• ■ Cru ï^le

GUY MA MI B RI If G.

en arrivant à la porte; mais quant à cet argent

Mannering étoit déjà à cheval, et ne pouvoit plus l'entendre.

Dominus, qui n'avoit jamais eu en sa possession, soit à lui, soit comme dépositaire, le quart de cette somme, quoiqu'elle ne montât qu'à vingt guinées, réfléchissoit en lui -même sur ce qu'il devoit faire de cet argent resté entre ses mains. Heureusement il trouva dans la personne de M. Mac-Mprlan un conseiller désintéressé qpi lui donna l'avis de l'employer aux besoins de miss Bertram, persuadé que telle étoit l'intention du donateur.

Plusieurs familles nobles du voisinage offrirent alors à miss Lucy une hospitalité qu'elle ne pouvoit se résoudre à accepter. Il lui répugnoit d'entrer dans une maison où elle seroit reçue par la compassion plutôt que par l'amitié. Elle se décida donc à attendre l'avis de la plus proche parente de son père : c'étoit une vieille demoiselle , nommée mistress Margaret Bertram, demeurant à Singleside, et à qui elle avoit écrit pour lui faire part de la perte qu'elle venoit de faire , et de sa malheureuse situation.

Les obsèques de M. Bertram se firent avec beaucoup de décence, et la jeune demoiselle ne pouvoit plus se regarder que comme habitant momentanément la maison dans laquelle elle

avoit si long-temps adouci les chagrins et les infirmités de la vieillesse. M. Mac-Morlan lui avoit fait espérer quielle ne se trouveroit pas obligée «le quitter subitement cet asile ; mais la fortune en avoit ordonné autrement. •* . .

Deux jours avant l'époque fixée pour la vente des biens d'Ellangowan, Mac-Morlan attendoit à chaque instant l'arrivée du colonel Mannering, ou au moins une lettre qui contint un pouvoir pour agir en son nom. Mais il fut trompé dans son attente. Le jour de la vente, il alla lui-même de grand matin à la poste. Aucune lettre n'étoit arrivée pour lui; il chercha encore à se persuader que le colonel viendroit pour le déjeuner. Sa femme prépara ses plus belles porcelaines, mit quelques soins à sa toilette : tous ces préparatifs furent inutiles.

— Si j'avois prévu cela, dit-il, j'aurois parcouru toute l'Écosse pour trouver quelqu'un qui voulût enchérir sur Glossin ! Enfin l'heure de la vente sonna. Il fallut se rendre sur les lieux pour y procéder. Mac-Morlan employa aux préliminaires autant de temps que la décence le lui permit. Il lut les conditions de la vente aussi lentement que si c'eût été son arrêt de mort. Chaque fois que la porte s'ouvroit, il y jetoit les yeux avec un espoir qui s'affoiblissoit de moment en moment. Il avoit l'oreille attentive au moindre bruit, croyant tou-

jours entendre le cheval de la voiture du colonel. Vaine espérance! Il pensa un instant que peutêtre Mannering avoit chargé une autre personne de porter des enchères pour lui , et ne s'arrêta pas à lui reprocher en idée le manque de confiance que cette conduite auroit prouvé ; mais il fut bientôt détrompé. Après un

moment d'attente , Glossin offrit le montant de la mise à prix du domaine d'Ellangowan. Personne ne fit une offre supérieure, pas un compétiteur ne se présenta, et après que l'espace de temps marqué par le sable d'une horloge se fut écoulé, M. Mac-Morlan, bien à contre- cœur, se trouva forcé de déclarer, au nom de la loi, que le bien étoit adjugé à M. Gilbert Glossin. Il refusa de rester à un festin splendide dont M. Gilbert Glossin, maintenant seigneur d'Ellangowan , régala toute la compagnie ; et retourna chez lui de fort mauvaise humeur, en pestant contre les caprices de ces nababs indiens *, qui ne savent jamais la veille ce qu'ils voudront le lendemain.

La fortune cependant prit généreusement sur elle tout le blâme en cette occasion, et apaisa le ressentiment de l'honnête Mac-Morlan.

A six heures du soir arriva un exprès, ivre à ne pouvoir se soutenir, à ce que lui dit sa ser-

1 C'est le nom qu'on donne en Angleterre à ceux qui reviennent riches des Indes.

vante qui lui remit une lettre du colonel Mannering, dont la date remontoit à quatre jours, et qui étoit écrite d'une ville éloignée de Kippletringan de plus de cent milles. Elle contenoit un plein-pouvoir à M. Mac-Morlan, ou à tout autre qu'il voudroit en charger, d'acheter, à quelque, prix que ce fût , le domaine d'Ellangowan : elle l'informoit aussi qu'une affaire de famille l'appeloit sur-le-champ dans le Westmoreland , où le colonel le prioit de lui, écrire chez sir Arthur Meévyn, à Mervyn-Hall.

Mac-Morlan, dans son dépit, jeta le pouvoir et la lettre à la tète de la servante, fort innocente de ce retard , et ce ne fut pas

sans peine qu'il s'abstint d'accueillir, à coups de fouet de poste , le misérable messager dont la paresse et l'ivrognerie étoient la cause de ce désappointement.

Digitizetfby'Wi'*^ ,je

GÜY MÀNNER1NG.

CHAPITRE XV

« Argent , crédit , je n'ai pins rien ,

«« Ma terre est ma seule ressource :

«Jean d'Escale, ouvre-moi ta bourse, « Et deviens maître de mon bien.

« Aussitôt comptant des écus,

« Jean d'Escale appelle un notaire,

« Et le voilà propriétaire « De ce qni valoit trois fois plus. » *

L'Héritier de Linnf..

Le galwégien Jean d'Escale n'étoit qu'un apprenti auprès de Glossin, puisque celui - ci avoit trouvé le secret de se rendre propriétaire du domaine d'Ellangowan sans la formalité désagréable de débourser. Miss Bertram , aussitôt quelle apprit cette nouvelle inattendue, fit ses préparatifs pour quitter le château sur-le-champ. Mac-Morlan l'aida dans ses arrangements; et insista si obligeamment pour qu'elle vînt loger chez lui jusqu'à ce qu'elle eût reçu une réponse de sa parente, ou qu'elle eût le temps de ré-

fléchir au parti qu'elle devoit prendre, qu'elle auroit regardé comme une impolitesse de rejeter des offres faites avec tant de bienveillance et d'amitié. Mistress Mac-Morlan étoit bien née, avoit reçu une bonne éducation , et ses qualités personnelles dévoient

GUS MANHERIBÎG.

rendre le séjour de sa maison agréable à miss Lucy. Elle trouvoit donc un asile où elle étoit sûre d'être reçue avec plaisir; et elle se disposa, le cœur gonflé d'amertume, à payer les gages du petit nombre de domestiques qui composoient la maison de son père, et à leur faire ses adieux.

Lorsqu'il y a dès deux côtés des qualités estimables, cette tâche est toujours pénible, et les circonstances la rendoient ici doublement triste. Chacun reçut ce qui lui étoit dû, et même une petite gratification, et prit congé de sa jeune maîtresse eu versant des larmes, en l'accablant de remercîments , et en formant des vœux pour son bonheur. Il ne restoit dans le salon que M. Mac-Morlan, qui alloit conduire chez lui Dominus Sampson et miss Lucy. — Maintenant, dit la pauvre orpheline, je n'ai plus qu'à faire mes adieux au plus ancien, au meilleur de mes amis : que le Ciel vous bénisse, M. Sampson, qu'il vous récompense de tous les soins que vous m'avez donnés, «t de l'amitié que vous avez eue pour l'infortunée qui nous a été ravi! J'espère que j'aurai souvent de vos nouvelles. En parlant ainsi, elle lui glissa dans la main un papier qui contenoit quelques pièces d'or, et se leva pour s'en al I er .

Sampson se leva aussi, mais resta immobile d'étonnement. L'idée de quitter miss Bertram ne

Kl

s'étoit jamais présentée à son imagination. Il déploya le papier, et jeta l'argent sur la table avec un air égaré.

— Sans doute, lui dit Mac-Morlan, c'est bien peu de chose auprès de ce que vous méritez; mais les circonstances malheureuses...

M. Sampson fit un geste d'impatience : — Ce n'est pas l'intérêt, dit - il, non! mais moi qui ai mangé le pain de son père, qui ne l'ai jamais quitté depuis plus de vingt ans, penser qu'il faut que je la quitte, que je la quitte, quand elle est dans le malheur! Non , miss Lucy, vous ne pouvez le vouloir. Vous n'empêcheriez pas le chien de votre père de vous suivre. Me traiterez -vous plus mal que lui? Non, miss Bertram, tant que je vivrai, je ne vous quitterai pas! je ne vous serai pas à charge. 3'ai trouvé des moyens pour cela ; mais comme Ruth le dit à Noémi : — Ne demande pas que je te quitte, ou que je me sépare de toi. Partout où tu iras, j'irai; partout où tu demeureras , je demeurerai : ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu; où tu mourras, je mourrai , et mes cendres reposeront près des tiennes. — Oui, miss Lucy, le Ciel le veut ainsi : la mort seule me séparera de vous.

Pendant ce discours, le plus long qui fut jamais sorti de la bouche de Dominus Sampson, des pleurs baignoient les joues de cette digne

créature, et Lucy comme Mac-Morlan 11e purent retenir leurs larmes k cette preuve inattendue de sensibilité et d'affection. — Monsieur Sampson, dit Mac-Morlan après avoir eu recours alternativement à son mouchoir et à sa tabatière, ma maison est assez grande pour que je puisse vous offrir un lit tant que miss Bertram nous fera le plaisir d'y rester. Je me trouverai heureux, honoré d'y recevoir un homme de votre mérite et de votre caractère.

Alors, avec une délicatesse qui avoit pour objet de rassurer miss Bertram, qui auroit pu se croire coupable d'indiscrétion en entraînant après elle cette suite inattendue, il ajouta : — Mes affaires exigent que j'occupe assez souvent un homme qui entende les calculs et les comptes mieux que mes clercs ordinaires ; je serai bien charmé que vous m'accordiez de temps en temps quelquesuns de vos moments pour cette besogue.

— Sans doute , sans doute , dit ardemment Sampson , je sais tenir les livres par parties doubles , à la manière italienne.

Le postillon étoit entré dans le salon pour annoncer que la chaise étoit prête ; et il avoit été témoin de cette scène extraordinaire, sans qu'on prît garde à lui. De retour chez mistress Mac-

Candlish , il jura qu'il n'avoit rien vu de plus attendrissant ; — que la mort du vieux cheval

GUÏ MA.NNF.RING.

gris, pauvre diable! n'étoit rien auprès de cela.

Cette circonstance paroît peu importante, mais elle eut des suites plus intéressantes pour Dominus.

Nos voyageurs reçurent une bienveillante hospitalité de raistress Mac-Morlan. M. Mac-Morlan lui dit, comme à tout le monde, qu'il avoit prié M. Sampson de s'occuper de régler quelques comptes un peu difficiles, et que, pour pouvoir s'y livrer plus facilement, il demeureroit dans sa maison. Il jugea convenable de donner cette couleur au séjour de Sampson chez lui, sachant fort bien que, quelque honorable que fût pour lui et pour la famille d'Ellangowan , son inviolable attachement pour le seul rejeton qui en restoit , son extérieur ne le rendoit pas propre à être l 'écuyer d'une jeune et jolie demoiselle de seize ans, et que cette circonstance pourroit exposer l'un et l'autre au ridicule.

Dominus s'occupa avec un grand zèle des comptes dont le chargea véritablement M. Mac- Morlan : mais on ne tarda pas à s'apercevoir que tous les matins, après le déjeuner, il sortoit à la même heure , et ne revenoit qu'à l'instant du dîner ; le soir il se retirait dans sa chamnre , et travailloit à la besogne de son nouveau patron.

Le samedi suivant il parut devant Mac-Morlan avec un air de triomphe, et mit sur la table deux pièces d'or.

— Qu'est-ce que cela, Dominus? dit celui-ci.

— D'abord , c'est pour vous indemniser de ce

que vous coûte mon séjour chez vous, et le surplus est au service de miss Bertram.

■•—Mais, mou cher monsieur, je me trouve plus qu'indemnisé par votre travail : c'est moi qui suis votre débiteur.

— En ce cas, dit Dominus en étendant la main, le tout sera pour miss Lucy.

— C'est fort bien, Dominus; mais cet argent....

— Est gagné bien légitimement, monsieur Mac-

Morlan : c'est la récompense généreuse d'un jeune seigneur à qui j'apprends les laugues, à qui je donne des leçons trois heures par jour.

Quelques questions de plus apprirent à M. Mac- Morlan que cet élève libéral étoit le jeune Hazlewood , et qu'il avoit tous les jours un rendez-vous avec son maître dans l'auberge de mistress Mac- Candlish, qui, ayant appris l'attachement désintéressé de Sampson pour miss Bertram , lui avoit procuré cet écolier infatigable et généreux.

Cette nouvelle fit faire des réflexions à Mac- Morlan. Sampson étoit sans contredit un homme fort instruit dans la littérature ancienne ; les auteurs classiques méritoient sans doute d'être lus; mais qu'un jeune homme de vingt ans fît chaque jour de la semaine sept milles pour avoir un pareil tète -à-tête pendant trois heures, et sept

atitres milles pour s'en retourner, cette soif d'instruction lui parut trop extraordinaire pour pouvoir y croire. Il n'eut pas besoin de finesse avec • Dominus pour éclaircir ses doutes. L'esprit du brave homme n'admettoit jamais que les idées les plus simples, sans y chercher un autre sens que celui que paroissoient exprimer les mots employés pour les rendre.

— Et dites-moi, mon bon ami, miss Lucy estelle instruite de votre nouvelle occupation ?

— Non sans doute. Monsieur Charles m'a recommandé de ne pas lui en parler, de peur que sa délicatesse ne se trouve blessée; mais, ajoutat-il, il ne sera pas possible de le lui cacher longtemps, car il a dessein de venir de temps en temps prendre ses leçons ici.

— Oui-da! dit Mac-Morlan, ah! ah! je commence à comprendre. Et, je vous prie, monsieur Sampson, ces trois heures sont-elles entièrement consacrées à l'étude ?

— Non sans doute, nous l'entremêlons de quelque conversation.

« Neque semper arcum

« Tendit Apollo. »

— Et sur quoi roulent vos entretiens ?

— Sur Ellangowan, sur miss Lucy. Car mon- v ' sieur Hazlewood me ressemble beaucoup en cela ,

i8a GUY manxuhwg.

monsieur Mac - Morîan. Quand je commence à parler d'elle, je ne puis en finir; et comme je le dis à M. Hazlewood (en plaisantant), elle nous vole la moitié du temps de nos leçons.

— Oh! oh! pensa Mac-Morlan, le vent souffle donc de ce côté. Il me semble que j'en avois entendu dire quelque chose.

Il réfléchit alors sur la conduite qu'il devoit tenir, et pour lui-même et pour sa protégée; car le père du jeune Hazlewood étoit puissant, riche, orgueilleux et vindicatif. Jamais il n'auroit

consenti pour son fds à un mariage qui n'auroit pas présenté les avantages de la fortune réunis à ceux de la naissance. Enfin, ayant la meilleure opinion du jugement de sa pupille, il résolut de saisir la première occasion où il se trouveroit seul avec elle pour lui parler de cette affaire comme d'une simple nouvelle, et sans paroître y attacher d'importance.

Elle se présenta bientôt. Le lendemain matin, après le déjeuner, mistress Mac-Morlan les ayant quittés pour vaquer à quelques affairesde ménage. — Miss Bertram, lui dit-il du ton le plus naturel possible , je vous fais mon compliment sur la bonne fortune de votre ami M. Sampson. Il a trouvé un écolier qui lui paie deux guinées pour six leçons de grec et de latin.

— Vraiment! j'en suis aussi contente que sur-

prise. Et qui peut être si généreux? Est-.ce que le colonel Mannering est de retour?

— Non , non , ce n'est pas le colonel Mannering. Mais pourquoi ne pensez-vous pas à votre ancienne connoissance, monsieur Charles Hazlewood? Il parle de prendre ses leçons ici; je voudrois que cela pût s'arranger.

Lucy rougit. — Je vous le demande en grâce, monsieur Mac-Morlan, ne le permettez pas!

Charles Hazlewood a déjà eu assez de tourment pour cela !

— Pour l'étude des classiques , ma chère demoiselle? Sans doute il fut un temps où elle a pu faire le tourment de M. Charles; mais aujourd'hui elle est tout -à-fait volontaire.

Miss Bertram laissa tomber la conversation, et son hôte, voyânt qu'elle sembloit réfléchir et former intérieurement quelque projet, ne jugea pas à propos de continuer. Le jour suivant elle prit à part M. Sampson, lui exprima de la manière la plus affectueuse combien son attachement désintéressé lui inspiroitde reconnoissance, et avec quel plaisir elle avoit appris sa bonne fortune; mais elle ajouta que la manière dont M. Charles Hazlewood venoit prendre ses leçons n'étoit pas sans inconvénients pour ce jeune homme, et que tant qu'elles dureroient il seroit beaucoup plus à propos qu'il logeât chez sou

disciple, ou du moins dans son voisinage. Sampson rejeta cette proposition , comme elle s'y attendoit. 11 lui protesta qu'il ne la quitteroit pas pour être le précepteur du prince de Galles. — Mais, ajouta-t-il, je vois que vous rougissez de partager ce que je gagne, ou peut-être je vous deviens à charge? t

— Non, en vérité. Vous étiez l'ancien ami de mon père, presque son -seul ami. Ce que vous supposez est bien loin de ma pensée. En toute autre chose, vous agirez comme il vous plaira; mais • faites-moi le plaisir de dire à M. Charles que nous avons causé de ses études, et que je pense qu'il ne doit pas songer à les continuer de la manière qui a eu lieu jusqu'ici.

Dominus la quitta, la tête baissée, et, en fermant la porte, il ue put s'empêcher de prononcer le

• Varium et ruutabile semper

• Femina >

de Virgile. Le lendemain il parut avec un air désolé. Il remit une lettre à miss Bertrara. — Monsieur Hazlewood, lui dit -il, va discontinuer ses leçons. Il a trop généreusement voulu réparer la perte qui en résulte pour moi ; mais comment réparera-t-il pour lui -même la perte de l'instruction qu'il auroit acquise par mes soins? même

pour l'écriture, il a été une heure avant d'écrire ce petit billet , il a fait trois brouillons , a taillé quatre fois sa plume, a gâté je ne sais combien de papier blanc, et en trois semaines je lui aurois donné une écriture ferme, courante, lisible. Enfin que la volonté de Dieu s'accomplisse!

La lettre ne contenoit que quelques lignes ; c'étoit des plaintes contre la cruauté de miss Bertram qui lui ravissoit jusqu'à un moyen indirect de se procurer de ses nouvelles. Elle finissoit par des protestations que, malgré sa sévérité , rien ne pouvoit ébranler l'attachement inviolable de Charles Hazlewood.

Grâce à l'active protection de mistress Mac- Candlish, Sampson trouva quelques autres écoliers, d'un rang bien au-dessous de Charles Hazlewood à la vérité, et dont les leçons n'étoient pas si productives; mais il n'en avoit pas moins de plaisir à apporter, à M. Mac-Morlan , à la fin de la semaine, le produit de ses travaux, dont il ne gardoit qu'un petit peculium pour remplir sa pipe et sa tabatière.

Ici nous allons abandonner Rippletringan , et voir ce que devient notre héros , de crainte que nos lecteurs ne croient que nous allons encore l'oublier pendant le quart d'un siècle.

CHAPITRE XVI

« Polly n'est «près tout qu'une franche coquette,

« A nos sages leçons préférant la fleurette.

«> Si Thoinme n'étoit pas dépourvu de raison ,

« Jamais il ue voudroit de fille en sa maison.

♦« Dépensez force argent, soyez à la torture «; Pour lui donner talents , esprit , grâces, parure ,

« Au premier mot d'amour qu'un homme lui dira ,

« C'en est fait, elle est prise, elle vous plante là. »

Les Mendiants , opéra.

Après la mort de M. Bertram , Mannering s'étoit décidé à faire une tournée dans l'Écosse jusqu'au moment indiqué pour la vente du domaine d'Ellangowan, à laquelle époque il comptoit revenir à Kippletringan. Il alla jusqu'à Edimbourg , voyagea de différents côtés; mais, dans une ville où il avoit mandé à son ami Mervyn de lui adresser ses lettres , il en reçut une qui contenoit une nouvelle peu agréable. Nous avons déjà pris la liberté de jeter un coup d'œil curieux sur sa correspondance, nous allons dgnc faire encore part de cette épître à nos lecteurs.

« Je suis fâché, mon cher ami, du chagrin que je vous ai occasioné en vous obligeant en quelque sorte à me faire un récit qui a rouvert des blessures encore mal fermées. J'ai toujours entendu dire, quoique peut-être à tort, que les assiduités

de M. Brown chez vous avoient pour objet votre fille : mais, quand cela seroit, une telle présomp tion mériteroit un châtiment. Les philosophes disent que nous nous dépouillons, dans l'état de société, des droits que la nature nous donne de nous défendre nous-mêmes, mais à condition que les lois nous protégeront. Lorsque le prix d'un marché ne peut être payé , il n'y a plus de vente. Par exemple, oseroit-on me contester le droit de défendre ma bourse et ma vie contre un voleur, comme le fait un sauvage indien qui ne connoît ni lois, ni magistrats. Ma résistance ou ma soumission doivent être calculées d'après mes forces et la situation où je me trouve. Mais si, étant bien armé, égal en force, je souffre, de la part de qui que ce soit, une injustice, une violence, je crois qu'on ne pourra attribuer cette conduite ni aux sentiments de la morale, ni à la voix de la religion , à moins que je ne sois un quaker. Or, si on m'attaque dans mon honneur, la situation n'est-elle pas la même? Une insulte, en pareil cas, quelque légère qu'elle soit, est plus importante pour moi que le tort que peut me faire le brigand qui en veut à ma bourse sur le grand chemin. Les lois ont moins de force pour me venger, ou pour mieux dire, cette offense échappe à leur pouvoir. Si quelqu'un vient pour m'enlever ma bourse, et que je n'aie pas les moyens ou le cou*

jr- _ .

rage de la défendre, les assises de Lancastre ou de Carlisle me feront justice du voleur; mais qui osera dire que je dois me laisser d'abord voler et piller, si je suis en état de défendre mon bien, et attendre paisiblement que la main de la justice / vienne frapper le coupable?

« Et , si je me trouve outragé par quelque insulte, vous pourriez croire que je dois m'y soumettre paisiblement, laisser flétrir à jamais ma réputation aux yeux de tous les hommes d'honneur, lorsque les douze juges d'Angleterre, avec le lord chancelier à leur tète, ne pourroient m'offrir une réparation ? Quelle est la loi , quelle est la raison qui peut m'empêcher de défendre ce qui doit m'être infiniment plus précieux que ma fortune et mon existence? Je ne parlerai pas des règles prescrites à cet égard par la religion, jusqu'à ce que je trouve un théologien qui ose me condamner si je défends ma vie et mes propriétés.

Si dans ce cas la défense est permise , ne l'estelle pas encore bien plus quand il s'agit de mon honneur? Ma réputation, il est vrai, peut être mise en danger par des gens qui ne peuvent être comparés au brigand qui m'attaque sur le grand chemin, par des hommes dont le caractère est sans tache, la vie irréprochable, mais qu'importe : toutes ces circonstances peuvent-elles me priver du droit naturel de me défendre? Je puis

tv .

• GÙY MÀNNT.HING. l8çj

déplorer la nécessité d'en venir aux mains avec eux , mais j'éprouverois le même sentiment en faveur d'un brave ennemi qui tomberoit sous mon sabre dans une bataille. Au surplus , je laisse aux caâuistes le soin de discuter cette question , et me contente de vous faire observer que ce que j'écris ne peut comprendre les duellistes de profession et l'agresseur dans une affaire d'honneur.

Mon but est de prouver que l'on n'a rien à se reprodier quand on a été attiré en champ clos par une offense qui vous feroit

perdre vos droits à l'estime et à la considération , si vous la supportiez de sang-froid.

« Je suis fâché que vous ayez conçu le dessein * de vous établir en Écosse, mais au moins je m'applaudis que vous ne vous enfonciez pas dans ses contrées les plus reculées. Aller du Devonshire au Westmorcland, est un voyage qui feroit frissonner un habitant des Indes orientales; mais , partir du Galloway ou du comté de Dumfries pour venir nous voir, c'est faire un pas pour se rapprocher du soleil. D'ailleurs si, comme je le soupçonne, le domaine que vous avez en vue est voisin du vieux château où vous avez joué le rôle d'astrologue il y a quelque vingt ans, je vous ai entendu décrire trop souvent ses environs, et avec un enthousiasme trop comique , pour pouvoir espérer que vous renonciez à cette acquisi-

tion. J'espère cependant que le brave laird, quoi* que un peu commère, qui vous a si bien reçu, n'a pas encore coulé bas, et que son chapelain, * dont le portrait m'a fait rire tant de fois, est encore in rerum naturâ

« Je voudrois, mon cher Mannering, pouvoir finir ici ma lettre, et ce n'est pas sans peine que je me détermine à la continuer. Je crois pouvoir * vous garantir que, dans ce qu'il me reste à vous apprendre, il n'y a pas la plus légère indiscrétion à reprocher à l'aimable pupille que vous avez confiée momentanément à mes soins; mais je veux vous prouver que je mérite encore le sur-'nom de sans détours que l'on m'avoit donné au collège. En un mot , voici ce dont il s'agit.

« Votre fille a hérité en grande partie de la tournure un peu romanesque de votre caractère; elle y joint un peu de ce désir d'être admirée, qui est plus gu moins le foible de toutes les jolies femmes. Elle paroît devoir être votre unique héritière , circonstance indifférente pour ceux qui voient Julie avec mes yeux, mais c'est un appât puissant pour les coureurs de fortune. Vous savez que je l'ai quelquefois plaisantée sur son air de douce mélancolie, sur les promenades qu'elle aime à faire le matin avant que personne soit levé, ou le soir au clair de lune , quand tout le monde devroit être couché ou lorsqu'on tient en main

des cartes, ce qui est la même chose. L'incident dont j'ai à vous entretenir peut encore être traité en plaisantant, mais il me paroît plus convenable que la plaisanterie vienne de vous que de moi.

« Deux ou trois fois depuis quinze jours, j'ai entendu, fort tard dans la soirée, ou le matin de très-bonne heure, un flageolet jouer le petit air indou que votre fille aime tant. J'ai pensé d'abord que quelque domestique, ami de l'harmonie, et dont les talents ne pouvoient se déployer pendant le jour, choisissoit cette heure silencieuse pour tâcher d'imiter les sons qu'il avoit pu, en restant dans l'antichambre, entendre sortir du gosier de Julie. Hier soir j'avois veillé un peu tard dans mon cabinet, qui est situé sous son appartement; le flageolet se fit encore entendre. J'écoutai plus attentivement , et je me convainquis que les sons partoient du lac qui est sous nos fenêtres.

« Je n'étois pas le seid qui veillât. Vous vous souvenez peut-être que miss Mannering choisit cet appartement, parce qu'il s'y

trouve un balcon donnant sitr le lac. Eh bien , j'entendis le bruit d'une fenêtre qu'on lève, celui des volets que l'on ouvre, et bientôt le son de sa propre voix qui entroit en conversation avec quelqu'un sous ses fenêtres. Ce n'est pas là beaucoup de bruit pour rien l . Je ne puis m'être trompé, j'ai parfai-

1 Much ado about not/iûig : litre d'une comédie de Sliakspeare.

mentreeonnu sa voix si douce, si insinuante. Et pour dire la vérité, celle qui partoitd'en bas étoit en parfaite harmonie avec la sienne. Mais que disoit -on? c'est ce que je ne pouvois distinguer. J'ouvris ma fenêtre afin d'entendre quelque chose de ce rendez-vous à l'espagnole; mais, malgré toutes mes précautions , le bruit qu'elle fit alarma les causeurs, j'entendis fermer croisées et volets chez la jeune dame , et un bruit de rames agitées dans l'eau m'annonça le départ de l'autre interlocuteur. J'entrevis même sa barque qu'il manœuvroit avec autant d'adresse que d'agilité, et qui sillonnoit le lac comme si elle eût contenu douze rameurs infatigables.

« Le lendemain matin j'interrogeai quelquesuns de mes domestiques comme par curiosité; et j'appris que le garde-chasse, en faisant sa ronde, avoit vu plusieurs fois cette barque sur le lac près de la maison, qu'elle 11e contenoit qu'une seule personne , et qu'il avoit entendu le flageolet. Je n'osai pas pousser mes questions trop loin , de peur de faire naître darifc l'esprit de ceux à qui je les adressois quelques soupçons relativement à Julie; mais le lendemain à déjeuner je parlai comme par hasard de la sérénade de la veille, et je remarquai que miss Mannering rougit et pâlit

successivement. Je donnai à la conversation une tournure qui pût lui faire croire que

GUY MANNERING. JC)3

mon observation n'étoit pas à son adresse; mais dorénavant je laisserai cfe la lumière toute la nuit dans mon cabinet, et je n'en fermerai pas les volets , afin d'ôter à notre rôdeur nocturne l'envie d'en approcher de trop près. J'ai insisté sur le froid de la saison, sur l'humidité des brouillards, pour engager Julie à renoncer à ses promenades du matin et du soir. Elle y a consenti avec une tranquillité qui n'est pas dans son caractère, et c'est un symptôme qui , pour vous dire la vérité , ne nie plaît pas infiniment. Le caractère de Julie a trop de rapport à celui de son père, pour renoncer ainsi à ce qui lui plaît , si elle ne sentoit que la prudence doit l'engager à se soumettre.

« Voilà mon histoire, et vous pouvez maintenant prendre le parti que vous jugerez convenàble. Ma bonne femme ne sait rien. Compatissante aux foiblesses de son sexe, elle auroit cherché à me persuader de vous laisser ignorer ce petit événement, et auroit voulu exercer son éloquence auprès de miss Mannering : mais quelque puissante qu'elle soit, quand elle s'adresse à moi, son objet légitime, je crains que, dans le cas dont il s'agit, elle n'eût fait plus de mal que de bien. Peut-être penserez-vous qu'il vaut mieux que vous paroissiez vous - même ignorer ce qui s'est passé , et agir sans faire de remontrances. Julie ressemble beaucoup à un de mes bons amis ;

Guy Maknkring. Tom. i. i3

GUY MA.NNEKING*

elle a une imagination vive et ardente, qui lui peint sous des couleurs trop riantes ou trop noires tous les événements de la vie. Au total, c'est une fille charmante , ayant autant d'esprit et de bonté que de charmes. Je lui ai rendu de tout mon cœur le baiser que vous m'avez envoyé pour elle, et pour ma récompense elle frappa ma main avec ses jolis doigts. Je vous engage à revenir le plus promptement possible. En attendant, comptez sur la vigilance de votre affectionné

« Arthur Mervyij. »

« P. S. Vous désirerez sans doute savoir si j'ai quelque soupçon sur ce que peut être notre homme à la sérénade. Je n'en ai aucun en vérité. De tous les jeunes gens de nos environs , à qui leur naissance et leur fortune pourroient donner le droit de songer à miss Julie, il n'en est point qui soit dans le cas de jouer ce rôle romanesque. Mais, de l'autre côté du lac, presque vis-à-vis de Mervyn-Hall, est une misérable auberge qui sert de rendez-vous à des gens de toute espèce. Elle est toujours pleine de poètes, d'acteurs, de peintres, de musiciens, qui y viennent pour rêver, ■déclamer, composer dans ses environs pittoresques. Leur beauté nous expose à entendre bourdonner autour de nous cet essaim de vagabonds ,

et # c'est l'acheter un peu cher. Si Julie étoit ma tille, je craindrois plus pour elle de ce côté que d'aucun autre. Elle est généreuse et romanesque; elle écrit six pages par semaine à une de ses amies , et il est quelquefois dangereux d'avoir à chercher un sujet pour exercer ses sentiments ou sa plume. Adieu encore une fois.

Si j'avois traité cette matière .plus sérieusement, j'aurois fait tort à votre discernement; mais, si je ne vous en avois point parlé, j'aurois cru manquer de prudence. » D'après cette lettre , le colonel envoya son exprès négligent à M. Mac-Morlan, avec les pouvoirs nécessaires pour acheter le domaine d'Ellangowan, et se mit en route vers le sud. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé au château de son ami M. Mervyn, sur le bord d'un des lacs du Westmoreland.

-, i* «VVr 1 : . ■' '

CHAPITRE XVII

« Le Ciel» pour rapprocher de fidèles amours ,

« De l'art épistolaire inventa le aecours :

<* Ou pour que quelque auteur laissât dans ses ouvrages 4 « À leur gré devant vous parier ses personnages. »

Lorsque Manneriug fut de retour en Angleterre, son premier soin avoit été de placer sa fille dans une excellente pension pour y achever son éducation. Mais, voyant qu'elle n'y acquéroit pas aussi promptement que son impatience l'auroit ' désiré tous les talents dont il vouloit la voir ornée , il l'en avoit retirée au bout du premier quartier, et lui avoit donné des maîtres chez lui. Elle n'avoit eu que le temps de former une amitié éternelle avec miss Matilde Marchmont, jeune demoiselle de son âge , c'est - à - dire d'environ dix-huit ans. C'étoit à ses yeux fidèles qu'étoient destinées ces lettres nombreuses qui partoient de Mervyn-Hall sur les ailes de la poste, tandis que miss Mannering y demeuroit. Nous

allons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits de notre correspondance, dont la con- ‘ noissance lui est nécessaire pour l’intelligence de cette histoire.

GUY MANNERING. t IQ f

.St /

PREMIER EXTRAIT

« Hélas! ma chère Matilde, quel chagrin est te mien! le malheur me poursuit depuis mon berceau. Voir que nous sommes séparées pour une cause si légère ; une faute d’orthographe dans une thème italien , et trois fausses notes dans une sonate de Paèsiello ! mais c’est là un des troits du caractère de mon père, pour qui je ne puis dire si j’ai plus de tendresse ou d’admiration que de crainte. Ses succès à la guerre , son habitude de faire céder tous les obstacles à l’énergie de sa volonté , même quand ils semblent insurmontables, tout a contribué à lui donner une constance, une opiniâtreté qui ne lui permettent ni de souffrir une contradiction , ni de pardonner une foiblesse. Il est vrai qu’il a tant de bonnes qualités! Savez -vous qu’il court un bruit (il a été confirmé par quelques mots que ma pauvre mère m’a dit mystérieusement) qu’il est instruit dans des sciences qui sont aujourd’hui perdues, et qui donnent à ceux qui les possèdent la faculté de lire dans l’avenir ? L’idée d’un tel pouvoir, ma chère Matilde, ou même le talent et l’intelligence qui peut en tenir place, ne jette-t-elle pas un éclat de grandeur mystérieuse sur celui qui en est investi? Vous appel-

lerez cela du romanesque! Mais faites attention que je suis née dans le pays des fées et des talismans; que mon enfance a été bercée par les contes enchanteurs dont vous ne pouvez jouir qu'à travers une traduction française qui les dépouille d'une partie de leurs charmes. O Matilde, que n'avez-vous pu voir les yeux de mes femmes indiennes fixés avec une attention muette sur le visage de celle qui , dans un langage à demipoétique, racontoit ces histoires délicieuses! Je ne m'étonne pas que les fictions des Européens paroissent si froides , si insipides, quand on a vu les effets merveilleux que les narrations des Orientaux produisent sur ceux qui les écoutent.»

SECOND EXTRAIT

«Vous êtes dépositaire du secret de mon cœur, ma chère Matilde, vousconnoissez les sentiments que je conserve pour Brown, car je ne dirai pas pour sa mémoire; il vit, il m'aime toujours, j'en suis convaincue. Ma mère avoit autorisé les soins qu'il me rendoit. Peut-être est -ce une imprudence, en réfléchissant aux préjugés relativement ' . au rang et à la naisance. Mais , à cette époque , j'étois presque une enfant, et on ne pourroit exiger que j'eusse eu plus de sagesse que celle sous les soins de qui la nature m'avoit placée. Mon

père étoit toujours occupé des devoirs de sa profession; je ne le voyois presque jamais, et j'avois appris à avoir pour lui plus de respect que de confiance! Plût au Ciel qu'il en eût été autrement ! nous en serions aujourd'hui plus heureux l'un et l'autre. »

TROISIÈME EXTRAIT

« Vous me demandez pourquoi je n'informe pas mon père que Brown vit encore , ou du moins qu'il a survécu à la blessure qu'il en a reçue; qu'il a écrit à ma mère pour lirt annoncer sa convalescence, et l'espérance qu'il avoit de sortir bientôt de prison. Mais un militaire qui a vu périr tant de monde dans la guerre, réfléchit sans doute bien froidement sur une catastrophe qui m'a presque changée en marbre quand je l'ai apprise. Si je lui montrois cette lettre, qu'en résulteroit - il ? Brown, conservant encore les prétentions qui ont déterminé mon père à attaquer ses jours, troubleroit sa tranquillité bien plus que ne peut le faire l'idée de son trépas. S'il s'échappe de prison, je suis convaincue qu'il reviendra en Angleterre , et il sera temps alors de réfléchir s'il convient d'instruire mon père de son existence. Mais si l'espoir que j'ai conçu venoit à s'évanouir, à quoi bon lui découvrir un mystère qui est lié

â tant de souvenirs affligeants? Ma pauvre mère craignoit tant que mon père ne soupçonnât les sentiments de Brown pour sa fille , que je crois presque qu'au lieu de lui découvrir le véritable but de ses assiduités, elle préféra lui laisser le soupçon qu'elle - même en étoit l'objet. Quelque respect que je doive à sa mémoire, Matilde, je dois aussi rendre justice au père que le Ciel m'a

conservé. Je ne puis m'empêcher de croire que la conduite de ma malheureuse mère étoit dangereuse pour elle et pour moi, et injuste à l'égard de mon père. Mais que sa mémoire soit en paix ! Son'bon cœur a pu lui faire commettre une erreur, et ce n'est pas à une fille qui a hérité de toute sa foiblesse qu'il appartient de soulever le voile qui la couvre. »

QUATRIÈME EXTRAIT

Mervyn-Hall.

« Si l'Inde est la patrie de la magie, ma chère Matilde, le pays que j'habite est celle du roman. La nature ne peut offrir de spectacle plus imposant. Elle a réuni ici tout ce qu'elle enfanta jamais de plus sublime ; des cataractes retentissantes , des monts qui cachent leurs fronts chauves dans les cieux, des lacs qui serpentent dans des vallons ombragés, et conduisent à chaque détour dans de nouveaux sites toujours plus

pittoresques , des rochers atteignant les nues : d'un côté les solitudes de Salvator, et de l'autre les paysages animés de Claude. Je suis heureuse de trouver un objet pour lequel mon père peut partager mon enthousiasme. 11 admire la nature comme un peintre ou un poète, et j'ai éprouvé le plus grand plaisir à lui entendre développer les causes et les effets de ces preuves brillantes de son pouvoir. Je voudrois qu'il s'établît dans cette contrée enchanteresse; mais il a dessein de se fixer plus au nord. Il est allé faire un voyage en Écosse, et je crois qu'il y cherche un endroit qui puisse convenir à ses goûts, pour y placer sa résidence. D'anciens souvenirs paroisseut lui faire aimer ce pays. Ainsi, ma chère

Matilde, il paroît que lorsque je m'établirai dans la maison de mon père , ce sera pour m'éloigner de vous encore davantage.

o Je demeure en ce moment chez M. et mistress Mervyn, anciens ami de mon père. Mistress Mervyn est véritablement une bonne femme, moitié douce, moitié ménagère; mais pour les ressources de l'amitié, bon Dieu, ma chère Matilde, votre Julie les auroit aussi bien cherchées eu mistress Formelle. Vous voyez que je n'ai pas oublié le surnom que nous donnions à notre

maîtresse de pension. Quant à sir Arthur, il est loin, bien loin d'avoii* les qualités brillantes de mon père. Cependant il m'amuse, et veut bien se prêter à mon caractère. Il est doué d'un gros bon sens, montre assez de complaisance, et ne manque pas d'une certaine gaîté. Je me plais à lui faire faire de longues promenades au bord des chutes d'eau , et jusque sur le haut des montagnes, et, par reconnoissance, j'admire ses champs de navets, de luzerne et de sainfoin. Je crois qu'il me regarde comme une jeune fille bien simple, bien éprise des beautés de la nature, revêtue de quelques charmes (il faut que le mot passe) et d'un assez bon naturel. Moi, je conviens que le cher homme peut assez bien juger de l'extérieur d'une femme, mais je ne lui soupçonne pas le tact nécessaire pour pénétrer dans ses sentiments. Il m'accompagne ainsi, malgré sa goutte ; il me conte, des histoires du grand monde, dans lequel il prétend avoir vécu; moi, je l'écoute, je souris, je suis aussi gaie, aussi aimable qu'il m'est possible, et nous nous entendons fort bien.

« Mais hélas! ma chère Matilde-, que le temps me paroîtroit long dans ce paradis romantique, habité par deux êtres sem-

blables, si peu assortis aux beautés qui les entourent, si vous n'étiez pas

exacte à répondre à mon ennuyeux bavardage !

Je vous en prie, ne manquez pas de m'écrire au moins trois fois par semaine. Vous ne pouvez jamais manquer de matériaux. »

CINQUIÈME EXTRAIT

a Comment vous instruire de ce que j'ai à vous annoncer? Mon cœur et ma main sont dans une telle agitation , qu'il m'est presque impossible d'écrire. Ne vous avois-je pas dit qu'il vivoit, qu'il étoit fidèle , que j'espérois toujours ! Comment pouvez-vous me dire, ma chère Maltide, que l'âge auquel je l'ai quitté vous fait croire que les sentiments que je conserve pour lui prennent naissance dans mon imagination plutôt que dans mon cœur? J'étois bien sûre qu'ils étoient véritables, et que je ne pouvois me tromper sur leur nature. Mais revenons à mon récit, et que la confidence que je vais vous faire, ma chère amie, soit le gage le plus sincère, le plus sacré de notre amitié.

<f On se retire ici de fort bonne héure , beaucoup trop tôt pour que mon cœur, chargé d'inquiétudes-, soit disposé à se livrer au repos. Je prends donc ordinairement un livre, et lis une heure ou deux dans ma chambre, où se trouve

un petit balcçn donnant sur un beau lac , dont j'ai essayé de vous envoyer une esquisse. Mervyn- Hall, étant un ancien château fortifié, a été construit sur le bord de l'eau , qui y est assez profonde pour qu'un bateau puisse s'avancer jusqu'au pied des murs. Je n'avois fermé hier soir qu'un de mes volets, afin de pouvoir jouir, avant de me coucher, de l'aspect de la lune sur les eaux du lac. Je lisois cette belle scène du Marchand de Venise , où deux amants, décrivant le calme d'une nuit d'été , semblent se disputer à qui lui trouvera plus de charmes. Les sentiments que mon cœur éprouvoit se confondoient avec ceux qvte faisoit naître cette lecture , quand j'entetidis sur le lac le son d'un flageolet. Je vous ai dit qué c'étoit l'instrument favori de Brown. Qui pouvoit ' en jouer ainsi pendant une nuit qui , quoique fort belle , étoit trop froide pour que le seul plaisir de la promenade pût attirer quelqu'un sur le lac à une telle heure et dans une saison si avancée ? Je m'approchai de la fenêtre ; j'étois ' toute attention , j'osois à peine respirer. Le son de l'instrument cessa un moment, se fit entendre de nouveau, et sembloit s'approcher davantage. Enfin , je distinguai ce petit air indou que vous appeliez mon air de prédilection ; et je vous ai

dit quel étoit le maître qui me l'avoit appris.

Étoit-ce lui? Étoient-ce des sons que les venls apportoient à mon oreille pour m'avertir de sd mort ?

« Il se passa quelque temps avant que j'eusse assez de courage pour m'avancer sur le balcon. Rien ne m'auroit déterminée à le faire , si je n'avois eu l'intime conviction qu'il vivoit encore, que je devois le revoir. Cette idée m'enhardit : j'ouvris ma croisée, le

cœur palpitant. Je vis un bateau dans lequel un seul homme étoit assis. O Matilde! c'étoit lui : je le reconnus de suite, malgré notre longue séparation, malgré les oui-, bres de la nuit, comme si je l'avois vu la veille, comme si les rayons du soleil m'eussent éclairée.

. Il dirigea sa barque vers mon balcon, et me parla. Je ne sais ce qu'il me dit, je ne sais ce que je lui répondis : les larmes me coupoient la parole , mais c'étoient des larmes de joie. Un chien qui aboya à peu de distance troubla notre entretien. Nous nous séparâmes avec la promesse de nous revoir le soir au même lieu et à la même heure. Mais à quoi tout cela aboutira -t- il? Puis -je répondre à cette question? Non, en vérité. Le Ciel, qui lui a sauvé la vie, qui l'a délivré de captivité, qui a aussi épargné à mon père le malheur d'avoir donné la mort à un homme qui ne voudroit pas toucher à un seul des cheveux de sa

aofi

GUY MANSERING.

tête, peut aussi faire un miracle pour guider mes pas hors du labyrinthe où je me trouve engagée. Il me suffit, quant à présent, d'avoir la bien ferme résolution que ma chère Matilde n'aura jamais à rougir de son amie, mon père de sa fille, ni mon amant de l'objet auquel il a voué toute sa tendresse. »

CHAPITRE XVIII

« Parler à no homme par une fenêtre U! »

Beaucoup de bruit pour rien. Shaksfea.Ke.

Noos continuerons à donner quelques extraits des lettres de miss Mannering, afin de faire paroître tout le bon sens, les principes et la sensibilité de cette jeune personne. Les taches de son caractère dévoient être attribuées à une éducation imparfaite, et au jugement faux d'une mère qui regardoit au fond du cœur son mari comme un tyran , et finit par le craindre comme tel. Lady Mannering avoit lu beaucoup de romans; les intrigues qu'ils contiennent l'avoient tellement intéressée, qu'elle avoit voulu en conduire un dans sa maison , et faire de sa propre fille , k l'âge de seize ans, une de leurs héroïnes. Elle se plaisoit dans de petits mystères , faisoit d'un rien un secret important, et trembloit cependant à l'idée de l'indignation qu'éprouveroit son époux s'il découvroit ses manœuvres. Ainsi elle formoit un projet, pour le seul plaisir de le former, ou par esprit de contradiction, s'avançoit plus avant qu'elle ne l'auroit voulu , cherchoit à se tirer d'embarras

par de nouvelles ruses, ou à couvrir ses erreurs par la dissimulation, se trouvoit souvent enveloppée dans ses propres filets; et la crainte de laisser apercevoir un projet qu'elle n'avoit souvent conçu que par plaisanterie l'obligeoit à continuer sa route, quand elle auroit voulu revenir sur ses pas.

Heureusement le jeune homme qu'elle avoit admis dans sa société intime, et dont elle avoit encouragé la passion pour sa fille, avoit un fonds de principes et d'honnêteté qui rendirent sa compagnie moins dangereuse que mistress Mannering n'auroit dû s'y

attendre. On n'avoit à lui reprocher que l'obscurité de sa naissance; car d'ailleurs...

« La nature en son coeur s'étoit plue à graver « L'amour de la vertu , le désir de la gloire :

« Et dès les premiers pas on vit que la victoire »

« A de brillants succès le feroit arriver. »

Mais il étoit au-dessus de ses forces d'éviter le piège que mistress Mannering avoit tendu sous ses pas. Il lui fut impossible de ne pas s'attacher à une jeune demoiselle dont les charmes et les qualités auroient allumé sa passion, même dans des lieux où cet assemblage eût été moins rare que dans une forteresse éloignée, dans nos établissements des Indes. La lettre de M. Mannering

GUY MAÎWEKING.

à M. Mervyn a suffisamment détaillé tout ce qui s'ensuivit; et nous étendre davantage sur ce sujet seroit abuser de la patience de nos lecteurs.

Nous allons doue leur présenter la suite de la

correspondance de missMannering avec sou amie.

SIXlàMB EXTRAIT. 1

« Je l'ai revu, Matilde, je l'ai revu deux fois. J'ai inutilement épuisé tous les raisonnements pour le convaincre que ces entrevues secrètes étoient dangereuses pour lui comme pour moi.

Je l'ai engagé à suivre ses vues de fortune sans penser à moi davantage; je lui ai dit que je me trouvois heureuse et tranquille depuis que j'étois assurée qu'il n'avoit pas été victime du ressen-

timent de mon père. Il m'a répondu... et comment vous dire tout ce qu'il a trouvé à me répondre? Il a réclamé les espérances que ma mère lui avoit permis de concevoir; il a cherché à me déterminer à m'unir à lui sans le consentement de* mon père. Quelle folie! non, Matilde, jamais je n'y consentirai ; je l'ai refusé positivement ; j'ai su imposer silence au sentiment secret qui me parloit en sa faveur. Mais comment sortir de ce dédale dans lequel m'ont entraînée le destin et l'imprudence de ma pauvre mère?

« J'ai tant réfléchi sur ce sujet, ma chère amie,

que ma pauvre tète en est fatiguée. Pavois cru que le parti le plus sage étoit de tout avouer à mon père; il mérite cette confiance, car sa tendresse pour moi est inépuisable. Depuis que j'ai étudié de plus près sou caractère, j'ai remarqué qu'il ne devient violent et emporté que lorsqu'il soupçonne qu'on veut le tromper; et sous ce rapport, peut-être, il a été mal jugé par quelqu'un qui lui étoit bien cher; il y a aussi dans ses sentiments quelque chose de romanesque. Je l'ai vu accorder au récit d'une action généreuse , d'un trait d'héroïsme , d'un acte de grandeur d'âme , des larmes que la peinture du malheur n'auroit pu en arracher. Mais Brown m'a représenté qu'il est son ennemi personnel. Ensuite l'obscurité de sa naissance. Ce seroit pour mon père un coup de massue. O Matilde, j'espère qu'aucun de vos ancêtres n'a été à la bataille de Poitiers ni à celle d'Àzincourt. Sans la vénération démon père pour sir Miles Mannering, je m'expliquerois avec lui sans avôir moitié autant de crainte. »

SEPTIÈME EXTRAIT

« Je reçois à l'instant votre lettre; quel plaisir elle m'a fait! Je vous remercie, ma tendre amie, de vos conseils et de votre amitié, je ne puis la payer que par une entière confidence.

GUY MANNERWG.

vil 1

« Vous me demandez quelle est la naissance de Brown, puisqu'elle doit être si désagréable à mon père. Son histoire est fort courte. Il est Écossais ; mais,étant resté orphelin, une famille établie en Hollande, et dont il étoit parent, prit soin de son éducation. Il fut destiné au commerce, et on l'envoya dès sa jeunesse dans nos établissements des Indes orientales, où son tuteur avoit un correspondant; mais, quand il arriva aux Indes, ce correspondant étoit mort, et il n'eut d'autre ressource que d'entrer en qualité de commis chez un négociant. La guerre qui s'alluma, et le besoin que l'on éprouva de faire des recrues pour l'armée, ouvrit la porte de la carrière militaire à tous les jeunes gens disposés à y entrer; et Brown, qui se sentoit plus de goût pour les armes que pour le commerce , fut le premier à prendre ce parti. Il quitta la route de la fortune pour suivre celle de la gloire. Vous savez le reste de son histoire. Mais concevez combien mon père seroit irrité, lui qui méprise- le commerce (quoique , pour le dire en passant, la majeure partie de ses biens ait été acquise dans cette honorable profession par mon grand oncle), et qui a une antipathie particulière contre les Hollandais. Comment recevroit-il une proposition de mariage pour sa fille unique, de la part de Van Beest Brown , élevé par charité par la maison de Van

GUY MArWERlPfG.

Beest et Yan Brugen? O Matihle, jamais il n'y consentiroit; et, le croirez- vous bien? peu s'en faut que je ne pense comme lui sur cet article : mistress Van Beest Brown! le joli nom pour votre amie ! Mon Dieu que nous sommes enfants ! »

HUITIÈME EXTRAIT

« Tout est perdu, Matilde, jamais je n'aurai le courage de rien avouer à mon père. Je crains même qu'il n'ait appris mon secret par une autre voie. Il en résulte qu'il ne me sauroit aucun gré de mes aveux, et que je perds la foible espérance que je m'efforçois d'entretenir. Il y a quelques nuits, Brown vint à l'ordinaire sur le lac, et son flageolet m'annonça son arrivée. Nous étions convenus que ce seroit le signal. Ce lac, ses environs pittoresques attirent beaucoup de monde ; et nous espérions que si, dans le château, on faisoit quelque attention à lui , il passeroit pour un de ces admirateurs de I9 nature, qui aiment à jouir de ses plus riches tableaux en les animant par les sons de la musique. Ce pourrait être aussi une excuse pour moi si l'on venoit à m'apercevoir sur le balcon. Mais , dans cette dernière entrevue, pendaut que je lui parlois encore du plan que j'avois formé de faire une confidence entière à mon père, et qu'il cherchoit à me dissuader de

G D'Y MAHNliRING.

ce projet , nous entendîmes la fenêtre du cabinet de M. Mervyn, qui est précisément sous ma chambre, s'ouvrir tout doucement; je fis signe k Brown de se retirer, et je rentrai dans mon

appartement, non sans quelque espoir que nous n'avions pas été remarqués.

« Mais hélas! Matilde, cette espérance ne tarda pas à s'évanouir. Le lendemain matin, dès que je vis M. Mervyn au déjeuner, ses yeux, son air, son visage, son ton à demi goguenard , tout enfin m'assura qu'il nous avoit vus. Je n'ai jamais été si tentée de me mettre en colère, mais il faut un peu de politique. Mes promenades sont à présent bornées au jardin , où il peut me suivre sans peine, collé à mon côté. Je l'ai surpris deux ou trois fois cherchant à me sonder, k me surprendre, épiant l'expression de ma physionomie.

Il a parlé de flageolet, a vanté la surveillance de ses chiens et leur méchanceté , la vigilance avec laquelle le jardinier fait sa ronde tous les soirs avec un fusil bien chargé; enfin il m'a parlé de pièges, de fusils k ressorts, qu'on place toutes les nuits autour de la maison de crainte des voleurs. • Tout cela n'avoit pour but que de m'effrayer. Je ne voudrais pas manquer à un ancien ami de mon père dans sa propre maison; mais j'aurais bien du plaisir à lui prouver que je suis la fille de mon père, et c'est un fait dont M. Mervyn

ai4

sera convaincu si je réponds jamais à ses insinuations du ton qui convient à mon caractère. Je suis pourtant bien sûre d'une chose , et je lui en sais quelque gré, c'est qu'il n'a parlé de rien à inistriss Mervyn. Grand Dieu, que de sermons j'aurois été obligée d'entendre sur les dangers de l'amour, et sur l'inconvénient de respirer la nuit l'air du lac; sur le risque de gagner des rhumes, et de trouver des gens qui courent après ma fortune; sur l'utilité de

l'eau d'orge, et des volets bien fermés! Eh bien, Matilde, vous le voyez, je ne puis m'empêcher de plaisanter, et cependant mon cœur est navré de douleur. Je ne sais ce que devient Brown. La crainte que nous ne soyons découverts l'empêche de reparoître sur le lac. Il loge dans une auberge qui est en face, de l'autre côté, et n'y est connu que sous le nom de Dawson. Il faut convenir qu'il n'est pas heureux dans le choix de ses noms. Je ne crois pas qu'il ait quitté le service, mais il ne m'a rien dit de ses vues actuelles.

« Pour combler mon embarras, mon père est revenu tout à coup, et d'un air de mauvaise humeur. Une conversation très-animée, que j'ai entendue entre notre bonne hôtesse et sa femme de charge, m'a appris qu'on ne l'attendoit que dans huit jours ; mais il m'a paru que son arrivée n'avoit pas surpris M. Mervyn. Il a eu l'air froid

et réservé avec moi, et m'a ôté tout le courage dont j'aurois besoin pour lui faire ma confidence. Il rejette la cause de l'humeur qu'il ne peut s'empêcher de manifester, sur ce qu'il a manqué une acquisition qu'il avoit grande envie de faire dans le sud-ouest de l'Ecosse. Mais je ne puis croire que ce seul motif suffise pour troubler ainsi son égalité d'âme. Sa première sortie fut pour traverser le lac dans une barque avec M. Mervyn. Us se dirigèrent du côté de l'auberge dont je vous ai parlé. Vous pouvez vous imaginer avec quelle inquiétude j'attendois son retour. S'il avoit reconnu Brown, qui peut prévoir ce qui s'en seroit suivi? Mais il revint sans que son visage m'annonçât qu'il eût fait aucune découverte. Je viens d'apprendre qu'il a dessein de louer une maison dans le voisinage d'Ellangowan. C'est la terre qu'il vouloit acheter, et dont je suis fatiguée «l'entendre parler. Il paroit qu'il

pense que ce domaine pourra bien ne pas tarder à être mis une seconde fois en vente. Je ne vous enverrai cette lettre que lorsque je saurai plus positivement quelles sont ses intentions.

« Je viens d'avoir une entrevue avec mon père, qui m'a fait connoître de ses secrets ce qu'il juge à propos que j'en sache. Ce matin, après le déjeuner, il m'a prié de le suivre dans la biblio-

théque. Mes genoux trembloient sous moi, Matilde, et je n'exagère pas en vons disant que j'eus à peine la force de le suivre. Je ne sais ce que je craignois; mais depuis mon enfance j'ai été accoutumée à voir tout ce qui l'entoure trembler au seul mouvement de son sourcil. Il me dit de m'asseoir, et jamais je n'ai obéi de si bon cœur, car je pouvois à peine me soutenir. Il continua à se promener dans la chambre. Vous avez vu mon père, et vous vous rappelez sans doute combien ses traits sont expressifs; ses yeux sont naturellement doux, mais ils deviennent perçants et pleins de feu quand il est en colère ou qu'il éprouve quelque contradiction. Il a aussi l'habitude de mordre ses lèvres lorsque son impétuosité naturelle est combattue par l'habitude où il est de maîtriser ses passions. C'étoit la première fois que nous nous trouvions seuls depuis son retour d'Écosse; et comme je remarquois en lui tous ces symptômes d'agitation, je ne doutois pas qu'il n'entamât le sujet dont je tremblois de l'entendre parler.

« Que je me sentis soulagée quand je vis que je m'étois trompée! Il paroît qu'il n'est pas instruit des découvertes de M. Mer-

vyn, ou qu'il ne veut pas entrer en explication avec moi sur ce sujet.

« — Julie, me dit- il, mon homme d'affaires m'écrit d'Écosse qu'il m'a loué une maison bien

GUY MANNERIÎTG.

meublée, avec tout ce qui peut être nécessaire à notre usage. Elle est située à trois milles 'du domaine que j'avois intention d'acquérir.

« Ici il fit une pause , et parut attendre une réponse.

« — Tous les endroits qui vous seront agréables, mon père, ne peuvent manquer de le devenir pour moi.

« — C'est bien. Mais j'ai dessein, Julie, de ne pas vous y laisser passer l'hiver sans société.

« Ah! pensois-je en moi-même, c'est sans doute l'aimable couple de Mervyn-Hall! — La compagnie dont vous ferez choix , mon père , me plaira toujours, bien certainement.

« — Mon Dieu ! je ne puis souffrir cette soumission si passive , qui s'étend .si loin ! Elle est bonne à mettre en pratique; mais ce jargon dont vous me rebattez les oreilles me rappelle la dépendance servile de nos esclaves noirs des Indes. En un mot, Julie, je sais que vous aimez la société, et j'ai dessein d'inviter une personne, la fille d'un de mes amis, mort il y a peu de temps, à venir passer quelque temps avec nous.

« — Ah ! pour l'amour de Dieu, papa , point de gouvernante! m'écriai -je, la crainte l'emportant alors sur la prudence.

« — Qui vous parle de gouvernante, miss Mannering? me dit mon père d'un ton à demi mécon-

tent ; c'est une jeune demoiselle élevée à l'école du malheur, et dont j'espère que l'excellent exemple pourra vous apprendre à vous gouverner vousmême.

« Répondre à cette observation , c'étoit marcher sur un terrain bien glissant. Il y eut donc une pause. Enfin je lui dis : — Cette demoiselle est Ecossaise?

« — Oui» me répondit-il assez sèchement.

« — A-t-elle beaucoup l'accent du pays?

a — Que diable! croyez-vous que je m'inquiète beaucoup si elle prononce a ou ai, i ou aye? Je vous parle sérieusement, Julie ; je sais que vous avez du penchant pour l'amitié, c'est-à-dire pour former des liaisons auxquelles vous donnez ce nom. (Cela n'étoit-il pas bien dur, Matilde?) Eh bien , je veux vous donner l'occasion d'acquérir une amie qui mérite ce titre. C'est dans cette vue que je me suis décidé à l'inviter à venir passer quelques mois dans ma maison, et j'espère qu'elle obtiendra de vous tous les égards qu'ont droit d'attendre l'infortune et la vertu.

« — Certainement, mon père. Et Ma future

amie est-elle rousse ?

« Il me lança un regard de colère : vous direz peut-être que je le méritois; mais je crois qu'en certaines* occasions un malin esprit me suggère d'impertinentes questions. — Elle est au-dessus

de vous, ma chère amie, autant par sa beauté que par sa prudence et son attachement pour ses amis.

« — Et vous croyez, papa, que cette supériorité est une bonne recommandation ? Allons , mon père, je vois que vous prenez trop sérieusement mes plaisanteries : soyez bien convaincu que, quelle que soit cette jeune dame, l'intérêt que vous prenez à elle lui assure le meilleur accueil de ma part. Mais, dites-moi, a-t-elle quelqu'un pour la servir? sans quoi, il faudra que nous y songions.

« — N on, non elle n'a , à proprement

parler , aucune suite ; seulement , le cha-

pelain qui demeuroit chez son père est un fort brave homme, et j'espère qu'il l'accompagnera.

« — Miséricorde, mon père, un chapelain!

« — Oui, miss, un chapelain! Ce nom est -il nouveau pour vous? n'avions- nous pas un chapelain à la maison quand nous étions dans les Indes ?

« — Cela est vrai , papa ; mais dans ce pays vous étiez commandant.

« — Je le suis encore ici, miss Mannering, au moins dans ma famille.

« — Bien certainement, mon père! mais, ditesmoi, nous lira-t-il les prières de l'église anglicane?

GUY MANNF.RING.

« L'apparence de simplicité avec laquelle je lui fis cette demande déconcerta sa gravité.

a — Allons, Julie, me dit-il, vous êtes une méchante fille. Mais je ne gagnerais rien en vous grondant. Des deux personnes dont je vous parle, l'une ne peut manquer de vous plaire : vous l'aimerez , j'en suis sûr. Quant à l'autre , que j'appelle chapelain, faute de savoir comment le désigner autrement, c'est un brave et digne homme, mais un peu ridicule; il faudra que vous riez bien fort de lui pour qu'il s'en aperçoive.

« — Je suis enchantée de ce dernier trait, papa. Mais, dites - moi, la maison que nous allons habiter est-elle située aussi agréablement que celle-ci?

« — -Je crains qu'elle ne soit pas autant à votre goût. Vous n'aurez pas la vue d'un lac de votre fenêtre, et vous n'aurez d'autre musique que celle que vous pouvez faire vous-même.

« C'étoit tirer à bout portant, et ce dernier coup me fit perdre tout mon esprit. Je ne trouvai plus rien à répondré.

« Cependant j'avois recouvré mes forces, comme vous l'aurez vu par le dialogue qui précède. Je sais que Brown est vivant, qu'il est libre, qu'il est en Angleterre, qu'il m'aime : avec cette assurance, je puis braver toutes les craintes, tous les embarras. Nous partons dans deux ou trois

jours pour notre nouvelle demeure. Je ne manquerai pas de vous écrire ce que je pense de nos deux Écossais. Je n'ai que trop de raisons pour croire que ce sont deux honnêtes espions que mon père veut mettre dans sa maison, l'un en habit ecclésiastique, et l'autre en jupons courts. Quelle différence avec la société

que je désirerois avoir! Dès que nous serons arrivés, je ne manquerai pas d'écrire à ma chère Matilde, et de l'informer des destins ultérieurs de sa bonne amie.

o JüI.IE MaNNKRINC. >•

GVT MANNERING.

CHAPITRE XIX

« Autour de sa retraite est un riant coteau ,

« Que couvrent de leur ombre et le chêne et l'ormeau.

« Sous leurs berceaux épais , avec un doux murmure « Serpente d'un ruisseau l'onde limpide et pure.

« C'est un vrai Tusculum, séjour délicieux,

« Formé pour enchanter et le cœur et les yeux. *»

Warton.

Woodbourne, que M. Mac-Morlan avoit loué pour le colonel Mannering-, étoit un grand et beau château situé au bas d'une montagne couverte d'un bois qui mettoit la maison à l'abri des vents du nord et de l'est. La vue s'étendoit pardevant sur une petite plaine terminée par un bouquet de vieux arbres, par-derrière sur des prairies qui régnoient le long d'une rivière que l'on apercevoit des fenêtres du château. Un jardin assez joli , quoique planté à l'ancienne mode, un colombier bien garni, des terres en quantité suffisante pour tous les besoins de la famille, rendoient ce séjour aussi commode qu'agréable.

C'étoit là que Mannering avoit résolu de planter sou pavillon, au moins pour quelque temps.

Quoique habitué au luxe des Indes, il n'étoit pas très-curieux de faire parade de ses richesses, et il nourrissoit trop de véritable fierté pour avoir

de l'ostentation. Il monta donc sa maison sur un pied^convenable à un gentilhomme campagnard jouissant de quelque fortune, sans afficher, ou permettre que rien affichât chez lui le faste de ce que l'on appeloit dès lors un Nabab. Il avoit d'ailleurs les yeux toujours ouverts sur le domaine d'Ellangowan, qu'il pensoit encore à acquérir, et que M. Mac-Morlan croyoit que Glossin seroit obligé de remettre en vente» Quelques créanciers lui disputoient le droit de conserver entre ses mains la portion du prix qu'il comptoit garder; et, s'il falloit la payer, on ne croyoit pas qu'il en eût les moyens. Ce cas arrivant, Mac- Morlan étoit convaincu qu'il céderoit volontiers son marché, moyennant un certain bénéfice.

On peut trouver étonnant que Mannering fût si attaché à un endroit qu'il n'avoit vu qu'une seule fois, il y avoit si long-temps, et pendant bien peu d'instants. Mais ce qui s'y étoit passé avoit fait une vive impression sur son imagination. Il sembloit qu'il se trouvoit dans sa propre destinée quelques points de contact avec celle de la malheureuse famille d'Ellangowan. Il avoit un secret désir de se voir propriétaire de cette terrasse, où les astres paroissoient lui avoir annonce l'événement extraordinaire arrivé à l'unique héritier du nom des Bertram, et qui avoit une correspondance si singulière avec la destinée d'une

épouse qu'il chérissoit toujours. D'ailleurs quand une fois cette idée fut entrée dans son espgit, il ne put supporter la pensée de voir ses plans dérangés par un misérable tel que Glossin. Ainsi l'amour-propre s'unit à l'imagination pour le confirmer dans le projet d'acheter ce domaine dès que la chose seroit possible.

Rendons pourtant justice à Mannering. Le désir de soulager l'infortune avoit aussi contribué à le déterminer à s'établir dans les environs d'Ellangowan. Il savoit combien la société de Lucy Bertram pouvoit être avantageuse à sa fille. Il connoissoit toute l'étendue de sa prudence et de son jugement, car Mac-Morlan lui avoit confié, sous le sceau du secret, la manière dont elle s'étoit conduite à l'égard du jeune Hazlewood.

Il prenoit donc à elle un véritable intérêt, et désiroit vivement lui devenir utile. S'il s'étoit fixé en Angleterre, il lui auroit paru peu délicat de l'engagera quitter les lieux qui l'avoient vue naître, le peu d'amis qu'elle y avoit, pour venir s'établir, ^ chez des étrangers ; mais à Woodbourne il pouvoit sans inconvénient l'engager à venir résfder quelque temps auprès de sa fille, sans risquer de l'humilier par l'aspect de la dépendance. Miss Bertram, après avoir un peu hésité, accepta dpnc son invitation de venir passer quelques semaines avec miss Mannering. Malgré toute la délicatesse

qu'employa le colonel pour lui déguiser la vérité,

elle avoit trop d'esprit pour ne pas sentir que son principal but étoit de lui offrir un asile et sa protection. Elle reçut dans le même temps une réponse de mistress Bertram, la parente à laquelle elle avoit écrit. Elle lui envoyoit une petite somme d'ar-

gent, lui conseilloit de se mettre en en pension dans quelque famille tranquille, soit à Kippletringan , soit dans les environs, et lui disoit que, malgré la modicité de son revenu, elle avoit pris sur son nécessaire plutôt que de laisser sa parente dans le besoin. Miss Bertram, en lisant cette lettre peu consolante et aussi froide qu'on puisse l'imaginer, ne pût s'empêcher de verser quelques larmes. Elle se rappeloit que cette bonne parente avoit passé plusieurs années à Ellangowan du vivant de sa mère ; et elle y seroit probablement restée jusqu'à la mort du propriétaire , si elle n'avoit eu le bonheur de recueillir un héritage de quatre cents livres de rente r , ce qui l'avoit mise en état de quitter la maison où elle avoit été accueillie avec l'hospitalité la plus obligeante. Lucy fut violemment tentée de lui renvoyer la bagatelle que l'orgueil aux prises avec l'avarice avoit arrachée à la vieille dame. Mais après y avoir réfléchi, elle se détermina

1 9,600 liv. de France.

‘ Guy Mashehibg. Tom. 1. i>

aa (J gut manwering.

à lui écrire quelle l'acceptoit comme un prêt qu'elle espéroit pouvoir lui rendre un jour. Elle la consulta en même temps sur l'invitation quelle avoit reçue du colonel Mannering. La réponse lui arriva par le prochain courrier, nnstress Bertram craignant qu'une fausse délicatesse, et un défaut de jugement, termes dont elle se servoit dans sa lettre, n'engageassent miss Lucy à refuser ses offres, et à préférer detre un fardeau pour sa famille. Miss Bertram n'avoit donc pas d'autre parti à prendre, à moins qu'elle ne voulût rester à la charge du digne Mac-Morlan, qui étoit trop généreux pour être riche. Les familles dont elle avoit reçu des in-

vitations lors de la mort de son père ne songeoient plus à elle, soit qu elles fussent charmées que leurs offres n eussent pas été acceptées, soit qu elles fussent piquées de la préférence qu'elle avoit donnée à celle de M. Mac-Morlan.

La situation de Dominus Sampson auroit été déplorable, si la personne qui s'intéressoit à miss Bertram n'eût été le colonel Mannering, qui aimoit tout ce qui sentoit l'originalité. Instruit par Mac-Morlan de ses procédés à l'égard de la fille de son ancien patron, son estime pour lui s'étoit augmentée | il s'étoit informé s d possédoit toujours cette admirable taciturnité qui faisoit à Ellangowan son caractère distinctif ; et ayant appris qu'il étoit toujours le même: — Dites,

Il']

je vous prie , à M. Sampson, manda-t-il à M. Mac- Morlan dans sa lettre suivante, que j'aurai besoin de son secours pour cataloguer et mettre en ordre la bibliothèque de mon oncle l'évèque, que j'ai donné ordre que l'on m'envoyât par mer. J'aurai aussi quelques papiers à copier et à arranger. Fixez ses appointements à une somme convenable ; ayez soin de le faire habiller proprement, et qu'il accompagne sa jeune pupille à Woodbourne.

L'honnête Mac-Morlan reçut cette nouvelle commission avec grand plaisir. Mais la recommandation de faire habiller proprement Dominus ne lui causa pas peu d'embarras. Il l'examina avec attention , et il n'étoit que trop clair que ses habits étoient dans un état déplorable. Lui donner de l'argent, et lui dire de s'en faire faire d'autres, ce n'eût été que lui fournir le moyen de se rendre ridicule. Car lorsque, par un événement bien rare, il arrivoit à M. Sampson de renouveler quoique pièce de sa garde-robe, son goût

le dirigeoit toujours si bien, que les enfants du village ne manquoient pas de le suivre pendant plusieurs jours. D'un autre côté, lui amener un tailleur pour prendre sa mesure et lui apporter ensuite ses habits, comme à un enfant qui va encore à l'école, il pouvoit s'en trouver mortifié; enfin il résolut de consulter miss Bertram, et de la prier de se charger de cette grande affaire.

GCY MÀIfifERIHG.

Elle l'assura qu'elle* n'étoit pas en état de lui donner des avis sur le choix des habits à usage d'hommes, mais que rien n'étoit plus facile que d'habiller à neuf Dorainus.

— A Ellangowan , dit - elle , quand mon père jugeoit que quelque partie de l'habillement de Dominus avoit besoin d'être renouvelée , un domestique entroit dans sa chambre pendant qu'il dormoit, et il -dort comme un loir; il emportoit l'ancien vêtement, mettoit le nouveau à sa place, et jamais nous n'avons remarqué qu'il se soit aperçu de ce changement.

Mac-Morlan se procura donc un artiste habile qui, après avoir considéré attentivement Dominus, se chargea, sans avoir besoin de prendre sa mesure, de lui faire deux habits complets, l'un noir, et l'autre œil de corbeau, et garantit qu'ils lui iraient aussi bien que cela lui étoit possible à l'égard d'un homme bâti d'une manière si extraordinaire.

Quand il eut fini et livré son ouvrage , Mac- Morlan, très -judicieusement, jugea à propos de faire cet échange graduellement. Il fit donc retirer le soir la partie la plus importante de ses vieux habits , et y fit substituer la pièce neuve. Voyant que cela avoit parfaitement bien passé, le même échange se fit le lendemain et le surlendemain pour le gilet et l'habit. Quand il fut

ainsi complètement métamorphosé, et couvert, pour la première fois de sa vie, d'un habillement complet entièrement neuf, on remarqua que Dominus paroissoit manifester quelque surprise et quelque embarras. On voyoit sur sa physionomie une expression singulière, qui s'y peignoit surtout quand il jetoit les yeux tantôt sur un pan de son habit, tantôt sur les genoux de ses culottes , où il cherchoit en vain quelque vieille * tache de sa connoissance , ou quelque raccommodage en fil bleu sur un fond noir, et qui avoit l'air d'une broderie; alors il prenoit soin de tourner son attention sur quelque autre sujet, jusqu'à ce qu'à l'aide du temps les habits ne lui offrissent plus rien d'extraordinaire. La seule remarque qu'il fit jamais à ce sujet fut que l'air de Kipple-tringan paroissoit favorable aux vêtements, et que les siens lui paroissoient aussi beaux que le jour où il les avoit mis la première fois pour prêcher son sermon de licence.

Quand M. Mac-Morlan lui eut fait part de la proposition que le colonel l'avoit chargé de lui faire, il jeta sur miss Bertram un regard de crainte et de défiance , comme si ce projet étoit mis en avant pour amener leur séparation ; mais quand il apprit aussi qu'elle devoit aller habiter Woodbourne, il joignit ses mains sèches et les éleva vers le ciel avec une exclamation comparable à

celle de l'Afrite, clans le conte du calife Yathek. Après cette explosion sentimentale, il reprit sa tranquillité, et ne s'inquiéta d'aucun des détails de cette affaire.

Il avoit été réglé que M. et mistress Mac-Morlan iroient prendre possession de Woodbourne quelques jours avant l'arri-

vée du colonel , pour y mettre tout en ordre, et y établir miss Bertram avant l'arrivée de la famille de Mannering- Ils s'y rendirent donc dans les premiers jours de décembre.

, Vr t . ' * * * . •?

CHAPITRE XX

« C'étoit on génie gigantesque capable <le disputer à *• toute une bibliothèque. *

Vie de Johnson, par Bosswell.

Le jour étoit venu où le colonel Mannering et sa fille étoient attendus à Woodbourne. L'heure de leur arrivée approchoit, et chacun des individus qui composoient le petit cercle rassemblé dans le château étoit occupé à sa manière. Mac- Morlan désiroit naturellement obtenir la confiance et la clientelle d'un homme jouissant d'autant «le fortune que de considération. La connoissance qu'il avoit du cœur humain lui avoit fait remarquer que Mannering, quoique bon et généreux, avoit le foible de vouloir que ses moindres ordres fussent exécutés avec exactitude et précision. 11 cherchoit donc à s'assurer que tout étoit dispqsé dans la maison conformément aux désirs et aux intentions du colonel, et parcourait toute la maison depuis le grenier jusqu'à* l'écurie. Mistress Mac-Morlan, roulant dans un moindre orbite, alloit de la salle à manger à la cuisine, et de la cuisine à la femme de charge. Toute sa crainte

étoit que le retard de l'arrivée du propriétaire ne fit tort au dîner, et ne donnât une mauvaise opinion de ses talents et de sa

surveillance. Dominus même, sortant de son état habituel de tranquillité passive, avoit regardé deux fois par la fenêtre qui donnoit sur l'avenue , et avoit dit : — Qui peut donc les retarder ainsi ? Lucy , la plus paisible de toutes, se livroit à quelques idées mélanèd* liques : elle alloit se trouver confiée à la protection , on peut même dire à la bienveillance d'un étranger, en faveur duquel tout ce qu'elle avoit vu , tout ce qu'elle en savoit , la prévenoit avantageusement , mais qu'elle ne connoissoit que très - imparfaitement. Les moments de l'attente lui paroissoient donc longs et pénibles.

Enfin le bruit des roues et des chevaux se fit entendre. Les domestiques , qui étoient déjà arrivés , se rassemblèrent pour recevoir leur maître et leur maîtresse avec un empressement et un air d'importance qui fut presque alarmant pour Lucy , qui u'avoit jamais vu la société , et qui ne connoissoit pas les manières de ce qu'on appelle le grand monde. Mac-Morlan alla recevoir les voyageurs à la porte, et peu d'instants après ils' entrèrent dans le salon.

Mannering , qui suivant son usage étoit vepu à cheval, entra donnant le bras à sa fille. Elle étoit d'une taille moyenne, presque même petite, mais

parfaitement bien faite ; ses yeux étoient noirs et brillants, et de beaux cheveux bruns ajoutaient à l'éclat de ses traits vifs et spirituels , dans lesquels on pouvoit apercevoir un peu de hauteur, quelque timidité, beaucoup de malice et une certaine disposition au sarcasme. Je ne l'aimerai point! fut le résultat du pre-

mier coup d'œil de miss Bertram , et le second lui fit penser : Je crois pourtant que je l'aimerai.

Miss Mannering étoit couverte de fourrures jusqu'au menton , à cause du froid de la saison.

Le colonel étoit enveloppé dans une grande redingote; il salua mistress Mac-Morlan avec politesse, et sa fille lui fit une révérence k la mode, pas assez basse pour lui causer quelque gêne. Mannering conduisit alors sa fille vers miss Bertram , et prenant sa main avec un air de bonté et presque de tendresse paternelle : — Julie, dit-il, voici la jeune demoiselle que nos bons amis ont déterminée, j'espère, à nous faire une visite aussi longue qu'elle le pourra. Je serai bien heureux si vous pouvez rendre le séjour de Woodbourne aussi agréable pour miss Bertram que le fut pour moi celui d'Ellangowan , quand son père voulut bien m'y recevoir.

Julie salua sa nouvelle amie, et lui serra la main. Mannering se tourna vers Dominus, qui, depuis leur arrivée, n'avoit cesse de les saluer en

étendant la jambe et courbant le dos, comme un automate qui répète le même mouvement jusqu'à ce que le ressort qui le fait mouvoir soit arrêté. — Voici, dit-il à sa fille, mon bon ami M. Sampson ; et lui lançant un regard sévère pour réprimer l'envie de rire qu'il remarquoit en elle, et dont il avoit quelque peine à se défendre lui- même : c'est lui , ajouta-t-il , qui veut bien se charger de mettre mes livres en ordre, quand ils arriveront; et j'espère tirer beaucoup de firuit de ses nombreuses connoissances.

— Je suis sûre, papa, que nous aurons beaucoup d'obligations à monsieur; et, pour donner une forme ministérielle à mes remercîments, je puis l'assurer qu'il a produit sur moi une telle impression que je ne l'oublierai de ma vie. Mais allons, miss Bertram , ajouta-t-elle bien vite en voyant que son père commençoit à froncer le sourcil, nous avons fait un assez long voyage, voulez-vous me permettre de me retirer dans ma chambre pour m'habiller pour le dîner?

Ce peu de mots dispersa toute la compagnie, excepté Dominus, qui, n'ayant pas l'idée que l'on eût besoin de s'habiller et de se déshabiller, si ce n'est pour se lever et pour se coucher, resta à ruminer quelque démonstration mathématique jusqu'à ce que la compagnie se rassemblât dans le salon, et passât de là dans la salle à manger.

Ùigitrzed by'Googte

A la fin de la journée, Mannering voulut avoir un instant de conversation tête à tète avec sa fille.

— Eh bien! Julie, que pensez-vous de nos hôtes ?

— Oh! j'aime infiniment miss Bertram; mais pour l'autre , c'est l'original le plus-curieux... Vous conviendrez, papa, que pas un être ne seroit en état de le regarder sans rire.

— Il faut pourtant que cela soit, Julie, tant qu'il sera dans ma maison.

• — Mon Dieu, papa! mais les domestiques mêmes ne pourront garder leur sérieux.

— Eh bien! ils quitteront ma livrée, et pourront rire à leur aise. M. Sampson est un homme que j'estime pour sa simplicité, et, je puis dire, pour la générosité de son caractère.

— Oh! pour sa générosité, je n'en puis douter. Il ne peut mettre une cuillerée de soupe dans sa bouche sans en faire part à tous ses voisins.

— Julie, vous êtes incorrigible. Mais souvenezvous de mettre de telles bornes à votre gaîté sur ce sujet , qu'elle ne puisse offenser ni ce digne homme, ni l'amitié que lui porte miss Bertram. Une mortification éprouvée par M. Sampson lut seroit plus sensible qu'à M. Sampson lui -même. Maintenant, ma chère amie, bonsoir. Mais rappelez-vous qu'il y a dans le monde beaucoup de choses qui méritent beaucoup plus d'être tour-

a36 GIT» MArmERIWG.

nées en ridicule que la simplicité et la gaucherie.

Deux jours après, M. et mistress Mac-Morlan quittèrent Woodbourne, après avoir fait à leur jeune amie des adieux pleins d'affection.

Chacun se trouvoit alors établi clans la maison comme s'il l'avoit habitée depuis long-temps. Le colonel fut agréablement surpris de voir que miss Bertram savoit parfaitement le français et l'italien. Elle devoit ces connoissances aux soins infatigables du silencieux Sampson. Pour la musique, elle en possédoit à peine les premiers principes. Sa nouvelle amie entreprit de lui en donner des leçons; et Lucy en échange lui donna l'habitude de se promener à pied et à cheval, et le courage de braver la rigueur de la saison. Elles suivoient ensemble le cours de leurs études et de

leurs amusements. Manneringavoit soin de leur choisir des livres qui réunissoient l'agréable à l'utile; et comme il lisoit avec beaucoup de goût, la compagnie réunie au château ne s'aperçut pas de la longueur des soirées d'hiver.

On ne tarda pas à recevoir la visite de toutes les famdles distinguées établies dans les environs, et que plus d'un motif attiroit à Woodbourne. Le colonel fut bientôt en état de choisir parmi ces visiteurs ceux dont le caractère convenoit le mieux à ses goûts et à ses habitudes. Charles Hazlewood ne fut pas le dernier à se présenter

Digitizèd by'Gbôgle

chez lui, et il obtint une place distinguée dans son estime et son amitié. Il faisoit de très -fréquentes visites au château, avec la pleine approbation de ses parents. — Qui sait, pensoient-ils, ce que peuvent produire des soins assidus ? La belle miss Mannering, avec la fortune d'un nabab, étoit une prise digne d'envie. Éblouis par une telle perspective, ils étoient loin de songer à la crainte qu'ils avoient conçue un instant que leur fils ne prît un attachement inconsidéré pour Lucy Bertram , une fille qui n'avoit pas un schelling, et qui n'avoit d'autre recommandation qu'une bonne naissance, une jolie figure et un excellent caractère. Mannering étoit plus prudent. Il se considéroit comme le tuteur de miss Bertram, et s'il ne croyoit pas nécessaire de rompre toute liaison entre elle et un jeune homme pour qui elle étoit un parti très- convenable sous tous les rapports, si ce n'est du côté de la fortune, il y mit les bornes nécessaires pour qu'aucun engagement sérieux , aucune explication même ne put avoir lieu entre

eux, jusqu'à ce que le jeune homme eût vu le monde un peu davantage, et eût atteint un âge où on pût le regarder comme en état de décider par lui-même d'un choix d'où dépend le bonheur de la vie.

Tandis que les autres habitans de Woodbourne passoient ainsi leur temps , Dominus Sampson

étoit occupé, corps et âme, à arranger les livres qui composoient la bibliothèque du défunt prélat. Ils avoient été envoyés par mer de Liverpool, et dans le port où on les avoit débarqués , on les avoit chargés sur trente ou quarante chariots. On ne peut décrire la joie qu'il éprouva quand il vit arriver l'immense quantité de caisses qui les contenoient. Il grinça des dents comme un ogre, leva ses bras en l'air comme les mâts d'un vaisseau, fit retentir, d'une voix de tonnerre dans tous les appartements du château , le mot prodigieux ! — Jamais, dit -il, il n'avoit vu une si grande quantité de livres, si ce n'est dans la bibliothèque de l'université. Et maintenant, devenu surintendant de cette collection , cette dignité l'élevoit dans son opinion presque au niveau dit bibliothécaire de l'académie, qu'il avoit toujours regardé comme le plus grand homme et le plus heureux de la terre. Ses transports furent loin de se calmer quand il eut jeté à la hâte un premier coup d'oeil sur le contenu des caisses ; à la vérité il jeta de côté, d'un air de dédain, quelques ouvrages de littératuremoderne, comme des poèmes, des pièces de théâtre, des mémoires, et ne put s'empêcher de prononcer d'un ton d'oracle : — Frivole ! Mais la plus grande partie étoit d'un genre tout différent : le défunt étoit un homme d'un profond savoir, un théologien fort

instruit. 11 avoit chargé les rayons de sa bibliothèque de volumes qui montraient les vénérables attributs de l'antiquité , qu'un poète moderne a décrits dans les vers suivants :

« Ces livres dont les bois formant la reliure

<■ Ont encore un gros cuir pour double couverture ;

« D'une agrafe en métal ces feuillets bien serrés,

• Que plus d'un siècle ainsi vit croupir ignorés ;

« Ces marges où l'on voit d'antiques mignatures

• Fournir un magasin pour les caricatures ;

« Ces filets bien creusés , et ces titres où l'or

« Offre à nos yeux surpris quelques restes encor. >

On y voyoit des livres de théologie et de controverse, les polyglottes, les saints pères, des sermons dont chacun auroit pu fournir assez de matériaux à un prédicateur de nos jours pour en composer une douzaine, des traités anciens et modernes sur toutes les sciences, les meilleures et les plus rares éditions de tous les auteurs anciens , voilà sur quoi l'œil de Dominus s'arrêtoit avec enthousiasme. Il commença à en dresser le catalogue avec la plus grande attention, mettant le même soin à former chaque lettre qu'un amant qui écrit à sa maîtresse le jour de saint Valentin. Il les plaçoit ensuite les uns après les autres sur le rayon qui leur étoit destiné, avec la même précaution que si c'eût été des porcelaines du Japon. Malgré tout son zèle, sa besogne n'avan-

çoit pas très-vite. Souvent eu montant l'échelle pour placer un livre sur les tablettes d'en haut, il lui arrivoit de l'ouvrir, et sa lecture attachante le retenoit dans cette posture, jusqu'à ce qu'un domestique vînt le tirer par l'habit pour l'avertir que le dîner étoit servi. Il se rendoit alors dans * la salle à manger, bourrait son large gosier de bouchées épaisses de trois pouces, répondoit au hasard oui ou non aux questions qu'on lui faisoit, et dès qu'il avoit dîné couroit promptement à la bibliothèque, où il passoit des jours heureux. C'est ainsi que Thaluba coula des jours heureux.

Les principaux personnages de notre histoire jouissant aussi d'un bonheur et d'une tranquillité qui les rend peu intéressants pour nos lecteurs, nous allons les oublier un moment, pour nous occuper d'un homme que nous n'avons encore fait que nommer, et qui mérite tout l'intérêt que peuvent inspirer l'incertitude et le malheur.

CHAPITRE XXI

« Eli bien ! que diras-tu , mon sage ? — Que parfois « De l'amour la fortune a confirmé le choix;

« Que souvent le mérite an mérite s'allie,

« L'orgueil de la naissance à l'orgueil du génie.»

Crabbe.

V. Brown (je ne peux me résoudre à écrire en entier son nom trois fois malheureux) avoit été depuis son enfance le jouet de la

fortune. Mais la nature l'avoit doué de cette force d'âme qui fait qu'on ne fléchit sous le malheur que pour s'élever plus haut. Il étoit d'une belle taille, actif, et avoit l'air mâle. Ses traits , sans être réguliers, annonçoient l'esprit et la gaîté, et quand sa physionomie s'animoit, elle avoit une expression véritablement intéressante. Ses manières annonçoient la profession militaire qu'il avoit embrassée par goût et par choix. Il avoit le grade de capitaine, le colonel qui avoit remplacé Mannering s'étant empressé de réparer l'injustice dont les préventions du père de Julie l'avoient rendu coupable envers ce jeune homme. Mais cette promotion n'avoit eu lieu qu'après le départ de Mannering, Brown étant resté prisonnier jusqu'à cette époque. Sou régiment ne tarda pas à

être rappelé en Angleterre, et le premier soin de notre capitaine en y arrivant fut de s'informer du lieu qu'habitoit son ancien colonel. Il apprit qu'il étoit dans le Westraoreland, chez sir Arthur Mervyn, et il dirigea sur-le-champ sa course de ce côté dans le dessein de chercher à revoir Julie.

Il ne se croyoit obligé à garder aucune mesure avec le colonel, parce qu'ignorant les fâcheuses inioressions qu'on lui avoit fait concevoir sur son compte, il le regardoit comme un tyran qui avoit abusé de son autorité pour le priver de l'avancement qui étoit dû à ses services, et qui avoit cherché l'occasion de lui faire une mauvaise querelle, pour le punir île ses assiduités auprès d'une jeune demoiselle qui étoit loin de s'en offenser, et dont la mère les avoit permises. Il étoit donc déterminé à ne se laisser décourager que • par Julie elle-même, et regardoit la blessure qu'il avoit reçue et la captivité qui en avoit été la suite, comme

des motifs suffisants pour le dispenser de tous égards vis-à-vis du colonel. Nos lecteurs savent jusqu'à quel point il avoit réussi dans ses projets, lorsque ses visites nocturnes furent malheureusement découvertes par M. Mervyn.

Dans cette circonstance désagréable, le capitaine quitta l'auberge où il s'étoit installé sous le nom de Dawson, de manière que tous les efforts de Mannering pour découvrir l'auteur des séré-

nades sur le lac se trouvèrent inutiles, cependant de chercher les moyens <Fe devoir Ju- 1

lie, et de ne renoncer à son dessein qu'autant qu'elle lui raviroit elle-mènie jusqu'au dernier rayon d'espérance. Elle n'avoit pas eu la force de lui cacher le seutiment qu'il lui avoit inspiré, et il n'en avoit que plus de constance et d'espoir.

Mais le lecteur préférera peut-être apprendre de lui-même quelles étoient ses pensées et ses intentions. Nous allons donc mettre sous ses yeux l'extrait d'une lettre qu'il écrivoit à un capitaine \iommé Delaserre, suisse d'origine, qui servoit dans le même régiment que lui, et qui étoit son meilleur ami et son coniident.

«Ne tardez pas à m'écrire, mon cher Delaserre : songez que ce n'est que par vous que je puis être instruit de ce qui se passe au corps. Je suis curieux de savoir ce qui s'est passé à la cour martiale d'Ayre, et si Elliot a obtenu la majorité. Je voudrois savoir aussi si le recrutement va bien, si nos jeunes officiers s'accoutument à la vie du régiment. Quant à notre bon ami le lieutenant-

colonel , je ne vous en demande pas de nouvelles : en passant à Nottingham, j'ai eu le plaisir de le voir heureux au sein de sa famille. Quel bonheur

GUY MANJ'fERD'fG.

pour nous autres pauvres diables, Philippe, de pouvoir jouir d'un petit intervalle entre la mort et les travaux de notre état, si nous venons à bout d'échapper aux maladies, au plomb et à l'acier : un vieux soldat retiré est toujours aimé et respecté. Il a quelquefois un peu d'humeur, mais on la lui pardonne. Si un médecin, un homme de loi , un ecclésiastique se plaignoit de gagner trop peu, de ne pas obtenir d'avancement, cent bouches s'ouvriroient à la fois pour lui dire que son incapacité en est cause ; mais le plus stupide vétéran qui raconte pour la troisième fois le vieux récit d'un siège ou d'une bataille, ou quelque autre histoire à dormir debout, est sûr d'être écouté avec attention. On le plaint, on partage ses murmures quand, secouant ses cheveux gris, il parle avec indignation des jeunes gens qui lui ont été préférés. Et vous et moi, Delaserre, étrangers tous deux (car quand bien même je pourrois prouver que je suis Écossais, c'est tout au plus si un Anglais me regarderoit comme son compatriote), nous pouvons nous vanter de ne devoir notre avancement qu'à nous-mêmes, d'avoir gagné à la pointe de notre épée ce que nous n'avions pu obtenir autrement, faute d'argent et de protection. J'admire la sagesse des Anglais. Ils se mettent au-dessus de toutes les autres nations, qu'ils affectent de mépriser ; mais ils ont soin

par bonheur de laisser ouvertes des portes de derrière par où nous autres étrangers, moins favorisés suivant eux par la nature, pouvons nous introduire pour partager leurs avantages. Ils sont en quelque sorte semblables à l'aubergiste adroit , qui vante la

saveur et le bon goût d'un mets dont il est bien aise de servir des portions à toute la cqjpipagnie. En un mot, vous dont la famille orgueilleuse, et moi, dont un destin rigoureux ont fait des officiers de fortune, nous nous souvenons avec plaisir qu'au service de la Grande-Bretagne, si nous n'avançons pas aussi loin que nous le voudrions, ce ne sera point parce que la route nous sera interdite, mais parce que nous n'aurons pas le moyen de payer le droit de passage. Ainsi donc si vous pouvez persuader au petit Weischel d'être des nôtres, pour l'amour de Dieu, dites-lui qu'il se borne à acheter une commission d'enseigne, qu'il soit prudent, qu'il remplisse ses devoirs, et qu'il s'en rapporte au sort pour son avancement.

« Maintenant j'espère que vous mourez d'envie de savoir la fin de mon roman. Je vous ai dit qu'après la découverte de mes rendez-vous nocturnes, j'avois jugé convenable de m'absenter quelques jours. J'employai ce temps à faire une tournée à pied dans les montagnes du Westmoreland. J'avois pour compagnon de voyage un jeune

artiste anglais, nommé Dudley, dont j'ai fait la connoissance. C'est un homme fort aimable. Il peint joliment, dessine fort bien, cause agréablement, et joue parfaitement de la flûte : mais ce qui est encore mieux, c'est que, bien loin de s'en faire accroire, il a autant de modestie que de talent.

« A notre retour de cette petite excursion, i^|b hôte m'apprit que l'ennemi étoit venu faire une reconnoissance. M. Mervyn avoit traversé le lac, et étoit venu chez lui avec un étranger.

« — Et quelle espèce d'homme est cet étranger, mon cher hôte?

« Mais je crois bien que c'est un militaire, car on l'appeloit colonel. M. Mervyn m'a questionné comme si j'avois été aux assises. J'avois bien mes soupçons, monsieur Dawson (je vous ai dit que c'est le nom que j'avois pris), mais je ne lui ai pas touché un mot de vos courses sur le lac pendant la nuit. Non, non. Je sais ce que c'est que la discrétion. Il m'a demandé le nom de tous ceux qui logeoient chez moi , ce qu'ils faisoient, où ils ' alloient, comme s'il craignoit qu'ils n'emportassent son château ! Il est malin , M. Mervyn, mais Joe Hodges en sait aussi long que lui.

« Vous jugez bien que je n'avois d'autre parti à prendre que de payer le mémoire de l'honnête Joe Hodges, et de décamper, ou d'en faire mon

confident, ce qui n'entreroit pas dans mes projets. D'ailleurs je venois d'apprendre que notre ci-devant colonel effectuoit sa retraite surl'Écosse, emmenant avec lui la pauvre Julie. J'ai appris de ceux qui conduisoient les bagages qu'il va prendre ses quartiers d'hiver dans un endroit nommé Woodbourne, au sud-ouest de l'Ecosse. Il va maintenant être sur ses gardes, et je vais le laisser entrer dans ses retranchements sans inquiéter sa marche. Mais alors, mon cher colonel, à qui je dois tant de reconnoissance, garde à vous !

« Je vous proteste, Delaserre, que je crois que l'esprit de contradiction ajoute encore à l'ardeur de mes sentiments. Je crois que j'aurois plus de plaisir à forcer cet homme méprisant et orgueilleux à entendre nommer sa fille mistress Brown , que je

n'en éprouverois en l'épousant avec son consentement, quand même il m'assureroit toute sa fortune, quand même le roi m'accorderoit la permission de prendre le nom et les armes de Mannering. Un seul motif m'arrête. Julie est jeune et romanesque, je ry; voudrais pas l'entraîner dans une démarche dont elle aurait peutêtre des regrets dans un âge plus mûr. Je ne pourrais supporter qu'elle me reprochât un jour, ne fut-ce que par l'expression de ses yeux, d'avoir ruiné sa fortune ; quelle put me dire, comme cela est arrivé plus d'une fois, que si je lui avois laissé

le temps de la réflexion elle auroit agi différemment. Non , Delaserre, je 11e puis m'exposer à ce danger. Il m'effraie trop. Je suis convaincu qu'une fille de l'âge et du caractère de Julie ne peut se former une idée nette et précise du sacrifice qu'elle me feroit. L'indigence ne lui est connue que de nom. Si elle rêve quelquefois de l'amour dans une chaumière , cette chaumière se présente à son imagination parée de tous les agréments d'une description poétique, ou semblable à celles que l'on trouve dans les parcs des gens qui jouissent de douze mille livres de rente. Son éducation ne l'a point préparée aux privations qui l'attendroient dans cette véritable chaumière de la Suisse, dont nous avons si souvent parlé, et aux difficultés que nous aurions à surmonter avant d'arriver à ce port. C'est un point qui mérite grande attention. La beauté de Julie, ses qualités, la tendresse dont je crois qu'elle paie la mienne , ont fait sur mon cœur une impression qui ne s'effacera jamais ; mais avant de souffrir qu'elle sacrifie pour npoi les avantages qui lui sont assurés, je veux être certain qu'elle les connoît bien et qu'elle sait les apprécier.

a Ai-je trop d'amour-propre , Delaserre, en me flattant que cette épreuve se terminera d'une manière favorable à mes désirs ? Suis-je trop vain de penser que le peu de qualités personnelles

que je possède, une fortune très-médiocre, et la détermination de consacrer toute ma vie à son bonheur, pourront la dédommager suffisamment ' i de tout ce qu'elle doit abandonner pour me suivre? La parure, la grandeur, les scènes du grand monde et du bon ton , comme on l'appelle , '

auront-elles plus d'attraits pour elle que la perspective du bonheur domestique, d'un attachement mutuel et inaltérable ? Je ne parle pas de son père , son caractère est si bizarrement composé de bonnes et de mauvaises qualités, ces dernières neutralisent tellement les premières, que Julie doit avoir moins de regret de se séparer des unes, que de satisfaction d'échapper aux autres. La nécessité de s'éloigner de son père est donc une circonstance qui, à mon avis, ne doit pas mettre pour elle un seul grain dans la balance. En attendant que mon sort se décide, je cherche à prendre courage. J'ai essuyé trop de malheurs, j'ai éprouvé trop de difficultés pour avoir trop de présomption, trop de confiance dans le succès; mais j'ai vaincu tant d'obstacles, je suis sorti de tant de traverses , qu'il ne m'est pas possible de désespérer.

« Je voudrois que vous vissiez ce pays. Ses paysages pittoresques vous enchanteroient : ils me rappellent souvent les descriptions animées que vous m'avez faites de la Suisse. Presque tout ici

a pour moi le charme rie la nouveauté. Quoique né, à ce que l'on m'a toujours dit, dans les montagnes d'Ecosse , je n'en ai qu'un souvenir trèsimparfait. L'étonnement avec lequel je vis pour la première fois les côtes plates de la Zélande s'est conservé dans ma mémoire mieux que tout ce qui a précédé ce moment. Mais cette sensation même, jointe à des souvenirs confus, me persuade que mon enfance s'est passée dans les montagnes et les rochers, que la surprise que j'éprouvai en débarquant en Zélande, venoit de ce que je n'y apercevois pas les objets qui m'étoient familiers, et qui avoient produit sur ma jeune imagination une impression ineffaçable. Je me souviens que lorsque nous passâmes dans l'Inde cette fameuse montagne du Mysore, tandis que nos camarades ne se trouvoient que surpris de sa hauteur prodigieuse et du spectacle imposant qui s'offroit à leur vue, je parta geois plutôt vos sentiments et ceux de Caméron, qui tout en admirant ces merveilles, sembliez prouver que vos yeux y avoient été habitués de bonne heure. Oui, quoique élevé dans la Hollande, un rocher azuré est un ami pour moi, le bruit d'un torrent me semble une chanson dont on a bercé mon enfance. Jamais je n'ai si bien éprouvé ces sensations que dans ce pays de lacs et de montagnes, et je suis vraiment désolé

que vos devoirs ne vous permettent pas de m'ac» compagner dans mes excursions. J'ai essayé d'en dessiner quelques vues, mais je n'ai pas réussi. Dudley au contraire dessine à ravir; son crayon, comme une baguette magique, semble donner la vie et le sentiment ; tandis qu'en travaillant comme un forçat, recommençant et corrigeant sans, cesse, je mets trop de lumière d'un côté; trop d'ombre de l'autre, et ne viens à bout de produire qu'une

croûte. Il faut que je retourne à mon flageolet. De tous les beaux-arts, la musique est le seul qui daigne me reconnoître.

« Saviez -vous que le colonel Mannering dessine ? Je ne le crois pas. Il étoit trop fier pour faire connoître ses talents à un subalterne. Et bien, il dessine parfaitement. Depuis que Julie et lui ont quitté Mervyn-Hall, Dudley y a été mandé. Sir Arthur désiroit une suite de dessins dont le colonel avoit fait les quatre premiers, mais son départ précipité l'avoit empêché de s'occuper des autres. Dudley assure qu'on y reconnoît la touche d'un maître. Ce n'est pas le tout, au bas de chacun se trouve une petite pièce de vers qui en contient la description. Saül est -il donc au nombre des prophètes ? me direz-vous : le colonel Mannering s'occuper de poésie ! Oui vraiment, il faut que cet homme

a5a GUY manhehingI

mette autant de soin à cacher ses talents que les autres en prennent pour les mettre au jour.

Comme il ctoil fier et insociable au milieu de nous ! comme il se montrait peu disposé à prendre part à une conversation qui pouvoit devenir intéressante pour chacun ! Et son amitié pour ce misérable Archer, si au-dessous de lui sous tous les rapports ! et pourquoi ? parce que son frère le vicomte Archerfield est un pauvre pair d'Ecosse ? Je crois que si Archer avoit survécu aux blessures qu'il a reçues le jour de notre duel, il aurait dit des choses qui auraient jeté du jour sur le caractère de cet homme singulier. Il dit à un de mes amis : — Si je revois Brown , je lui apprendrai des choses qui changeront l'opinion qu'il a conçue de notre colonel. Mais la mort l'attendoit, et s'il avoit quelque expli-

cation à me donner, comme ces mots sembloient le faire entendre, elle ne lui en a pas laissé le temps.

« Je me propose de faire encore une course dans ce pays, et de profiter pour cela des beaux jours que le froid nous procure. Dudley, qui est presque un aussi bon piéton que moi, se propose de m'accompagner. Nous nous séparerons sur les confins du Cumberland. Il retournera à Londres rejoindre son logement au troisième étage, de Mary-le-bone-Street, et travaillera ce qu'il appelle la partie commerciale de sa profession. La vie

d'aucun homme, suivant lui, n'olïre deux époques entre lesquelles il y ait une différence aussi marquée que la vie d'un artiste, pour peu qu'il ait d'enthousiasme : l'une quand , s'occupant des beautés de la nature, il travaille à remplir son portefeuille de ses ouvrages; et l'autre quand il est obligé de l'ouvrir pour les montrer à l'indifférence ennuyeuse, ou à la critique encore plus insupportable de prétendus amateurs. Pendant l'été, me dit-il, je suis libre comme un Indien <

sauvage, je jouis de moi-même et de ma liberté au milieu des grandes scènes de la nature : l'hi- • /

ver, je suis lié, garotté, confiné dans une misérable chambre, et condamné à me plier aux fantaisies des autres, je me vois considéré véritablement comme un esclave attaché à la chaîne.

Je lui ai promis de lui procurer votre connoissance, Delaserre, vous serez aussi content de ses talents qu'il sera enchanté de votre enthousiasme pour les torrents et les rochers.

Lorsque Dudley m'aura quitté, on m'assure que je pourrai aisément gagner l'Écosse, en traversant un pays presque sauvage au nord du Cumberland. Je suivrai cette route, afin de donner au colonel le temps de placer son camp, avant que j'aille reconuoître sa position. Adieu, mon cher „ Delaserre, je ne crois pas avoir occasion de vous écrire avant mon arrivée en Ecosse.

CHAPITRE XXII

« Allez, marchez jusqu'à demain, •„»

« Sans craindre que l'ennui tous gagoc :

«Quaud la gatlé nous accompagne,

« Elle abrège notre chemin. »

Conte d'hiver de Shakstfare.

Que le lecteur se représente une belle matinée de novembre, qu'il se figure une plaine immense terminée par cette chaîne de montagnes escarpées parmi lesquelles prédominent surtout celles de Skiddaw et de Saddleback ; qu'il jette les yeux sur cette route à qui l'on peut à peine donner ce nom puisqu'elle n'est tracée que par les vestiges de quelques voyageurs. De loin elle offre une verdure différente des teintes plus sombres des fougères qui l'entourent, et de près on ne peut l'en distinguer.

C'est sur ce chemin à peine visible que s'avance notre jeune capitaine. Son pas assuré, sa démarche leste, son air militaire, sont en parfaite harmonie avec sa taille de plus de cinq pieds et demi, et ses membres bien proportionnés. Ses vêtements sont

trop simples pour faire connoître le rang qu'il occupe dans la société. On peut les prendre

GDY MAMNEUING.

pour ceux d'un gentilhomme qui voyage ainsi pour s'amuser, ou pour ceux d'un homme du commun. Quant à son bagage, rien de plus léger. Un volume de Shakspeare dans une poche, dans l'autre un petit paquet contenant de quoi se changer une fois de linge, un bâton noueux à la main, tel est l'équipage dans lequel nous présentons notre piéton à nos lecteurs.

Brown avoit quitté ce matin son ami Dudley, et avoit commencé son voyage solitaire vers l'Écosse.

Les deüx ou trois premiers milles l'ennuyèrent un peu , parce qu'il se trou voit privé d'une société à laquelle il étoit habitué; mais cet état, peu naturel pour lui , céda bientôt à sa gaîté ordinaire que le bon air et l'exercice ne tardèrent pas à ranimer. Il siffloit en marchant, non par distraction, mais parce qu'il n'a voit pas d'autre moyen pour exprimer les sentiments qui l'animoient, puisqu'il ne pouvoit les communiquer à personne. Chaque paysan qu'il rencontroit lui donnoit un bonjour cordial, ou lui lâchoit quelque quolibet. Les bons Cumberlandais rioient en passant près de lui. — Voilà un bon vivant ! que Dieu le bénisse ! La jeune fille qui alloit au marché se retournoit plus d'une fois pour regarder ses formes athlétiques qui répondoient si bien à son air franc et décidé. Un basset, son compagnon fidèle, rival de son maître en gaîté, faisoit mille courses dans

GUY M ANNERING.

la plaine et revenoit sauter autour de lui, coroine pour l'assurer qu'il trouvoit aussi du plaisir à voyager de cette manière.

Le docteur Johnson pensoit qu'il y avoit dans la vie peu de choses plus agréables que d'être doucement secoué dans une bonne chaise de poste; mais quiconque a éprouvé dans sa jeunesse le charme d'un voyage à pied , sans dépendre de personne, par un beau temps, et dans un pays intéressant, ne partagera pas l'avis de ce célèbre moraliste.

Le principal motif qui avoit déterminé Brown à prendre le chemin peu fréquenté qui conduit du Cumberland en Ecosse à travers une espèce de désert avoit été le désir de visiter les ruines de la fameuse muraille élevée par les Romains, et dont on voit encore de ce côté plus de restes que partout ailleurs. Son éducation avoit été imparfaite , et il en avoit été le premier architecte. Toujours il avoit travaillé à augmenter le nombre de ses connoissances, et ni les plaisirs de la jeunesse, ni la situation précaire dans laquelle il se trouvoit, ni les occupations auxquelles il s'étoit successivement livré, ne lui avoient fait oublier le soin de cultiver son esprit. — Voilà donc, s'écria-t-il en gravissant une montagne d'où l'on pouvoit suivre la direction de cette muraille, voilà donc ce mur célèbre élevé par les Romains!

GUY MANNERIHG. CtS 1]'

Quel peuple que celui dont les travaux, exécutés à une des extrémités de son empire, couvrent tant d'étendue, et annoncent tant de grandeur! Dans quelques siècles, quand l'art de la guerre aura changé, qu'il restera peu de traces des ouvrages des Vauban et des Coehorn ! tandis que les ruines des monuments de ce peuple merveilleux continueront à intéresser et à surprendre la

postérité : leurs fortifications, leurs aquéducs, leurs théâtres, leurs fontaines, tous leurs travaux publics portent le caractère grave, solide et majestueux de leur langage , tandis que nos édifices , comme nos langues modernes mêmes, semblent composés des débris laissés par cette grande nation. Après cet essai de morale, il se souvint qu'il avok faim , et continua sa route jusqu'à une auberge qu'il apercevoit de loin , et où il avoit dessein de prendre quelque nourriture.

Ce cabaret , car ce n'étoit rien de mieux, étoit situé au fond d'une vallée étroite, traversée par une petite rivière. Un appentis bâti en terre, et qui servoit d'écurie, étoit appuyé contre un vieux frêne qui paroissoit seul empêcher sa chute; la porte en étoit ouverte, et on y voyoit un cheval sellé, occupé à manger son avoine. Les habitations de cette partie du Cumberland ne sont pas construites avec plus d'élégance que celles de l'Ecosse. L'extérieur de la maison n'étoit pas un

attrait pour déterminer à y entrer; on y voyait pourtant sur une enseigne fastueuse un pot de bière versant dans un verre sa liqueur écumante, et une inscription qui devenoit hiéroglyphique à force de fautes d'orthographe, promettait — un bon logis pour les hommes et les chevaux. — Brown n'étoit pas un voyageur dédaigneux, il s'arrêta donc et entra dans le cabaret.

Le premier objet qui frappa ses regards, en entrant dans la cuisine, fut un homme d'une haute stature, taillé en Hercule, vêtu d'une grande redingote, et qui avoit l'air d'un fermier; il s'occupoit à couper de larges tranches d'une pièce de bœuf froide, et je-

toit de temps en temps un coup d'œil par la fenêtre pour voir si son cheval s'occupoit de sa provende, car c'était à lui qu'appartenoit celui que Brown avoit vu dans l'écurie. Un grand pot de bière étoit à ses côtés, et il avoit soin de le caresser de temps en temps. La maîtresse de la maison étoit occupée à cuire son pain. Le feu, comme c'est l'usage dans ce pays, étoit allumé sur un foyer de pierre, au milieu d'une immense cheminée, sous le manteau de laquelle s'étendoit un banc de chaque côté. Sur l'un d'eux étoit assise une femme que sa taille extraordinaire rendoit remarquable. Elle étoit couverte d'un manteau rouge, portoit la coiffure des montagnards d'Écosse, avoit à la bouche pue

petite pipe noire, et sembloit une mendiante, ou une raccommodeuse de vaisselle cassée.

Brown ayant demandé à dîner, la dame essuya avec son tablier couvert de farine un coin de la table où étoit assis le fermier, plaça devant lui une assiette de bois, un couteau, une fourchette, remplit une cruche de bière brune de sa façon, et lui montrant la pièce de bœuf, l'engagea à suivre l'exemple de M. Dinmont. Brown ne tarda pas à faire honneur à ce repas. Pendant quelque temps, son voisin et lui furent occupés trop sérieusement pour penser l'un à l'autre , si ce n'est par une inclination de tête chaque fois qu'ils portoient le verre à la bouche. Enfin, lorsque Brown songea à pourvoir aux besoins de son fidèle Wasp , le fermier écossais , car telle étoit la profession de M. Dinmont, se trouva disposé à entrer en conversation.

— Voilà un joli basset , Monsieur : il doit être excellent pour le gibier, c'est-à-dire s'il a été bien dressé, car tout dépend de là.

— En vérité. Monsieur, son éducation a été un peu négligée; sa meilleure qualité est sa fidélité.

— C'est dommage! je vous demande pardon; mais c'est un grand dommage de négliger l'éducation d'une bête ou d'un homme! J'ai six bassets chez moi, sans compter les autres chiens : j'ai le vieux Pepper et la vieille Moutarde, le jeune

GUY MANNERIHG.

Pepper et la jeune Moutarde , et le petit Pepper et la petite Moutarde. Je les ai tous parfaitement dressés, je les ai d'abord habitués à attaquer des mannequins, ensuite je les ai lâchés contre les furets, les belettes, après cela contre les fouines et les blaireaux; enfin aujourd'hui ils n'ont peur d'aucun animal portant poil.

— Je vois , Monsieur, que leur éducation a été très-soignée; mais, puisque vous avez tant de chiens, pourquoi ne variez- vous pas davantage leurs noms?

— Oh! c'est une idée que j'ai eue pour distinguer leur race. Savez-vous bien que le duc a envoyé jusqu'à Charlies-Hope pour avoir un Pepper et une Moutarde de Dandy Dinmont?

— Vous avez sans doute beaucoup de gibier?

— En quantité. Je crois qu'il y a sur ma ferme

plus de lièvres que de moutons; et quant aux poules d'eau, aux perdrix, ce sont comme des , pigeons dans un colombier. Avez-vous jamais tiré une poule d'eau. / •

— Je n'ai même jamais eu le plaisir d'en voir une , si ce n'est au musée de Keswick.

— Je vois bien que vous venez du côté du sud, je m'en étois douté à votre accent. C'est singulier, quand il vient des Anglais en Écosse, presque aucun d'eux ne connoît une poule d'eau. Eh bien! vous avez l'air d'un brave homme, si vous voulez

GUY MAWNERING.

venir chez moi , chez Dandy Dinmont , à Charlies- Hope, je vous ferai voir, tuer et manger une poule d'eau.

— Je me trouverai fort heureux, Monsieur, si je puis trouver le temps d'accepter votre invitation. S

— Comment, le temps! Qui vous empêche de venir de suite avec moi? Comment voyagez-vous?

— A pied; et si ce joli cheval est à vous, je ne me crois pas de force à le suivre.

— Non; à moins que vous ne puissiez fairè quatorze milles par heure. Mais vous pouvez gagner ce soir Riccarton, où vous trouverez une auberge; ou si vous voulez vous arrêter chez Griève, à Heuch, on* vous y recevra bien. J'ai moi-même à lui parler, je boirai un coup avec lui à sa porte, et l'avertirai que vous allez arriver. Mais un moment : bonne femme, pouvez -vous prêter à monsieur le petit bidet de votre mari ? Je vous le renverrai demain matin par un de mes enfants.

Le bidet n'avoit que la peau sur les os , et étoit

boiteux.

— Allons, allons! on ne peut monter cette bête-là ; mais c'est égal, je vous attends demain. Maintenant, bonne femme, il faut que je parte, afin d'être à Liddel avant la nuit tombante , car

vous savez que votre bois de Waste n'a pas une .. bonne réputation.

— Mon Dieu ! M. Dinmont, c'est mal à vous de donner une mauvaise renommée à notre pays.

Je vous assuré que personne n'a été arrêté dans le bois de Waste depuis que Sawney Cullofch, le marchand forain, y a été volé par Rowley Overdees et Jack Penny, qui ont été pendus pour cela à Carlisle il y a deux ans. On n'entend plus parler de rien, et il n'y a que d'honnêtes gens dans les environs.

— Oui, oui! cela sera vrai quand le diable sera aveugle, et il n'a pas encore mal aux yeux. Mais voyez-vous, bonne femme , j'ai été faire ma ronde dans le Galloway et dans le comté de Dumfries, je reviens de la foire de Carlisle; j'ai le gousset garni , et je ne me soucierois pas d'être volé , étant si près de chez moi. Ainsi je m'en vais.

— Vous avez été dans le Galloway et le comté de Dumfries? dit la vieille femme qui fumoit au coin de la cheminée et qui n'avoit pas encore proféré une parole.

— Oui , ma mère, et j'y ai fait une assez bonne tournéé.

— Connoissez-vous un endroit nommé Etlangowan.

— Ellangowan ! qui appartenoit à M. Bertram ?

GUY MANNÏRIHG.

Sans doute je le connois. Le laird est mort il y a une quinzaine, à ce qu'on m'a dit.

— Mort! dit la vieille femme en ôtant sa pipe de sa bouche et en s'avançant vers lui, mort ! En êtes-vous bien sûr ?

— - Sans doute : cela a fait assez de bruit dans tout le pays. Il est mort justement comme on alloit vendre le château et les meubles. Cela a arrêté la vente, et bien des gçnsont été attrapés. On dit qu'il étoit le dernier d'une ancienne famille, et on le regrettoit, car le bon sang devient plus rare que jamais en Écosse. ,,

— Il est mort! répéta la vieille femme, que nos lecteurs ont peut-être déjà reconnue pour leur ancienne connoissance Meg Merrilies; eh bien, je lui pardonne tout, nos comptes sont réglés. Mais ne dites-vous pas qu'il est mort sans héritier ?

— Sans doute, et c'est pour cela que le bien a été vendu ? car on disent qu'on n'auroit pas pu le vendre s'il avoit laissé un enfant mâle.

— Vendu! s'écria-t-elle d'une voix perçante. Et qui a osé acheter Ellangowan sans être de la famille des Bertram ? qui sait si l'héritier des Bertram ne viendra pas réclamer ses biens et son château ! qui a pu oser faire cette acquisition ?

— Ma foi , bonne femme, c'est un homme

pas grand'chose,.... un ancien écrivain, qu'on nomme, je crois,.... Glossin.

— Glossin ! Gilbert Glossin ! lui que j'ai porté cent fois dans mes bras ; car sa mère n'étoit pas plus que moi, c'est lui qui a eu la hardiesse d'acheter Ellangowan ! Que Dieu nous aide ! Nous vivons dans un singulier monde.... Il est vrai, je lui ai souhaité

malheur; mais non rien de semblable. Malheureuse ! malheureuse ! la pensée m'en donne des regrets. Elle resta un moment réfléchissant en silence, mais le bras étendu pour empêcher le départ de Dinmont, qui à chacune de ses réponses faisoit un mouvement pour s'en aller, mais qui, voyant le vif intérêt que cette femme sembloit apporter à ses questions, étoit resté par complaisance.

■ — On en entendra parler ; on le verra ; la terre et l'eau ne seront pas en paix plus long-temps ! Pouvez-vous me dire si le Shérif du comté dans lequel est situé Ellangowan est toujours le même qui étoit en place il y a quelques années?

— Non, il a eu une autre place à Édimbourg, dit-on. Mais adieu, bonne femme, il faut que je parte.

Elle le suivit juqu'à son cheval, et tandis qu'il serroit les sangles de sa selle, qu'il ajustoit sa valise, qu'il passoit la bride, elle lui fit encore sur la mort de M. Bertram , et sur ce qu'étoit de-

venue sa fille, de nouvelles questions auxquelles le bon fermier ne put répondre que très-imparfaifement.

— Avez-vous jamais vu un endroit nommé Derncleugh, à environ un mille d'Ellangowan?

— Eh oui! C'est une vallée sauvage; on y voit encore de vieilles masures de bois bridées. Je l'ai vu en visitant le pays avec quelqu'un qui vouloit louer la ferme. s y, . •*

— Heureuse habitation autrefois ! dit en ellemême Meg Merrilies. — Y avez- vous remarqué un vieux saule abattu? le tronc est

mort, mais la racine vit encore dans la terre, et il en sortira un rejeton qui couvrira le toit brûlé. Que dè fois j'ai travaillé accroupie sous son ombre!

— Elle a le diable au corps! avec son saule, sa racine et son Ëllangowan. Allons, bonne femme, laissez-moi partir. Voilà une pièce de six pences pour boire un- verre de brandy. Cela vaudra mieux que toutes vos vieilles histoires. ,

— Grand merci, brave homme. Et maintenant que vous avez répondu si complaisamment à toutes mes questions, je vais vous donner un bon avis, mais ne cherchez pas à en savoir davantage. Tib Mumps va venir vous offrir le coup de l'étrier dans un instant ; elle vous demandera si vous prenez la route de la montagne ou celle de la forêt : répondez-lui ce que vous voudrez ; mais

a6G ' GÜY BTA.NHKRING. "

ayez soin , ajouta-t-elle en baissant la voix , de faire le contraire de ce que vous lui aurez répondu.

Le fermier se mit à rire, lui dit qu'il suivrait son conseil, et l'égyptienne se retira.

— Et le ferez-vous? lui dit Brown.

— Non en vérité. Je craindrais davantage de lui indiquer le chemin que je vais prendre, que «le le «lire à Tib Mumps : quoiqu'il n'y ait pas non plus une grande confiance à avoir en Tib; et je ne vous conseillerais pas de passer la nuit ici.

Un moment après Tib Mumps , l'aubergiste, vint offrir à Dinmont un verre d'eau-de-vie qu'il accepta. Elle lui fit la question dont Meg Merrilies l'avoit prévenu ; il lui répondit qu'il s'en alloit

par la plaine. Et, après avoir répété à Brown qu'il l'atlendoit le lendemain à Charlies-Hope, il partit et s'éloigna d'un bon pas.

Biçfitized Ir^tîoogle

CHAPITRE XXIII

« L'un sur le grand cliemiu « Attrape quelques coups, et l'autre la potence. » Conte d'hiver de Sha&sfeare.

Brown n'avoit pas oublié les dernières paroles du bon fermier; mais, tandis qu'il payoit sou écot, il 11e put s'empêcher de fixer ses regards sur Meg Merrilies. Elle avoit sous tous les rapports l'air d'une sorcière, comme lorsque nous l'avons montrée à nos lecteurs pour la première lois dans le château d'Ellaugowan. Le temps avoit rendu gris ses cheveux noirs, et sillonné de rides ses traits sauvages; mais sa taille n'étoit pas

voûtée, et son activité étoit encore la même. On > , ~ * avoit remarqué que la vie active, quoique non laborieuse que menoit cette femme, lui donnoit,. comme à plusieurs de ses pareilles, un tel pouvoir sur sa physionomie et ses mouvements, que toutes les attitudes qu'elle vouloit prendre étoient naturelles, aisées et pittoresques. En ce momentelle étoit debout près d'uné croisée, placée de manière à laisser voir sa taille vraiment masculine. Sa tête étoit un peu penchée en arrière, afin que le chapeau qui la couvroit ne pût l'em-

pécher de voir Brown qu'elle sembloit examiner avec une sérieuse attention. A chaque geste qu'il faisoit, à chaque parole qu'il prononçoit, elle sembloit agitée par un tressaillement imperceр-

tible. De son côté il étoit étonné de ne pouvoir regarder cette figure singulière sans une certaine émotion. Ces traits, pensoit-il, se sont-ils offerts à moi en songe, ou rappellent-ils à mon Souvenir quelques-unes des étranges figures que j'ai vues dans les pagodes des Indes.

Tandis qu'il s'occupoit de ces pensées, et que l'hôtesse étoit allée chercher de l'argent pour lui changer une demi-guinée, l'égyptienne fit tout à coup deux grands pas pour se rapprocher de lui, et lui prit la main. Il pensa qu'elle vouloit lui donner une preuve de ses talents dans la chiromancie; mais elle sembloit agitée d'autres sentiments. *•" ' ' '

— Au nom du Ciel, jeune homme, dites-moi quel est votre nom, et d'où vous venez?

— Mon nom est Brown , la mère, et j'arrive des Indes orientales.

— Des Indes orientales! dit- elle en lâchant sa main, ce n'est donc pas cela. Je suis une vieille folle. Tout ce que je vois me semble ce que je désire voir. Mais les Indes orientales! cela ne se peut pas. Quoi qu'il en soit, votre figure et le son de votre voix m'ont rappelé mon ancien

temps. Adieu, ne vous amusez pas en route; et, ' si vous rencontrez quelques-uns de nos gens , ne t leur dites rien , ne vous mêlez pas de leurs af- , 1 faires, et ils ne vous feront pas de mal.

Brown , qui dans ce moment venoit de recevoir , lamonnoie desademi-guinée, lui mit un schelling dans lamaiu, dit adieu àson hôtesse; et, suivant la même route qu'avoit prise Dinmont, se mit

à marcher à grands pas avec l'avantage d'être guidé par les traces qu'avoient laissées sur la terre les pieds du cheval du fermier.

Meg Merrilies le suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue.

— Il faut, dit-elle alors, que je revoie ce jeune homme; il faut que je revoie aussi Ellangowan.

Le laird est mort. Eh bien , la mort règle tous les comptes. Il fut un temps où il étoit bon et humain. Le Shérif n'est plus dans le pa\s. Je peux bien me glisser dans le bois sans qu'on m'aperçoive , ou sans qu'on me reconnoisse. Après tout je ne risque que de passer par les verges. C'en est , fait! il faut que je revoie Ellangowan ou que je meure.

Pendant ce temps Brown continuoit sa route sans perdre un instant. Il étoit déjà dans le sentier tracé dans le bois de bruyères , nommé le désert du Cumberland. 11 vit une maison écartée dans laquelle Dinmont avoit sans doute été faire

GDT MANNCRING.

mie visite, soit d'amitié, soit d'alfaire; car les pas de son cheval suivoient cette direction, et un peu plus loin il en retrouva les traces qui lui annoncèrent qu'il s'étoit remis en route. Je voudrois, pensa Brown, que le bon fermier fût resté ici jusqu'à mon arrivée; je n'aurois pas été fâché tle lui faire quelques questions sur le chemin; plus j'avance, et plus tout ce qui m'entoure paroît sauvage.

A la vérité la nature, comme si elle avoit destiné ce pays à servir de barrière entre deux nations, sembloit y avoir attaché un caractère d'horreur et de désolation. Le9 montagnes ne sont ni

hautes ni escarpées; mais tout est couvert de mousse et de bruyère, le petit nombre de cabanes que l'on y voit sont pauvres et misérables et à une grande distance les unes des autres. Autour d'elles on aperçoit les traces des efforts que l'on a faits pour procurer à la terre une apparence de végétation. Mais deux ou trois poulains qu'on voit errer autour des habitations, les jambes de derrière attachées ensemble, pour éviter les frais d'une écurie, annoncent que la principale ressource du paysan est d'élever des chevaux. Le peuple y est moins hospitalier, plus grossier que dans le reste du Cumberland. Ces dispositions sont le résultat, tant de sa manière de vivre que de ses liaisons avec les vagabonds et les brigands

Bigitized by Cooÿle

qui viennent chercher dans cette contrée sauvage un refuge contre les poursuites de la justice.

Les habitants de ce pays étoient dès autrefois tellement en butte aux soupçons et au mépris fie leurs voisins plus policés, qu'il existoit, et qu'il existe peut-être encore dans Newcastle, un règlement qui défend à tout maître ouvrier de cette ville fie prendre pour apprenti un homme né dans ces environs. Un proverbe dit que lorsqu'on veut tuer son chien on dit qu'il est enragé. Ou peut ajouter que, si l'on donne à un homme ou à une classe d'hommes une mauvaise renommée, il est très-vraisemblable qu'ils finiront par la mériter. Brown 11'ignoroit pas ces détails ; et les discours de l'égyptienne et fie Dinmont avoient encore augmenté ses soupçons. Mais il ne connoissoit pas la crainte, il n'avoit rien sur lui qui pût tenter un voleur, et il se flattoit d'avoir

traversé le désert avant la chute du jour. Il s'étoit pourtant trompé flans son calcul. Le chemin se trouva plus long qu'il ne l'avoit pensé, et l'horizon connnençoitdéjà à s'obscurcir lorsqu'il entroit seulement dans de vastes laudes.

Doublant la vitesse de sa marche, il suivoit un sentier fort étroit qui serpentoit tantôt à travers d'épaisses bruyères, tantôt dans de profonds ravins bordés ici de fossés remplis d'une matière qui tenoit le milieu entre l'eau et la boue, là de

monceaux de pierres et de sable que quelque torrent avoit détachés des montagnes voisines et accumulés en différents endroits. Il s'étonnoit qu'un homme à cheval pût passer dans un pareil chemin; et cependant il voyoit encore les traces de celui de Dinmont, il croyoit même entendre à quelque distance le bruit de ses pas. Il se convainquit que le fermier ne pouvoit s'avancer dans les bruyères aussi vite que lui, et marcha encore plus rapidement dans l'espérance de le rejoindre, et de profiter de la connoissance qu'il avoit du pays.

En ce moment son basset le quitta pour courir en avant, en aboyant d'une manière extraordinaire. Brown se hâta de gagner une petite éminence qui n'étoit qu'à deux pas, et vit ce qui # avoit donné l'alarme à son chien. Dans un chemin creux, à une portée de fusil de lui, un homme • qu'il reconnut aisément pour Dinmont se défendoit contre deux scélérats qui l'attaquoient. Il étoit à bas de son cheval, et s'excrimoit de son mieux du manche de son fouet. Notre voyageur se hâta de courir à son secours; mais, avant qu'il fût arrivé sur le lieu du combat, un coup sur la tète avoit renversé le malheureux fermier que l'un des deux coquins continuoit à frapper impitoyablement. L'autre misérable, courant

au devant de Brown, appela son camarade, en lui disant : — Celui-là est content ! voulant dire proba-

blement qu'il n'étoit plus en état de résister ni de se plaindre. L'un d'eux étoit armé d'une espèce de couteau de chasse, l'autre d'un gourdin. JVIais comme le sentier étoit fort étroit: — S'ils n'ont pas d'armes à feu, pensa Brown, je leur ferai voir du pays. Les brigands vomissoient contre lui, en 1 attaquant, force menaces et imprécations; mais ils s'aperçurent qu'ils avoient affaire à un homme aussi vigoureux que résolu , et après en avoir reçu deux ou trois coups bien assenés , l'un d'eux lui cria : De par tous, les diables, que ne passes-

tu tou chemin ? ce n'est pas à toi que nous en voulons.

Brown ne se payant pas de cette monnoie, et ne voulant pas laisser à leur merci le malheureux qu'ils vouloient voler, et peut-être achever d'assassiner, le combat recommençoit, lorsque Dinmont, revenu de son étourdissement, se remit sur ses jambes , saisit son bâton , et vint pour se mettre de la partie. Comme nos deux coquins n'en étoient pas venus à bout aisément, même quand il étoit seul, et dans la surprise où l'avoit jeté leur attaque imprévue, ils ne crurent pas devoir attendre qu'il vînt joindre ses forces à celles d'un homme qui paroissoit en état de leur tenir tète à tous deux; ils s'enfuirent de toutes leurs jambes à travers lebois, poursuivis par Wasp qui avoit pris une part glorieuse à l'action , en har-

.rv

LfjQfl

ét 9

dk *

' > rifTnt'T

fi"* 1

GUY MAMtERING.

«■ GUY MAÎfMERIMG.

celant l'ennemi sur les derrières, etopérant par-là

une utile diversion en faveur de son maître.

—Diable! votre chien entend bien la chasse à présent! tels furent les premiers mots du fermier en arrivant la tête pleine de sang, lorsqu'il reconnut son libérateur.

— J'espère que vous n'êtes pas blessé dangereusement ?

— Oh! ce n'est rien. Ma tète est à l'épreuve de quelques contusions, je la conserverai, grâce à vous. Mais il faut que vous m'aidiez à chercher mon cheval, et vous monterez en croupe; car il faut gagner du terrain avant que toute la bande ne vienne tomber sur nous, le reste n'est peutêtre pas bien loin.

Le hasard voulut heureusement que le cheval se trouvât à deux pas, et Brown fit quelque difficulté de trop charger la pauvre bête.

— Ne craignez rien, répondit Dinmont, Dumple porteroit six hommes si sa croupe étoit assez longue. Mais, pour l'amour de Dieu, dépêchonsnous. Je vois venir du monde là- bas; je crois prudent de ne pas les attendre.

Brown pensa de son côté que la vue de cinq à six hommes qui accouroient effectivement vers eux devoit abréger les cérémonies. Il sauta donc sur la croupe de Dumple, et le bidet plein d'ardeur, chargé de deux hommes grands et vigou-

reux, partit avec la même vitesse que s'il eût porté deux enfants de cinq à six ans. Son maître, qui connoissoit parfaitement la route, l'excitoit encore, et avoit soin de choisir le meilleur chemin, en quoi il étoit parfaitement secondé par l'instinct admirable de l'animal, qui, dans tous les mauvais pas , ne manquoit jamais de choisir l'endroit où le passage se trouvoit le «moins difficile.

Malgré tous ces avantages, la route étoit tellement entrecoupée, ils étoient si souvent forcés de s'écarter de la ligne droite, qu'ils ne gagnoient que peu de terrain sur ceux qui les poursuivoient. Ne craignez rien, dit l'intrépide Ecossais à son compagnon , si nous étions une fois au delà du ruisseau de Witthershin , la route change de face, et ils auroient de bonnes jambes s'ils nous attrapoient.

Us arrivèrent bientôt à ce ruisseau : l'eau paroissoit à peine couler, et ressembloit à celle d'un étang fangeux. 11 étoit couvert de roseaux , et de différentes herbes aquatiques. Dinmont conduisit ♦ son coursier vers l'endroit qui lui parut offrir un gué plus facile; mais Dumple s'arrêta tout à coup, baissa la tête comme pour reconnoître de plus près l'eau qu'on vouloit lui faire

traverser, frappa la terre de ses pieds de devant , et resta comme s'il eût été de marbre.

— Ne ferions- nous pas mieux, dit Brown, de

mettre pied à terre, et de laisser l'animal à son sort, ou de le ïbrcer à traverser le gué.

— Non, non, dit le pilote. Il faut laisser manœuvrer Dumple comme il l'entend. Il a plus de bon sens que bien des chrétiens. En parlant ainsi, il lâcha la bride, et s'adressant à son cheval: Allons, mon garçon, lui dit-il, choisis ton chemin, vois où tu veux passer.

Dumple, ayant la liberté du choix, gagna un autre endroit, où le ruisseau, à ce que pensoit Brown, ne sembloit pas offrir un passage si facile, mais que l'instinct ou l'expérience de l'animal lui faisoit préférer. Là , il entra dans l'eau de luimême, et atteignit l'autre bord sans difficulté.

— Nous voilà hors du marais, dit Dinmont, j'en suis bien aise. On y trouve plus d'écuries pour les chevaux que d'auberges pour les hommes.

Maintenant il nous fàut atteindre la route pucelle, et nous serons sauvés. Effectivement ils se trouvèrent bientôt sur un pavé rompu, reste d'une chaussée construite par les Romains, et qui traverse ce pays sauvage dans la direction du nord, et alors ils firent de neuf à dix milles par heure, Dumple ne demandant d'autre relâche que de quitter le galop pour se mettre au trot. *

— Je pourrois bien le faire aller plus vite, dit son maître, mais il faut considérer qu'il a sur les flancs deux paires de longues jambes, et ce seroit

Dlgiîizeeby Go

une pitié tle forcer Dumple. II n'avoit pas son pareil dans toute la foire de Cartisle. Brown étoit bien d'avis de ménager le pauvre animal , et comme ils étoient à l'abri de toute crainte, il dit à M. Dinmont qu'il feroit bien de bander sa tète avec un mouchoir, de crainte que l'air n'envenimât sa blessure.

— Et à quoi bon? dit le fermier résolu; le plus court est de laisser le sang se tiger sur la blessure : cela épargne une emplâtre.

Brown, dans le cours de ses campagnes, avoit vu recevoir bien des blessures , mais il ne put s'empêcher de remarquer que jamais il n'en avoit vu supporter avec un pareil sang-froid.

— Bah! bah! faudroit-il faire la poule mouillée pour une petite entaille à la tète? Mais, dans cinq minutes, nous sommes en Écosse, et il faut que vous veniez avec moi à Charlies-IIope, c'est une chose arrêtée.

Brown accepta avec plaisir l'hospitalité qu'il lui offroit. La nuit commençoit à s'épaissir, quand ils . arrivèrent près d'une petite rivière qui serpentoit à travers un paysage champêtre. Les montagnes qui s'offroient à la vue étoient plus vertes et plus escarpées que celles qu'ils venoient de quitter, et leurs pentes garnies de gazon s'abaissoient jusqu'aux rives de la petite rivière. Sans étonner les yeux par ses monts aux sommets

ambitieux, sans offrir un aspect romantique et pittoresque , cette contrée plaisoit par son air champêtre et solitaire. On n'y voyoit ni routes, ni euclos, ni terres labourées; ou auroit cru être clans un vallon choisi par un patriarche pour y faire paître ses troupeaux. Les ruines de quelques tours démantelées prouvoient

que ce pays avoit été le séjour d'habitants bien différents de ceux qui s'y trouvoient alors, ces maraudeurs dont les guerres entre l'Ecosse et l'Angleterre virent les exploits.

Dumple prit un sentier qui ahoutissoit à un gué qu'il connoissoit bien , traversa l'eau , et , allongeant le pas, côtoya la rivière pendant environ un mille. Il s'avança alors vers deux ou trois bâtiments peu élevés et couverts en chaume, dont les angles opposés l'un à l'autre indiquoient un grand mépris pour les règles de l'architecture. C'étoit la ferme de Charlies-Hope. A leur approche les trois générations des Pepper et des Moutarde , et un grand nombre de leurs alliés dont les noms nous sont inconnus , se mirent à aboyer à qui mieux mieux. Le fermier fit entendre sa voix; elle fut reconnue, et l'ordre se rétablit.

La porte s'ouvrit : une fille à demi-vêtue qui avôit le soin de traire les vaches, et qui venoit de s'acquitter de cette fonction , s'y montra un

instant, et la referma aussitôt pour rentrer clans l'intérieur, d'où on l'eutendit crier : — Mistress! mistress! c'est notre maître, et un autre homme avec lui.

Dumple, abandonné à lui -même, gagna la porte de l'écurie, frappa du pied pour se la faire ouvrir, et salua de quelques hennissements ses amis qui s'y trouvoient, et qui lui rendirent ses salutations. Pendant ce temps, Brown avoit beaucoup d'ouvrage à préserver son pauvre Wasp des empressements de toute la meute rassemblée autour de lui, et qui ne paroissoit pas disposée à le recevoir' avec l'hospitalité que montroit le maître du logis.

Un moment après , un valet de charrue vint introduire Dumple dans l'écurie , tandis que mistress Dinmont, îemme de

bonne mine et de bonne humeur, vint recevoir nos voyageurs, et montrant à son mari un plaisir de le revoir dont la sincérité se peignoit sur son visage : — Mon Dieu, s'écria -t- elle, avez -vous été absent assez long-temps ! . • ,

GUY MANMERING.

CHAPITRE XXIV

« De ce ruisseau jamais la poésie « N'a soupiré sur la rive fleurie :

« Il n'est connu qu'aux bergers d'alentour, *

« Son onde est pure ainsi que leur amour. »

L'art de conserver sa santé.

Les fermiers actuels du sud de l'Écosse con-

noissent mieux que leurs pères les raffinements de la civilisation, et les mœurs que j'ai à décrire ont cessé d'exister, ou du moins sont considérablement changées. Sans perdre leur antique simplicité, ils cultivent des arts qui étoient inconnus à la génération qui les a précédés. Ils ont adopté de nouvelles méthodes de ciiîture , et savent apprécier tout ce qui peut rendre la vie plus confortable. Leurs maisons sont plus commodes, leurs habitudes les mettent de niveau avec le monde civilisé, et le luxe le plus louable, le luxe du savoir, s'est introduit dans leurs montagnes, ' et a fait beaucoup de progrès depuis trente ans : leur plus grand défaut, celui de boire outre mesure, disparoît de plus en plus tous les jours. Leur franchise, leur hospitalité est toujours la 'même;

mais elle a, en général, un caractère plus poli, et sait se restréindre dans dégustes bornes;

GUY MANNEIUIVG. 28 I

— Eli, mon Dieu, ma femme, dit Dinmont en la poussant, mais avec douceur et en la regardant d'un air d'amitié, un moment donc, Aylie , ne voyez-vous pas un étranger?

Aylie se tourna vers Brown pour lui faire ses excuses. — C'e$t que, voyez-vous, j'étois si aise

de revoir mon mari Mais , Dieu du ciel !

qu'avez-vous donc tous les deux ?

Ils venoient d'entrer dans un petit salon, et la lumière qui l'éclairoit faisoit voir le sang qui avoit coulé de la tête de Dinmont, et qui avoit assez copieusement arrosé ses habits et ceux de son compagnon.

— Je parierois, Dandy, que vous vous serez encore battu avec quelque maquignon de Bewcastle! En conscience, un homme marié, ayant une nombreuse famille comme vous , devroit mieux connoître de quel, prix est. la vie d'un père. Et en parlant ainsi, les yeux de la bonne femme laissoient échapper quelques larmes.

— Oui , vraiment ! JBde mari en l'embrassant avec plus d'affection qfe de cérémonie, il s'agit bien de cela ! demandez à monsieur, il vous dira qu'en sortant de chez Lourie Lowther, où je m'étois arrêté un instant , et avec qui j'avois bu deux ou trois coups, comme je venois d'entrer dans les marais, et que je me pressois pour arriver ici, d[eux coquins, sortant du bois sans que je les

aperçusse, se jetèrent sur moi, me renversèrent ' de cheval , me donnèrent sur la tète un fameux coup qui m'étourdit et me fit tomber, le tout avant que je pusse leur frotter les reins avec mon fouet. Si ce brave homme n'étoit. pas venu à mon secours, je n'étois pas quitte de leurs mains, et ils m'auroient pris plus d'argent qu'il n'est facile d'en gagner. C'est donc à lui, après Dieu, que vous êtes redevable de me revoir.

En parlant ainsi, il tira de sa poche une bourse . de cuir assez enflée, et la donna à sa femme, en lui disant de la serrer.

— Que Dieu le bénisse et le récompense! ditelle; mais comment lui témoigner notre reconnoissance? lui offrir la table et le gîte, c'est ce que nous n'avons jamais refusé à personne. S'il y avoit, ajouta-t-elle en jetant un regard sur la bourse, mais avec un air de délicatesse et de timidité qui empèchoit qu'on ne pût s'en offenser,

s'il y avoit quelque autrejnoyen Brown vit,'

et apprécia le mélange î^fcimplicité et de générosité qui respiroit daifflPle discours de cette digne femme, et il ne pouvoit se dissimuler que l'habit très-modeste dont il étoit revêtu , et qui se trouvoit déchiré et couvert de sang , pouvoit le faire regarder comme un objet de compassion et peut-être même de charité. Il se hâta donc de dire qu'il se nommoit Brown , qu'il étoit capi-

> güy mvjvneriIng. a83

• taine de cavalerie , voyageoit à pied par plaisir autant que par économie; enfin il engagea son hôtesse à visiter la blessure de son mari , qu'il n'avoit pas voulu lui permettre d'examiner.

Mistress Dinmont étoit plus accoutumée à voir des trous à la tète de son mari qu'à se trouver en présence d'un capitaine de dragons. Elle prit une serviette de table à peu près blanche, et oubliant pour quelques minutes le souper auquel elle son- • ' geoit déjà , elle frappa son mari sur l'épaule :

— Allons, lui dit-elle, asseyez-vous, mauvaise tête, qui cherchez toujours quelque fâcheuse affaire pour vous et pour les autres !

Dinmont fit deux ou trois cabrioles, commença une danse montagnarde, pour montrer combien peu sa blessure l'inquiétoit, et s'étant enfin décidé à s'asseoir, confia à l'inspection de sa femme sa tête ronde, noire et chevelue. Brown avoit vu plus d'un chirurgien examiner avec attention des blessures plus légères. Aylie montra cependant assez d'intelligence dans son pansement. Elle commença par couper avec ses ciseaux les cheveux remplis de sang figé dont les mèches gènoient ses opérations; elle mit de la charpie sur les blessures, les bassina avec une eau vulnéraire qui passoit pour souveraine darts tout le canton, et dont on faisoit une grande consommation le jour de la foire; après quoi elle fixa son emplâtre

avec un bandage, et, en dépit de la résistance du patient, couvrit le tout d'un bonnet de nuit pour bien l'assujettir. Elle fomenta avec de l'eau-de-vi# quelques contusions qu'il avoit sur le front et sur les épaules, ce que Dinmont ne voulut permettre qu'après que le remède eut payé un ample tribut à sa bouche. .*

Mistress Dinmont offrit alors ses services à Brown avec autant de franchise que de naïveté; mais il lui répondit qu'il n'avoit be-

soin que d'un peu d'eau dans un bassin et d'une serviette.

« — C'est à.quoi j'aurois dû penser plus tôt, ditelle ; mais je n'ai pas osé ouvrir la porte, ctir tous les enfants sont là, pauvres innocents, qui meurent d'envie d'embrasser leur père. •

Cela expliqua à Brown Içs cris et le tapage que l'on entendoit à la porte du salon, ce dont il avoit été un peu surpris, quoique mistress Dinmont n'y eût fait d'autre attention que de pousser le verrou après qu'ils y furent entrés. Mais lorsqu'elle ouvrit la porte pour aller chercher le bassin et la serviette, car il ne lui vint pas seulement à l'idée d'offrir à Brown de passer dans une autre chambre , un essaim d'enfants se précipita dans le salon. Lqp uns arrivant de l'écurie où. ils avoient été visiter leur ami Dumple , les autres de la cuisine où ils écoutoient les contes et les chansons de la vieille Elspith ; èt les plus

jeunes, à moitié dus, ayant quitté leurs lits, tous criant à qui mieux mieux qu'ils vouloient voir papa , et savoir ce qu'il leur avoit rapporté des*' différentes foires où il avoit été dans son voyage.

Notre chevalier de la tète fêlée commença par embrasser toute la bande à la ronde, et fit ensuite une distribution de flûtes, de trompettes et de pain d'épices. Enfin , quand leur joie devint si bruyante qu'on ne pouvoit plus y tenir : — C'est la faute de ma femme, dit -il à Brown; elle laisse toujours les enfants faire tout ce qui leur plaît.

— Eli, mon Dieu! dit la bonne Aylie qui arrivoit en ce moment tenant d'une main un bassin plein d'eau et une serviette de l'autre, que voulezvous? Puis-je fibre autre chose pour ces pauvres enfants?

Dinmont alors se mit en mouvement, et moitié prières, moitié menaces, un peu aussi en les poussant, parvint à débarrasser la chambre de , toute la marmaille, n'y laissant que les deux aînés, un garçon et une fille, qui étoient capables de se conduire, dit-il, autrement. Pour la même raison, • et avec moins de cérémonie, il mit à la porte toute la meute, excepté les vénérables patriarches, le vieux Pepper et la vieille Moutarde, à qui des châtiments répétés, et l'amour de la paix qui accompagne souvent la vieillesse, avoient inspiré

des sentiments si hospitaliers , qu'après avoir grondé quelque temps contre Wasp qui en fai- 4 soit autant de son côté, et qui s'étoit retranché sous la chaise de son maître , ils consentirent paisiblement à partager avec lui une peau de mouton où la laine étoit restée , et qui valoit pour eux le plus beau tapis de Bristol.

L'activité de la maîtresse de la maison , qu'on appeloit mistress à la cuisine, et la ménagère au salon, avoit déjà coûté la vie à deux poulets, qui, à défaut de temps pour mieux faire, parurent bientôt cuits sur le gril. Une grosse pièce de bœuf froid , des œufs , des gâteaux , un pudding de farine d'orge, tout cela délayé avec d'excellente ale brassée à la maison, et arrosé d'une bouteille d'eau-de-vie, composa un souper auquel Brown étoit disposé à faire honneur. Peu de soldats, après un jour de marche et une escarmouche par-dessus le marché , qf s'en seroient pas contentés. Tandis que mistress Dinraont donnoit ses ordres, une jeune et vigoureuse servante . dont les joues étoient aussi rouges que le ruban qui retenoit ses cheveux, et qui l'aidoit à desservir les restes du souper, pendant que la dame s'occupoit à placer sur la table le

sucre et l'eau chaude , ce quelle craignoit de voir oublié par la suivante , tant celle - ci étoit occupée à consi-

dérer un capitaine en activité de service, Brown demanda k son hôte s'il ne se repentoit pas de ne point avoir suivi les avis de l'égyptienne.

— Qui le sait? répondit-il, ce sont des diables bien rusés. Peut-être n'aurois-je échappé à un danger que pour tomber dans un autre. Et cependant j'ai tort de parler ainsi , car si jamais la vieille sorcière vient à Charlies-Hope , je lui donne une pinte d'eau-de-vie et une livre de tabac pour son hiver. Oui, ce sont des diables bien rusés, disoit mon vieux père; mais elles vont mal quand on les guide mal, et il y a du bon et du mauvais dans ces égyptiennes.

Cette conversation qui se prolongea fit encore vider une pinte d'ale, et exigea un nouveau renfort d'eau-de vie, d'eau et de sucre. Mais Brown se refusa enfin à prolonger plus long -temps la séance pour ce soir, il allégua la fatigue que lui faisoit éprouver son voyage, ainsi que le combat qu'il avoit soutenu, car il savoit qu'il auroit été inutile de remontrer au bon fermier que trop de sacrifices au Bacchus d'Écosse pourroient avoir des inconvénients pour sa blessure. On le conduisit dans une très-petite chambre, où il trouva un excellent lit, et les draps lui prouvèrent que son hôtesse avoit eu raison de se vanter qu'on n'en pouvoit trouver nulle part de meilleurs, parce que le lin en avoit été filé par Nelly et par.

elle -même, qu'ils avoient été blanchis sur sa prairie, savonnés dans la belle eau de son puits; et qu'est-ce qu'une femme pourrait faire de plus, fût-elle reine?

Il est très-vrai qu'ils égaloient la neige en blancheur, et que la manière dont ils avoient été blanchis leur avoit communiqué une odeur suave.

Wasp , après avoir léché la main de son maître pour lui dire bonsoir, se coucha aux pieds de son lit, et un doux oubli du monde entier s'empara bientôt des sens de notre voyageur.

CHAPITRE XXV

«• Si la chasse, Bretons, a pour vous tant de charmes,

*■ Montez sur vos coursiers, et dirigez vos armes « Sur le rusé brigand par qui, dans une nuit,

« De votre basse-cour tout l'espoir est détruit :

« SuiveZ'le en ses détours jusque dans sa tanière, m Et faites contre lui gronder votre tonnerre. »•

Les Saisons de Thomson.

Brown se leva de fort bonne heure le lendemain, et sortit de sa chambre pour examiner l'établissement de son nouvel ami. Tout dans le voisinage de la ferme sembloit négligé et presque inculte. Un jardin pitoyable, aucun soin pour le rendre productif, nulle précaution pour en bannir des eaux qui en inondoient une partie, une absence totale de cette élégance qui donne un aspect si

agréable aux fermes d'Angleterre. On voyoit cependant que ces défauts ne pouvoient s'attribuer à la pauvreté, ni à la négligence qui en est la suite, et qu'ils n'avoient pour cause que le manque de goût et de connoissances. L'étable pleine d'un grand nombre de belles vaches, la laiterie remplie de lait, de crème, de beurre et de fromages, dix bœufs qu'on engraissoit , deux bons atelages de chevaux, sans compter deux chevaux de selle, des domestiques nombreux,

actifs, industrieux, et paroissant contents de leur sort, enfin partout un air d'abondance, annonçaient un fermier à son aise.

La maison, située sur une petite éminence qui dominoit la rivière, n'avoit pas- à craindre les influences dangereuses de son voisinage. Non loin de là il vit la bande d'enfants qui étoient déjà à jouer, et qui s'occupoient à bâtir une petite maisonnette en terre autour d'un gros chêne, que l'on nommoit le buisson de Charlies, en mémoire d'un ancien maraudeur de ce nom qui avoit jadis demeuré dans cet endroit. Entre la ferme et les pâturages de la montagne étoit un marécage qui avoit, dit -on, servi autrefois à la défense d'un château-fort dont il ne restoit aiucun vestige, mais qui avoit été la résidence du même héros dont nous" venons de parler. Brown voulut lier connoissance avec les enfants, mais ils s'échappèrent de ses mains comme du vif-argent. Cependant les deux aînés, quand ils furent à quelque distance, furent assez braves pour se retourner et -le regarder. Il dirigea sa course alors, vers la montagne, et y arriva en traversant le marais. On y avoit

placé des pierres pour la commodité du pas- # sage, mais elles n'étoient ni aussi larges, ni aussi bien assurées qu'on auroit pu le désirer. A peine il commençoit à gravir qu'il aperçut un homme qui la descendoit.

Il reconnut bientôt son digne hôte, quoique le plaid des bergers écossais eût remplacé son costume de voyage. Un bonnet, fait avec la fourrure d'un chat sauvage, couvroit sa tète plus commodément que n'auroit pu le faire un chapeau, à cause du bandage qui l'enveloppoit.

Brown, en sa qualité de capitaine, étoit accoutumé à juger des hommes par leur force et leurs i nerfs , et il ne put s'empêcher d'admirer la riche taille, les larges épaules et les muscles bien prononcés de Dinmont. Celui-ci, de son côté, faisoit intérieurement le même compliment à Brown, dont il examinoit l'air de vigueur plus à loisir qu'il ne l'avoit encore fait. Après s'être réciproquement salués, le capitaine demanda à son hôte si sa blessure ne lui laissoit aucune inquiétude.

— Je n'y songeois plus, dit le fermier; mais, ce matin que je suis frais et à jeun, je pensois, en vous regardant, que, si vous et moi nous avions chacun un bon gourdin de chêne noueux , nous 11e reculerions pas devant une demi-douzaine de ces coquins.

— Mais n'auriez-vous pas agi sagement en res-

tant une heure ou deux de plus au lit, après de telles contusions ? , • '

— Confusion , capitaine ! jamais je n'ai de confusion dans la tête. Un jour je suis tombé du haut de la butte de Christenbury :eh bien, sans avoir

de confusion pour cela, je me suis relevé, et j'ai été rejoindre mes chiens qui couroient le renard. Non, non, je ne sais ce que c'est que confusion, à moins que par hasard un petit coup de trop... vous m'entendez? D'ailleurs j'avois besoin de visiter mes troupeaux ce matin , de voir si tout étoit en ordre : quand le maître est absent, les domestiques se négligent, ils pensent à leurs plaisirs plus qu'à leurs devoirs. Je viens de rencontrer Tom de Todshaw et quelques fermiers de nos environs. Ils vont chasser le renard ce matin. Voulez-vous nous joindre à eux? je vous donnerai Dumple, et je monterai ma grande jument.

— Mais, monsieur Dinmont, je crains d'être obligé de vous quitter.

— Me quitter! du diable si vous me quittez avant quinze jours d'ici! non, non, on ne trouve pas toutes les nuits un ami comme vous dans les marécages de Bewcastle.

Brown n'avoit pas dessein de faire un voyage expéditif, il entra donc en composition avec son hôte, et lui promit (le passer huit jours à Charlies- Hope.

En arrivant à la ferme ils trouvèrent un ample déjeuner qui les attendoit, grâce aux soins d'Aylie. En apprenant la partie de chasse projetée, elle n'y donna pas une approbation complète, mais elle ne témoigna ni surprise ni alarme. — Vous

•"tes toujours le même, dit-elle, rien ne vous rendra sage, jusqu'à ce qu'on vous rapporte ici les pieds en avant.

— Taisez-vous, bonne femme, lui dit sou mari, vous savez bien qu'après toutes mes caravanes je n'en vaux pas une épingle de moins.

En parlant ainsi , il engagea Brown à déjeuner promptement, parce que la gelée commençant à passer, on se mettrait en chasse de bonne heure.

Ils se mirent donc en route, le fermier ouvrant la marche. Ils quittèrent bientôt la petite vallée , et se trouvèrent dans des montagnes si escarpées qu'on aurait pu craindre à tout moment d'en être précipité. Des deux côtés ou voyoit souvent des ravines qui pendant l'hiver, après une pluie d'orage, servoient de lit à des torrents impétueux. Quelques brouillards couvraient encore le sommet des montagnes; c'étoit le reste des nuages du matin, et ils avoieut procuré une pluie douce à laquelle on étoit redevable de la fonte de la gelée, et qui avoit formé cent petits ruisseaux qui sembloient couper la verdure par autant de filets argentés. Diumont troltoit hardiment sur les étroits sentiers tracés parles pas des bestiaux ; et enfin ils commencèrent à voir d'autres personnes à pied et à cheval, qui cheminoient comme eux vers le lieu du rendez-vous. Brown ne concevoit pas comrtient on pouvoit chasser le renard

a GDT MÀNNFR1NG.

sur des montagnes où un cheval, accoutumé à la plaine, n'auroit osé prendre le trot; et où le cavalier, qui se seroit écarté du sentier seulement de la longueur d'un pied , auroit couru le risque de tomber dans une fondrière ou d'être brisé sur des • rochers. Son étonnement nediminua point, quand il fut arrivé à l'endroit où la chasse devoit avoir lieu.

• Après avoir monté long-temps , ils se trouvèrent sur un plateau qui dominoit une vallée trèslongue, mais extrêmement étroite. Là étoient rassemblés les chasseurs avec un appareil qui auroit choqué un véritable amateur. En effet l'objet de leur réunion n'étoit qu'un simple amusement, mais surtout le désir de détruire quelques-uns de ces animaux nuisibles à leurs poulaillers. Aussi le pauvre renard ne pouvoit-il dispùter sa vie aussi long-temps que dans une plaine. Cependant la nature même du pays qu'il habitoit lui donnoit quelques ressources qu'il ne devoit -pas à la courtoisie des chasseurs. La vallée étoit entourée de bancs de terre coupés a pic, et d'énormes rochers qui descendoient jusqu'à terre, et alloient rejoindre un ruisseau qui la traversoit vers son extrémité, et dont les bords étoient couverts' de quelques touffes de bruyère ou de genêt épineux. Les chasseurs à pied et à cheval se placèrent de distance en distance le long de cettfc vallée: chaque

opt m AanvERiNG. ag5

fermier avoit avec lux au moins une couple de ces gros chiens gris dont la race étoit autrefois si estimée en Écosse, mais qui a dégénéré par son mélange avec d'autres espèces. Leveneur, espèce de garde-bois, à qui l'on accorde une récompense pour chaque renard qu'il détruit, étoit déjà au bout du vallon dont les échos relentissoient des aboiements d'une demi-douzaine de chiens qui l'accompagnoient , et dressés à la chasse du renard. Les trois générations des Pepper et des Moutarde n'avoient pas été oubliées, et un berger avoit été chargé de les conduire d'avance au lieu du rendez-vous. Un nombre immense de dogues, de barbets , de chiens de toute espèce et de toute couleur, étoient aussi rassemblés, et sembloient jouer le rôle du chœur dans les

anciennes tragédies. D'autres spectateurs, placés sur le haut des montagnes qui bordoient la vallée, tenoient leurs chiens en laisse, prêts à les lâcher sur le renard , s'il tentoit de gagner les hauteurs pour échapper à la poursuite de ceux qui occupoient le fond.

Le spectacle eût été peu attrayant pour un chasseur de profession; mais il olfroit quelque chose de pittoresque et de séduisant. Les figures de ceux qui occupoient le sommet des montagnes, se dessinant sur l'horizon, sembloient se mouvoir dans les airs. Lps chiens, impatients

2C^ GUY M\NMliIUjNC.

d'ëtre en chasse, bondissoient çà et là, et mordoient les courroies qui les empëchoient d'aller joindre leurs camarades dans le fond de la vallée. De ce côté le tableau n'étoit pas moins animé. Le soleil n'avoit pas entièrement dissipé le brouillard, le vent en chassoit de coté et d'autre quelques restes; et tantôt on apercevoit comme à travers une gaze les mouvements des chasseurs qui poursuivoient leur proie, tantôt on les voyoit distinctement Courir sans la moindre crainte sur des rochers presque impraticables , et excitant les chiens à suivre la voie du renard. Quelques - uns dans le lointain paroissoient de véritables pygmées. Un brouillard plus épais venoit-il à les couvrir, les cris des hommes, les hennissements des chevaux, les aboiements des chiens, sembloient sortir des entrailles de la terre, et étoient la seule preuve que la chasse se continuoit. Le renard , poursuivi d'un bout à l'autre de la vallée, l'abandonnoit-il . pour gagner les montagnes, ceux qui, placés sur leur sommet, suivoient tous ses mouvements iâchoient slir lui leurs lévriers qui, plus agiles que le renard qu'ils

égaloient en courage et en force, réduisoient bientôt le pillard aux abois.

C'est ainsi que, sans aucune attention aux règles ordinaires de cette chasse, mais à la grande satisfaction, à ce qu'il parut, de tous les bipèdes

GUY MAKJVKRING.

efequadrupèdes qui y prirent part , on mit à mort quatre renards dans cette matinée. Brown luimême avoua qu'il n'a voit pas vu ce spectacle sans plaisir, quoiqu'il eût assisté aux chasses royales de l'Inde, et qu'il eût chassé le tigre, monté sur un éléphant avec le nabab d'Arcot. Lorsque cette partie fut terminée, plusieurs des chasseurs, suivant les règles de l'hospitalité établie dans ce pays, furent engagés à venir dîner à Charlies- Hope.

En y retournant, Brown se trouva un moment %tôté du veneur. Il lui fit quelques questions sur la manière dont il exerçoit sa profession; mais cet homme sembloit éviter de rencontrer ses . yeux, et chercher à se débarrasser de sa compa- 1 gnie et de sa conversation, ce dont Brown ne put concevoir la raison. C'étoit un homme d'une taille élancée, d'un teint fort basané, très-leste, et semblant fait pour l'état qu'il avoit embrassé. Mais sa figure n'annonçoit pas la franchise et la gaîté d'un chasseur. Il avoit l'air soucieux, embarrassé, et cherchoit à éviter les yeux de ceux qui le regardoient en face. Après quelques réflexions sur le succès dont la chasse avoit été

suivie, Brown lui donna une petite gratification, et alla rejoindre Dinmout.

La ménagère avoit tout disposé pour leur

CHAPITRE XXVI

•* On y rit bonne compagnie, '

« Les F.Uiot, les Armstrong. »

Ballade de Jean Armstrong *

Les occupations des deux jours suivants consistèrent dans les amusements que peut offrir la campagne, comme la chasse, la promenade; et nous nous dispenserons d'en parler, parce qu'ils n'offriroient rien d'assez intéressant pour le lecteur. Mais nous ne pouvons passer sous silence

• un des plaisirs dont on régala notre capitaine , et qui est en quelque sorte particulier à l'Écosse. C'est la chasse, ou pour mieux dire la pêche du saumon. On lance sur le poisson une espèce de long trident, ou de pique à trois pointes, que l'on nomme un harpon ; et cette pêche est surtout en usage à l'embouchure de l'Esk, et des autres rivièVes d'Ecosse où les saumons sont abondants. Cette chasse a lieu le jour ou la nuit , mais la nuit de préférence. Le poisson, étant alors

• à fleur d'eau, se découvre aisément à la lueur de torches ou de feux que l'on allume dans des grilles eu fer remplies de fragments de bois goudronnés.

Les principaux acteurs de cette petite fête, embarqués dans un vieux bateau, s'étoient rendus dans un endroit où la rivière , resserrée par l'écluse d'un moulin, rend cette chasse plus facile. Les autres, dispersés sur la rive, sembloient, en brandissant leurs torches et leurs harpons, vouloir donner une idée des anciennes

bacchanales. Les saumons cherchoient à s'échapper, les uns en remontant le cours de l'eau, les autres en se cachant près du rivage sous des racines ou des rocs avancés. Mais le moindre indice suffisoit pour annoncer leur présence à ceux qui étoient dans la barque. L'agitation d'une herbe, le moindre mouvement indiquoient à l'adroit pêcheur l'endroit où il devoit lancer son arme.

Ceux qui étoient accoutumés à cette pèche sembloient y prendre un grand plaisir ; mais Brown, n'étant pas habitué à manier le harpon, fut bientôt las de voir que ses coups, au lieu de percer le saumon, ne frappoienl que les rocs qui bordoient le rivage. Il ne pouvoit même voir sans quelque peine ce malheureux poisson se débattant contre la mort, tiré dans la barque qu'il emplissoit de son sang. Il se fit donc mettre à terre, et, s'étant placé sur un bout de rocher qui avançoit un peu dans la rivière, il jouit davantage du spectacle qu'il avoit devant les yeux. Il pensa plus d'une fois à son ami Dudley , en

voyant les xlivers effets de lumière que la lueur des torches produisoit sur la surface de l'eau. .Tantôt il sembloit qu'une étoile éloignée réfléchissoit dans l'onde un rayon scintillant semblable à celui que les kelpies ou génies des eaux envoient, d'après les légendes du pays, pour indiquer la tombe humide de leurs victimes. Tantôt la lumière redoublant d'éclat rendoit visibles tous les objets, et donnoit une teinte rougeâtre aux arbres, aux rochers et même à la verdure, jusqu'à ce qu'elle se changeât en un foible crépuscule auquel succédoit parfois une profonde obscurité. Par intervalles, la clarté portant sur la barque faisoit apercevoir les

pécheurs, tantôt immobiles cherchant à découvrir leur proie , tantôt le bras levé pour la percer, et donnoit à leur figure une couleur «le rouge cuivré qui faisoit paroître la barque comme une espèce de • Pandémonium.

S'étant amuse quelque temps de ces divers effets d'ombre et de lumière, il suivit le cours de l'eau pour retourner à la ferme, regardant, chemin faisant, les autres personnes qui, sur les bords de la rivière, s'occupoient de cette pèche. Trois pécheurs sont ordinairement ensemble :

l'un tient la torche, et les deux antres sont armés du harpon qui doit percer le poisson. Il aperçut un homme qui cherchoit inutilement à tirer sur

le rivage un gros saumon qu'il avoit percé. BroVrt s'avança pour voir cette capture. Celui qui tenoit

Zj

la torche étoit le veneur, dont la conduite lui»

* avoit causé quelque surprise. — Venez, Monsieur, • venez ici , lui crièrent quelques spectateurs ,

► venez voir ce saumon , il se débat comme un pourceau.

* —Tenez bien le harpon! tirez-le à terre! vous n'avez pas la force d'un chat ! tels étoient les cris que les assistants adressoient au pécheur cherchant à tirer son saumon, et qui, ayant à lutter contre la force du courant et la vigueur d'un poisson monstrueux , ne savoit comment faire pour s'assurer de sa proie. Brown étant

arrivé, dit au veneur : — L'ami , approchez votre torche de votre camarade : il n'y voit pas suffisamment. .

Il avoit reconnu sur-le-champ les traits et la figure basanée de cet homme; mais celui-ci n'eut pas plutôt entendu la voix de Brown, et vu qu'il » s'avançoit, qu'au lieu de chercher à éclairer sou compagnon, il laissa tomber sa torche dans l'eau, comme par accident.

— Gabriel a le diable au corps ! dit le pêcheur . en voyant flotter sur l'eau la torche à demi éteinte.

Il a le diable au corps! je ne viendrai jamais à bout d'avoir ce saumon sans lumière , et cependant, si je pouvois l'amener à terre, je suis sûr qu'on n'eu auroit jamais vu un plus beau! Quel-

ques personnes entrèrent dans i'eau pour l'aider, le poisson fut çnfin tiré sur le rivage, et on trouva ensuite qu'il pesoit près de trente livres.

La conduite du veneur frappa Brown. Il ne se souvenoit pas de l'avoir jamais vu, et il ne pouvoit concevoir pour quel motif il évitoit ses regards, comme cela paroissoit évident. Il commença à penser qu'il pourroit bien être un de ceux qu'il avoit rencontrés quelques jours auparavant. Cette supposition n'étoit pas sans quelque vraisemblance, quoiqu'elle ne fût appuyée sur aucune observation relative à sa figure et à ses traits. Les coquins qui l'avoient attaqué avoient de grands chapeaux enfoncés sur leurs yeux, portoient de grandes redingotes , et leur taille ne lui avoit offert rien d'assez remarquable pour l'assurer que le veneur étoit l'un d'eux. Il résolut de faire part de ses soupçons à Dinmont;

mais, pour plusieurs raisons, il résolut d'attendre pour cela le lendemain jnatin.

Les pécheurs revinrent chargés de butin ; près de cent saumons avoient été tués. Les plus beaux furent réservés pour les fermiers, et on distribua les autres aux bergers, aux paysans, en un mot, à toute la classe inférieure, dont ce poisson, séché à la fumée de leurs cabanes, faisoit, avec des ognons et des pommes de terre, la prin-

cipale'i nourriture pendant l'hiver. On les régala aussi u'ale et de whiskey, indépendamment de deux ou trois saumons qu'on fit bouillir pour leur souper. Brown suivit son hôte et ses amis dans sa cuisine, où le repas fut servi sur une table qui auroit été assez grande pour réunir Jean Armstrong et toute sa joyeuse compagnie; bientôt on n'entendit plus que les expressions d'une franche cordialité, exclamations et rires bruyants. L'un se vantoit de scs exploits dans la soirée, l'autre en plaisantoit; mais notre capitaine chercha en vain la figure sombre du veneur, il ne put l'apercevoir.

Enfin il se hasarda à faire une question sur son compte. — Il est arrivé, mes amis, dit-il, un singulier accident à l'un de vous, qui a laissé tomber sa torche dans l'eau quand son camarade cherchoit à en retirer un énorme saumon.

— Accident ! répondit un jeune berger, *elui qui avoit harponné le saumqp, il n'y a pas là d'accident; je suis bien convaincu que Gabriel l'a fait tout exprès. Il n'aime pas à voir qu'un autre fasse mieux que lui.

— C'est vrai! dit un autre, et il faut qu'il en soit honteux, sans quoi il seroit ici; car Gabriel aime les bonnes choses autant qu'aucun de nous.

-Est-il de ce pays?

GUY MANNERING. f ,305

— Non. 11 y a peu de temps qu'il y de Mais c'est un bon chasseur ! Je crois qu'il environs du comté de Dumfries.

— Et quel est son nom , s'il vous plaît ?

— Gabriel.

— Mais Gabriel qui ?

— Ma foi , Dieu le sait : nous ne nous embar- * rassons pas beaucoup des surnoms ici; ce sont les mêmes pour toute une famille.

— Il faut que vous sachiez, Monsieur, dit un vieux berger en se levant, et lui parlant à demivoix, que tous ceux que vous voyez ici sont des Arsmstrong, des Elliot, ou d'autres noms semblables; aussi, pour se distinguer, les lairds et leurs fermiers prennent le nom de l'endroit où ils demeurent. C'est pour cela qu'on dit Tom de Todshaw, Hobbie de Sorbietrees, et notre bon maître que voilà, de Cbarlies - Hope. Ensuite, Monsieur, les inférieurs sont connus par quelque sobriquet, comme Christy l'imbécile, Dewke le bossu, ou par le nom de sa profession, comme, par exemple, Gabriel du renard, ou Gabrielle veneur; il n'y a pas long-temps qu'il demeure ici,

et je ne crois pas que personne le counoisse sous * un autre nom. Niais ce n'est pas bien de parler ainsi de lui en arrière, et

c’est un excellent chasseur, quoiqu’il ne soit peut-être pas aussi adroit à la pèche du saumon que quelques-uns de nos gens.

Guy M*icserihc. Tom. i. » ao

iieure.

est des

306 GUY MANNERIWG.

Dinmont et quelques-uns de ses amis se retirèrent alors dans une autre salle pour terminer la soirée à leur manière, laissant les autres se livrer à une joie bruyante qui n’étoit plus retenue par leur présence. Cette soirée , comme toutes celles que Brown vit à Charlies-Hope, se passa dans une innocente gaîté arrosée d’ale et d’eau-de-vie. Peut-être même auroit-on poussé trop loin le soin d’humecter les gosiers, sans les efforts de quelques bonnes femmes , car le désir de voir si la pêche seroit heureuse avoit amené à la ferme chaque maîtresse (mi stress) du voisinage, nom qui avoit là une signification plus honorable que celle qu’on lui donne dans le grand monde. Trouvant que l’on remplissoit trop souvent le howl de punch, et qu’il y avoit quelque danger que l’on ne finit par oublier qu’elles étoient là sous la conduite de notre bonne Aylie, elles attaquèrent vigoureusement les buveurs, et Vénus, pour ce soir, mit Baechus en déroute. Un joueur de violon et un joueur de flûte parurent dans la salle, et une bonne partie de la nuit se passa à danser au son de leur musique.

Une chasse à la loutre, une au blaireau firent encore passer gaîment les deux jours suivants. J’espère que notre voyageur ne perdra pas l’estime du lecteur, quelque passionné qu’il puisse être pour la chasse, si je lui apprends que, dans

Diçjitized by Godgle

cette dernière partie, le petit Pepper, ayant perdu une patte de devant , et la jeune Moutarde ayant été presque étranglée, il demanda à M. Dinmont, comme une grâce particulière, qu'on laissât retirer dans son terrier, sans l'inquiéter davantage, le blaireau qui avoit fait une si belle défense. Le fermier se seroit moqué d'une telle demande, si elle lui eût été adressée par toute autre personne ; mais , étant faite par Brown , il se contenta d'exprimer son étonnement en lui disant : — Tout de bon! quelle drôle d'idée! Mais puisque vous prenez son parti, pas un de mes chiens ne l'attaquera de mon vivant; je remarquerai son terrier. Je l'appellerai le blaireau du capitaine. Bien certainement je n'ai rien à vous refuser. Mais qui croiroit que vous vous intéressiez à un blaireau ?

Après avoir ainsi consacré une semaine à des amusements champêtres, après avoir reçu de son hôte toutes les marques d'une franche amitié , Brown dit adieu aux rives du Liddel et à la ferme hospitalière de Charlies-Hope. Les enfants, dont il étoit devenu le favori, jetèrent les hauts cris quand il partit, et il fut obligé de leur promettre vingt fois qu'il reviendroit bientôt, et qu'il leur joueroit sur son flageolet tous les airs qui leur feroient plaisir, jusqu'à ce qu'ils les eussent appris. — Revenez, capitaine, dit une jeune éveillée,

et Jenny sera votre femme. Jenny avoit environ onze ans, et elle courut se cacher derrière sa mère.

— Revenez, capitaine, dit une grosse petite fille de six ans , en avançant la bouche pour l'embrasser, c'est moi qui serai votre femme.

' Il seroit pétri d'un limon plus dur que je ne le suis , celui qui pourrait quitter d'aussi bons cœurs avec une froide indifférence ! La bonne ménagère aussi offrit sa joue au voyageur, en joi-, gnant à une modestie non affectée cette affection simple et touchante qui caraetérisoit les anciens temps. — Ce que nous pouvons faire, lubdit-elle, est bien peu de chose; mais cependant, s'il y avoit quelque chose que nous pussions faire pour vous?...„

— Eh bien! ma chère mistress Diumont, permettez-moi de vous adresser une demande. Faitesmoi un plaid gris tout pareil à celui que porte »■ * votre mari. Pendant le peu de temps qu'il étoit resté à Charlies-Hope, il s'étoit habitué au langage et aux mœurs du pays, et il savoit tout le plaisir que causerait cette demande à celle à qui il l'adressoit.

— 11 faudrait que nous n'eussions pas un peloton de laine, dit la bonne femme d'un air

rayonnant , si je ne vous en faisois pas un aussi beau qu'on en ait jamais porté. Dès demain je

parlerai à Johu-Goodsire, tisserand à Castlelown. Adieu, capitaine, puissiez -vous avoir tout le bonheur que vous désirez aux autres! C'est un souhait qu'on ne pourroit pas adresser à tout le monde.

Je ne dois pas oublier de dire que Brown laissa son fidèle Wasp à Charlies-Hope, prévoyant que * sa compagnie le gêneroit

dans quelques occasions où il pourroit avoir besoin de silence et de mystère. Le fils aîné promit d'en prendre soin, de lui donner une place près de lui à la table et au lit, comme dit une vieille ballade, et de ne le laisser engager dans aucune de ces expéditions périlleuses dans lesquelles la race des Pepper et des Moutarde avoit souffert de fréquentes mutilations. Brown , ayant donc fait aussi ses adieux pour quelque temps à son fidèle compagnon, se disposa à partir.

Chaque fermier dans ces montagnes monte très -bien à cheval, et 11e connoît pas d'autre * manière de voyager. Peut-être la vaste étendue de leurs fermes , contenant ordinairement d'im 7 •menses pâturages, et la nécessité de les parcourir souvent pour surveiller leurs troüpeaux et leurs bergers, ont-elles introduit cet usage. Un'antU quaire zélé le feroit peut-être remonter aux temps du Lai du dernier Ménestrel , où vingt mille cava-' liers se trouvoient rassemblés autour du feu qui

leur servoit de signal. Quoi qu'il en soit, le fait est incontestable, et il en résulte un préjugé qui leur fait penser que l'on ne peut voyager à pied que par économie et par nécessité. Dinmont insista donc fortement pour que Brown acceptât un cheval. Il voulut même l'accompagner jusqu'à la première ville du comté de Dumfries, où il avoit donné ordre que son bagage lui fût adressé, d'où il se proposoit de continuer son voyage à Woodbourne, résidence de Julie Mannering.

Chemin faisant, le capitaine fit quelques questions à son compagnon de voyage sur la réputation dont jouissoit le veneur; mais il n'en put rien apprendre, car il n'étoit arrivé dans le pays que

pendant l'absence de Dinmont pour faire sa tournée de foires. — Il a bien l'air d'un vaurien , dit le fermier, et je jurerois qu'il y a du sang égyptien dans ses veines ; mais il n'étoit pas un des coquins qui nous ont attaqués. Si jamais je les retrouve , je suis bien sûr de les reconnoître. Et quand il seroit égyptien, tout n'est pas mauvais parmi eux. Si jamais je vois cette grande perche de femme, je lui donnerai de quoi acheter du tabac; car, après tout, je crois qu'elle m'avoit donné un bon avis.

A l'instant de quitter Brown , le bon fermier le tint long-temps par la main , et lui dit enfin : — Capitaine, les laines ont bien été cette année.

ée.

GUY MANNERINC. 3ll

mes loyers sont payés; quand Aylie aura une robe neuve , et qu'elle aura habillé ses enfants ,

> je n'ai rien à faire du reste de mon argent. Je voudrois le placer en mains sûres, cela vaudroit mieux que de l'employer en sucre et en eau-devie. On m'a dit que vous autres militaires vous (

f * pouvez avec de l'argent vous procurer de l'avant»; cernent. Si deux ou trois cents livres 1 vous étoient utiles, un billet de vous me vaudroit de l'argent, et vous prendriez le temps qui vous couviendroit pour me le rendre. Voyez, ce seroit vraiment m'obliger.

Brown apprécia la délicatesse de ce brave homme, qui, en désirant lui rendre service, avoit l'air de lui en demander un. Il le remercia vi- * vement , et l'assura qu'il auroit recours à sa bourse sans scrupule, si quelque circonstance . . lui rendoit ce secours

nécessaire. Enfin ils se sé< parèrent avec des témoignages mutuels d'estime et d'amitié.

' 4,800 liv. et 7,200 liv.

3ia

GUY MANNERIKG.

CHAPITRE XXVII

« Si la pitié chez toi peut avoir quelque accès,

« Soulève-moi la tête , et que je meure en paix ? » Jeanne Bailt.ie.

Notre voyageur loua une chaise de poste dans la ville où il se sépara de Dinmont. Son projet étoit de se rendre à Kippletringan. Là il comptoit prendre les informations nécessaires sur la famille réunie à Woodbourne, avant de faire connoître à miss Mannering son arrivée dans le pays. Il avoit dix -huit à vingt milles à parcourir dans un pays où la route est à peine tracée, et, pour ajouter aux difficultés de la route, il commençoit à tomber une neige assea épaisse. Le postillon parcourut cependant plusieurs milles sans exprimer ni doute ni embarras, ce ne fut que lorsque la nuit fut tombée qu'il commença à avouer qu'il ne savoit où ils étoient.

La neige, qui avoit toujours continué, et qui re- * doubloit de force, rendoit cette situation d'autant plus inquiétante que le vent la dirigeoit précisément sur le visage du postillon, et que tout étant blanc autour de lui , la connoissance qu'il avoit du pays ne pouvoit lui être d'aucune utilité.

Enfui toutes les traces étant effacées par la neige, il devenoit d'autant plus difficile de reconnoître la véritable route. Crown descendit de voiture, regarda de tous côtés, sans autre espérance que de découvrir quelque habitation où l'on put s'informer du chemin de Kippletriugan; il n'en aperçut aucune : il fallut donc continuer à marcher au hasard. Us étaient environnés de plantations assez considérables, ce qui leur fit croire qu'ils dévoient être dans le voisinage de quelque château. Enfin, après avoir encore parcouru environ un mille, le postillon s'arrêta en jurant que ses chevaux ne vouloient plus avancer; mais il ajouta qu'il voyoit une lumière à travers les arbres , qu'elle venoit sûrement de quelque maison , et qu'il alloit y demander des renseignements sur la route. Il descendit de cheval , et avec une paire de bottes dont le cuir auroit pu disputer d'épaisseur avec le bouclier d'Ajax , il commença son voyage de découverte. Brown, bouillant d'impatience, vit qu'il ne pouvoit marcher dans cet équipage aussi promptement qu'il l'au- . roit voulu; il le rappela donc, lui dit de rester à la voiture, et qu'il iroit lui-même s'informer du chemin.

Le postillon obéit à cet ordre avec grand plaisir, et Brown se dirigea vers la lumière qu'il apercevoit. Une haie l'empêchoit de s'y rendre en

droite ligne. Il la côtoya quelque temps; enfin il v trouva une ouverture et puis un sentier pratiqué au travers de plantations qui, en cet endroit , étoient d'une étendue considérable. Il paroissoit devoir le conduire vers la lumière qui étoit l'objet de sa re-

cherche, et sur laquelle il dirigeoit sa marche; mais bientôt des arbres lui en cachèrent la vue. Le sentier, qui en entrant dans le bois paroissoit droit et large, faisoit alors beaucoup de détours, et étoit à peine reconnoissable, quoique la neige réfléchît une certaine blancheur qui éclairoit sa marche. Il fit ainsi près d'un mille , tâchant de suivre toujours la mèjne direction, et se frayant un passage dans les endroits où le bois étoit moins épais; mais la lumière ne reparoissoit pas à ses yeux, et il ne voyoit aucune trace d'habitation. Il ne pouvoit croire que ce qu'il avoit vu ne fût qu'un feu follet, la clarté avoit brillé trop long-temps, étoit restée trop constamment à la même place, pour que cela fût possible. Il falloit donc que cette lumière eut été allumée dans la cabane de quel- v que garde forestier qui pouvoit l'avoir éteinte, et sans ce secours comment découvrir sa demeure ? Le terrain sur lequel il marchoit en ce moment descendoit assez rapidement et étoit fort inégal ; la neige couvrant ces inégalités, il en résulta deux ou trois chutes pour notre voyageur. Il

commença donc à songer à retourner sur ses pas , d'autant plus que la neige continuoit à tomber avec plus de force que jamais.

Comme il faisoit un dernier effort pour avancer encore quelques pas, la lumière, à sa grande satisfaction, reparut tout à coup à ses yeux. Elle n'étoit pas éloignée, et paroissoit de niveau avec lui. 11 reconnut pourtant bientôt que cette dernière conjecture étoit trompeuse; car la pente du terrain continuant à être fort rapide lui donna lieu de craindre qu'il ne se trouvât quelque précipice ou au moins quelque fossé ou rivière entre lui et l'objet de sa recherche. Il marcha donc avec plus de précaution que jamais, et continua à descendre jusqu'à ce qu'il se trouvât au fond

d’une petite vallée dans laquelle circuloit uif ruisseau dont le cours étoit interrompu en plusieurs endroits par la glace et la neige. Autour de lui, il aperçut les débris de plusieurs chaumières dont quelques murs subsistant encore se faisoient remarquer par une teinte noire qui contrastoit avec la blancheur de la neige dont tout étoit couvert. Les toits et une partie des murs avoient été détruits par le temps, et leurs ruines empilées et couvertes de neige mettoient souvent obstacle à la marche de notre voyageur. Il ne se rebuta pourtant point, passa le ruisseau sur la glace, non sans quelque appréhension, et enfin, à force de peines et de fa*

tigucs, il se trouva près de la lumière qu’il cherchoit.

Il étoit difficile, grâces à une si foible clarté, de distinguer la nature de l'édifice qu’elle éclairoi t. Il paroissoit être un bâtiment carré de moyenne grandeur. Il pouvoit avoir servi autrefois de demeure à un propriétaire peu fortuné, ou de retraite et de place de défense à quelque seigneur. La voûte du plus bas étage, qui seule subsistoit encore, formoit le toit de cette demeure en ruines. Brown s’approcha de l’endroit par où la lumière s’apercevoit. C’étoit une ouverture non fermée, espèce de barbacane comme en voit souvent dans les vieux châteaux. Curieux de reconnoitre l’intérieur de cette habitation avant d’y entrer, il regarda par cette fente, et une scène de désolation s’offrit à ses regards. Un grand feu étoit allumé dans la chambre, et la fumée, après y avoir circulé, s’échappoit par un trou pratiqué au haut du plafond; les murs à demi ruinés sembloient annoncer une vieillesse de deux ou trois siècles au moins. Deux tonneaux,

quelques cassettes brisées et différents paquets étoient dispersés dans l'appartement sans aucun ordre. Mais l'attention de notre voyageur étoit principalement fixée sur ceux qui habitoient ce séjour. Sur un lit de paille dont une couverture de laine formoit tout l'appareil étoit couché un homme, dont la figure étoit si pâle qu'on l'auroit pris pour un cadavre, s'il

avoit été couvert des vêtements qui annoncent la mort. Au moins fut-il bien convaincu que le moment de sa dissolution approchoit ; car il distingua . cette respiration lente et pénible, symptôme précurseur de la séparation de l'âme d'avec le corps. Une femme, couverte d'un grand manteau, étoit assise sur une pierre à côté de cette misérable couche; ses coudes appuyés sur ses genoux, et sa figure tournée du côté du moribond, de manière que la lampe placée derrière elle ne permettoit pas d'en distinguer les traits. Elle mouilloit de temps en temps les lèvres du mourant avec une liqueur qu'elle avoit dans une tasse ébréchée ; et chantoit dans les intervalles, à voix basse et sur un ton uniforme, une de ces prières, ou, comme on les appelle, un de ces charmes que le bas peuple d'Écosse et du nord de l'Angleterre récite près du lit d'un mourant pour lui rendre moins pénible son passage dans une autre vie, leur attribuant la même vertu que les catholiques attribuoient jadis au son des cloches. Elle accompagnoit ce chant harmonieux d'un balancement de son corps, comme si elle eût voulu marquer la mesure. Voici à peu près ce qu'elle chantoit.

i De ce corps périssable, esprit , pourquoi veux-tu ■ Habiter plus long-temps la dépouille mortelle ?

. Pourquoi lutter encor? n'as-tu pas entendu ?

• L'heure a sonné, l'éternité t'appelle.

1 ^pp" 1 y ni 11 ii'i i 11 "* ~ li

;»*▼/ ' - 4, jf v " TlLf

GUY MANIVKRFiVG.

."JP 5

♦ éfc

* Te dégageant enfin de liens odieux ,

- Quitte ce corps ohscur.et finis sa souffrance.

« Tu ne' dois plus chercher d'espoir que dans les cieux : « Le temps n'est plus, l'éternité commence.

« Crains-tu le froid, la neige et les vents furieux « Pour ce corps dont tu fus le compagnon fidèle ?

» Quand le dernier sommeil aura fermé ses veux ,

« Plus de réveil, c'est la nuit éternelle.

« L'aurore va paroître. Allons, il faut partir.

« Retourne d'où tu viens ; vole vers qui t'envoie.

« La mort n'attend ici que ton dernier soupir » Et va livrer à la terre sa proie. »

Ici la chanteuse s'arrêta. Un espèce de gémissement du moribond sembla lui répondre, et annoncer sa dernière agonie. —

Non, dit - elle à demi-voix , cela ne se peut pas, il ne peut pas mourir avec cela dans son esprit : cela l'arrête encore.

« Pour lui le Ciel en sa colère

* A fermé ses portes d'airain ,

• Et pour le recevoir, la terre >'

« Ne veut pas entr'ouvrir son sein. •• ,vt 3

Se levant alors, elle avança vers la porte, en ayant grand soin de ne pas tourner la tête en arrière; et, ayant tiré deux verrous, car, malgré le misérable état de l'appartement, la porte en étoit soigneusement fermée, elle chanta encore.

« Dépéchons-nous, ouvrons la porte; « 11 faut terminer ces débats,

« Et que la vie à l'instant sorte,

» Pour laisser entrer le trépas. •

CUY MANNKRING.

Brown, qui venoit de quitter son poste, se trouva précisément en face d'elle, quand elle ouvrit la porte. Elle recula un pas, et Brown entra dans la chambre, quoique peu flatté de reconnoître la même égyptienne qu'il avoit rencontrée à BeAvcastle. Elle le reconnut aussi sur-le-champ; et son attitude, ses traits, l'inquiétude qui parut sur son visage, donnèrent à sa physionomie l'expression que devoit avoir celle de la bonne ogresse d'un conte de fée, qui avertit un étranger de ne pas entrer dans la demeure dangereuse de son mari. Les premiers mots qu'elle dit, en étendant la main de son côté d'un air de reproche, furent : — Ne vous avois-

je pas dit : A'e leur dites rien , ne vous mêlez pas de leurs ajjaires ! Eh bien ! vous voilà dans la maison du sang, près du lit de la mort!

En parlant ainsi, elle prit la lampe, en tourna la lumière du côté du visage du mourant, dont les traits durs et défigurés étoieut alors dans les convulsions de l'agonie. Une bande de linge entourait sa tête: elle étoit pleine de sang, et la paille ainsi que la couverture en montraient aussi des traces. Il étoit clair que ce misérable ne périssoit pas d'une mort naturelle. Brown recula à la vue de cet affreux spectacle, et se tournant vers l'égyptienne : — Malheureuse femme, s'écriat-il, qui a donné la mort à cet homme?

fi

WL

HKy I

— Celui que le destin en avoil chargé, dit Meg Merrilies enjnaut toujours ses yeux ardents sur ,•£ 'le moribond. Tl a une longue et cruelle agonie,

mais voilà qui finit. Je savois qu'il alloit mourir,

. • * quand vous êtes entré. C'étoit le dernier effort de ,t la nature. Le voilà mort !

En cet instant on entendit de loin le bruit de

JSHpi

quelques voix. — Ils arrivent, dit-elle à Brown ! * Eussiez-vous autant de vies qu'il y a de cheveux

sur votre tète, vous êtes un homme mort. Brown jeta les yeux dans toute la chambre pour y chercher quelque arme défensive, il n'y en avoit aucune: il se précipita vers la porte, dans l'espoir de s'enfoncer dans le bois, et de s'échapper d'un endroit qu'il ne pouvoit regarder que comme un un repaire d'assasins. Meg Merrilies l'arrêta d'une V main ferme : — Vous vous perdez, lui dit-elle, restez, restez , et vous êtes sauvé. Mais quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez, ne faites pas un geste, ne dites pas un mot.

Dans ce danger pressant, Brown pensa qu'il u'avoit d'autre parti à prendre que de suivre aveuglément les avis de cette femme. Elle le fit coucher sur de la paille qui étoit par terre, dans un coin de la chambre, en face du lit sur lequel étoit étendu le cadavre; elle l'en recouvrit avec

soin, et jeta encore par-dessus deux ou trois sacs • * vides qui se trouvoient dans la salle. Désirant voir

ce qui alloit se passer, Brown s'arrangea de manière à conserver la liberté de la vue, et attendit avec inquiétude la fin de cette aventure aussi singulière que peu agréable.

Pendant ce temps la vieille égyptienne arran- ,t geoit le corps du défunt, étendoit ses membres, plaçoit les bras de chaque côté, disant à demivoix qu'il valoit mieux le faire avant qu'il devînt roide. Elle mit une assiette de bois pleine de sel sur sa poitrine, plaça une chandelle à sa tète, une autre à ses pieds, les alluma, et se remit à chanter, attendant l'arrivée des gens dont on avoit entendu la voix.

Brown étoit militaire , il étoit plein de bravoure; mais il étoit homme, et il se sentit couvert d'une sueur froide en songeant qu'il risquoit être décou- ^

vert par ces misérables, qui ne pouvoient être *

que des brigands, et qu'il n'avoit aucune arme, aucun moyen de défense à leur opposer. Ses cris ne pouvoient être entendus par personne; ses prières ne seroient pour eux qu'un sujet de déri- \ sion. Enfin il n'avoit d'espoir qu'en la compassion précaire d'un être associé à ces scélérats. Il s'ef. força de chercher sur la figure noire et ridée qui se trouvoit exposée à la clarté de la lampe quelques-uns de ces traits qui annoncent l'humanité, , la pitié , et que la nature grave toujours plus ou moins sur le visage d'une femme, même la plus

dégradée. Rien de semblable ne s'y pouvoit lire.

Quel que fût l'intérêt que parût prendre cette femme à son sort, il ne sembloit pas avoir sa source dans la compassion. Peut-être ne le devoit- * il qu'à un caprice, à une bizarre et inexplicable sympathie, à une ressemblance imaginaire, telle que celle que lady Macbeth crut trouver avec son père dans la personne du roi endormi.

Telles étoient les réflexions qui se succédoient rapidement dans l'esprit de Brown en fixant ses regards sur cette femme extraordinaire. Personne n'arrivoit encore ; bien des fois il fut tenté de se lever, et d'essayer de fuir cet abominable repaire, comme il en avoit d'abord conçu le dessein. Il maudit son irrésolution qui

l'avoit fait consentir à se cacher dans un endroit où la fuite lui devenoit aussi impossible que la résistance.

Meg Merrilies paroissoit aussi sur le qui vive.

Elle prêtoit l'oreille au moindre son qui se faisoit entendre; elle retournoit au cadavre, trouvoit toujours quelque chose à y arranger ou à changer dans sa position. C'est un beau corps, disoit-elle . t à demi-voix , et il mérite bien qu'on l'ensevelisse avec soin. Elle sembloit repaître ses yeux de cet affreux spectacle avec un certain plaisir, et y apporter le même intérêt qu'auroit pu y prendre un professeur d'anatomie. Un large manteau noir . • , quelle tira d'un coin obscur fut disposé en lin-

ceul; elle laissa sa tête exposée à l'air, lui ferma la bouche et les yeux , et arrangea le tout de manière à cacher les traces du sang, — Afin, ajoutat-elle , de donner au corps une apparence plus décente.

Enfin quelques hommes, dont l'air et les habits annonçoient la profession, entrèrent brusquement : — Meg, dit l'un d'eux, fille de Satan, comment osez-vous laisser la porte ouverte ?

— Et qui a jamais entendu dire qu'il fallût laisser une porte fermée, quand' un homme est sur le point de mourir? Est- ce que son esprit pourroit s'en aller à travers ces barres de fer et ces verrous?

— Il est donc mort , dit l'un d'eux en s'approchant du lit pour l'examiner.

— Oui, oui, bien mort, dit<un autre, et voilà de quoi lui faire nos adieux. En parlant ainsi, il tira d'un coin de la chambre un baril d'eau-devie, tandis que Meg se hâtoit de leur préparer des pipes et du tabac. L'activité qu'elle y méttoit fit concevoir quelques espérances à Brown : il paroissoit qu'elle vouloit exciter ces coquins à la débauche, afin d'empêcher qu'ils ne pussent le découvrir, si quelqu'un s'approchoit de trop près de l'endroit où il étoit caché.

GUY MANNEiUNG.

CHAPITRE XXVIII

« Nous o'arous ricu : maisons, portas, Terrons, « Toits et greniers sont inconnus pour nous.

u Chez nous jamais une femme attentive * N'a tressailli quand son époux arrive.

« Un antre obscur est notre seul séjour, u C'est de la nuit que nous faisons le jour.

« Levez-vous donc ! alerte, camarades!

« Voilà minuit, l'heure des embuscades.»

Jeanne Bailme.

Bkown pouvoit alors compter ses ennemis. Ils étoient cinq. Deux d'entre eux étoientdes hommes vigoureux qui paroissoient des marins , ou qui du moins en àvoient pris l'habit pour se déguiser, v Les trois autres étoient un vieillard et deux jeunes gens

qui, par leurs cheveux noirs et leur teint basané , sembloient appartenir à la tribu de Meg Merrilies. Ils se passoient l'un à l'autre la tasse dans laquelle ils buvoient leur eau-de-vie.

— A son bon voyage! dit un des matelots en buvant; il a rencontré une tempête sur sa route.

Le voilà au port.

Nous.ferons grâce au lecteur des jurements, et des imprécations dont ces honnêtes gens assaisonnoient leurs discours; et nous n'en rapporterons que ce qui pourra le moins blesser ses oreilles.

GUY MANNERI5G.

— Il a senti plus d'une fois le vent du nord, dit un autre; mais à présent il ne songe plu£ au vent ni à l'orage.

— Il a fait hier sa dernière course, reprit le premier; et maintenant la vieille Meg peut prier pour lui, afin qu'il ait le vent favorable.

* — Je ne prierai ni pour lui ni pour toi , vaurien , dit Meg, les temps sont bien changés depuis ma jeunesse. Les hommes étoient des hommes alors, ils savoient se battre en plein jour : on n'alloit pas au moulin la nuit. Les nobles avoient bon cœur, ils n'auroient pas refusé le gîte et un morceau de pain à une pauvre bohémienne; et il n'y avoit pas un de nous , depuis le grand John Faa jusqu'au petit Christie que je portois dans mes bras, qui aurait voulu leur arracher un cheveu. Mais vous ne suivez plus nos bonnes règles d'autrefois; et il n'est pas étonnant que les verges et le carcan vous attrapent si souvent. Oui , vous n'êtes plus les mêmes; vous mangez le pain d'un brave homme , vous buvez sa

bière , vous couchez dans sa grange, et pour le remercier vous forcez sa porte, et vous lui coupez le cou. Il y a sur vos mains plus de sang que sur celles d'un homme qui s'est battu loyalement toute sa vie. Aussi, voyez comme vous mourrez (leur mon-* trant le cadavre); il n'est pas mort tout d'un coup. Il a combattu long - temps, il ne pouvoit ni vivre

ni mourir; mais , vous autres, la moitié du pays vous verra figurer à la potence.

La prophétie de Meg Merrilies fit beaucoup rire l'honnête compagnie.

— Et pourquoi êtes- vous revenue ici, vieille • < folle, dit un des égyptiens : ne pouviez- vous pas rester où vous étiez, dire la bonne fortune dans les sables du Cumberland ? Allez voir ici autour, vieille diablesse, si personne ne rôde dans les environs. Vous n'ètes plus bonne qu'à cela.

— Ne suis -je .plus bonne qu'à cela? J'étois bonne à autre chose dans la grande bataille entre nos gens et la troupe de Patrico Salmon; et, si ces deux bras ne vous avoient sauvé, Jean Baillie vous auroitécrasé commedu verre, petit vaurien.

Un autre éclat de rire suivit cette réponse ; mais * il étoit aux dépens du héros qui avoit été secouru en cette occasion par notre amazone.

— Allons, la mère, dit un des matelots, buvez

un coup, et oubliez cette querelle.

Meg prit la tasse, la vida; et, ne se mêlant plus de la conversation , alla s'asseoir près de l'endroit où Brown étoit caché, de ma-

nière qu'il n'auroit pas été possible d'approcher de lui sans la faire lever, et personne de la bande ne paroissoit avoir envie de la déranger.

Ils s'assirent autour du feu, et eurent l'air de tenir conseil sur quelque affaire importante; mais ,

GUY MANJXEIUMG.

comme ils partaient à voix basse, et qu'ils employoient un espèce d'argot inintelligible, Brown ne put qu'en entendre assez pour conclure qu'ils faisoient des menaces contre quelqu'un.

— 11 aura son reste ! dit l'un à l'oreille de son voisin.

— Je ne m'en mêle point, répondit celui-ci.

— Est-ce que vous devenez une poule mouillée, Jack ?

— Non, pardieu ! pas plus que vous; mais c'est quelque chose de semblable qui a arrêté tout le commerce il y a environ vingt ans. N'avez-vous pas entendu parler du saut du douanier?

— Oui, il m'a conté cette histoire, dit l'autre en indiquant, par un geste de la tête, le cadavre du défunt ; pardieu ! comme il rioit en nous expliquant de quelle manière il l'avoit traîné jusqu'à la cime.

— Eh bien, c'est ce qui interrompit le commerce assez longtemps.

— Et pourquoi cela?

— Quoi! on eut peur; on ne voulut plus nous rien acheter.

— Eh bien, malgré tout cela, il faut nous venger de lui, et si nous le rencontrons quelque soir, qu'il se tienne bien.

— Voilà la vieille Meg endormie, dit un autre. Elle commence à radoter, elle a peur de son

ombre; avec toutes ses vieilles rapsodies, elle

finira par nous faire découvrir, si on ne la veille.

— Ah! ne craignez rien, dit le vieux égyptien. Meg est de la bonne souche ; c'est la dernière de la troupe dont je me méfierois. Mais elle a ses manières et ses façons de parler.

La conversation continua encore quelque temps, mais en termes qui devinrent tout-à-fait inintelligibles pour Brown. Ils employoient un langage qui leur étoit propre, sans que ni lç$ termes dont ils se servoient, ni les gestes dont ils les accompagnoieut, pussent faire deviner le sujet de leur entretien. Enfin l'un d'eux, voyant Meg Merrilies bien endormie, ou feignant de l'ètre , dit à un des jeunes gens d'aller chercher Pierre le Noir, afin de lui ouvrir le ventre.

Le jeune homme sortit un instant, et rapporta un porte-manteau que Brown reconnut sur-lechamp pour le sien. Il pensa d'abord au malheureux postillon qui étoit resté avec la voiture, et craignit que ces scélérats ne l'eussent assassiné. Cette idée affreuse le tourmentoit, et redoubla encore son attention. Il écouta donc avec grand soin tous leurs discours pendant qu'ils vidoient le porte -manteau, et qu'ils passoient en revue ses habits et son linge. Mais les brigands étoient trop satisfaits de leur prise , trop empressés d'examiner ce qui étoit tombé entre leurs

mains, pour entrer dans des détails sur la manière dont ils s'en étoient emparés. Il s'y trouvoit quelques bijoux, une paire de pistolets, un portefeuille en cuir contenant des papiers , un peu d'argent, etc. En tout autre moment Brown n'auroit pu supporter la manière dont ils se partageoient sans cérémonie ses dépouilles, en s'égayant aux dépens du propriétaire ; mais sa position étoit trop critique pour qu'il pût songer à autre chose qu'aux moyens de sauver sa vie.

Après avoir entièrement vidé le porte-manteau , et avoir fait entre eux le partage de ce qu'il contenoit, conformément aux lois de la plus rigoureuse justice, nos coquins se remirent à boire. Brown espéra quelque temps qu'ils s'enivreroient tout -à- fait, et qu'alors il lui seroit possible de s'échapper. Mais leur métier dangereux les obligeoit à ne se livrer à la boisson qu'avec précaution , et ils surent se garantir de l'ivresse. Quatre d'entre eux se disposèrent à dormir, pendant que le cinquième montoit la garde. Après une faction de deux heures, un autre prit sa place; et, après la seconde veille, la sentinelle éveilla toute la troupe, qui, à la grande satisfaction de Brown, parut faire des préparatifs pour partir. Chacun fit un paquet de ce qui lui étoit échu en partage. Mais il restoit encore autre chose à faire. Deux d'entre eux, après avoir cherché de différents

côtés, non sans donner à Brown quelques alarmes, prirent une bêche et une pelle, un autre prit une pioch^derrière la paille sur laquelle étoit étendu le corps du défunt, et tous les trois, munis de ces outils , sortirent de la chambre ; les deux autres y restèrent en garnison ; c'étoient les deux vigoureux marins.

Une demi-heure après, un de ceux qui étoient sortis revint, et dit quelques mots à ceux qui étoient restés. Alors ceux-ci prirent le cadavre (pie Meg avoit enveloppé comme nous l'avons dit, et l'emportèrent. La vieille sibylle se réveilla aussitôt de son sommeil feint ou véritable. Elle alla d'abord à la porte, comme pour s'assurer du départ des brigands. Elle rentra aussitôt , et dit à Brown , d'une voix basse , mais ferme , de la suivre sur-le-champ. On juge bien qu'il ne se fit pas prier. Il avoit quelque envie de reprendre au moins ses pistolets, son argent et ses papiers; mais la vieille s'y opposa fermement. Il réfléchit sur-le-champ que, s'il reprenoit quelque chose de ce qui lui appartenoit, les soupçons des brigands tomberoient sans doute sur cette femme, à qui , suivant toutes les probabilités , il alloit être redevable de la vie. Il renonça donc à son dessein, mais il ne put résister à la tentation de ramasser, sans qu'elle s'en aperçût, un couteau de chasse qu'un de ces coquins avoit jeté sur la

paille. Muni de cette arme qu'il cacha sous sort habit, il respira plus librement, et se crut déjà à moitié hors de danger. Le froid et la position gênante qu'il avoit gardée toute la nuit avoient engourdi ses membres ; il suivit cependant la vieille, et le grand air, joint à l'exercice, rétablit bientôt la circulation et lui rendit son activité.

La pâle clarté d'une matinée d'hiver étoit un peu augmentée par l'éclat de la neige que la gelée avoit conservée sur la terre. Brown jeta un coup d'œil rapide sur tout ce qui l'entouroit, afin d'être en état de reconnoître le local. La petite tour, dont il ne subsistoit plus que la voûte, pù il avoit passé la nuit, étoit appuyée sur l'extrémité d'un rocher, et dominoit le ruisseau dont

nous avons parlé. On ne pouvoit en approchef que du côté de la petite vallée. Des trois autres côtés l'abord en étoit défendu par des ravins si profonds, qu'il reconnut qu'il avoit échappé cette nuit à plus d'une espèce de dangers. S'il avoit voulu faire le tour du bâtiment, comme il en avoit formé le projet , il se seroit brisé infailliblement en tombant dans un précipice. La vallée étoit si étroite , que les arbres qui la bordoient de chaque côté se touchoient en quelques endroits, et leurs branches, chargées alors de neige au lieu de feuilles , sembloient la couvrir d'un berceau de glace sous lequel couloit le ruisseau

GUY MANJfERING.

dans les endroits où son cours n'étoit pas encore interrompu par la gelée. Un peu pins loin , le vallon s'élargissoit, et c'est là qu'étoient situées, entre le ruisseau et la colline , les ruines du hameau que Brown avoit traversé la veille. Ses débris enfumés et couverts de mousse lui parurent encore plus noirs, et contrastoient avec la neige que le vent avoit accumulée contre eux.

Il ne put regarder qu'à la hâte ce paysage triste et sombre. Sa conductrice, après s'être arrêtée un instant comme pour lui permettre de satisfaire sa curiosité , marcha devant lui à grands pas et s'avança dans le vallon. Il ne put s'empêcher de concevoir quelques soupçons, en voyant qu'elle suivoit un chemin où la neige portoit l'empreinte récente de plusieurs pieds d'hommes, et tout devoit lui faire penser que c'étoient les brigands près desquels il avoit passé la nuit qui y avoient laissé ces vestiges. Un instant de réflexion le tranquillisa. Étoit-il croyable qu'une femme qui pouvoit le livrer sans défense à ces scélérats quand toute la bande étoit réunie, songeât à la trahir maintenant que, se trouvant en pleine'campagne, il avoit tant de chances pour leur

échapper? Enfin, l'arme dont il s'étoit muni achevoit de lui donner de la confiancç. U continua donc à la suivre en silence. Us traversèrent le petit ruis- • seau à la même place où ceux dont ils recon-

noissoient les traces l'avoient traversé. C* trace» continuèrent quelque temps jusqu'à un endroit où le vallon se rétrécissoit de nouveau ; alors la vieille, abandonnant ce chemin, prit un sentier inégal et raboteux jusqu'à la colline qui dominoit sur les ruines; quoique la neige cachât le chemin et le rendît souvent très-glissant, Meg marchoit d'un pas fennfe et assuré , prouvant par-là qu'elle connoissoit parfaitement le pays. Enfin elle gagna le sommet de la colline par un passage si escarpé , que Brown , quoique convaincu que c'étoit par ce chemin qu'il étoit venu la veille, put à peine concevoir comment il ne s'étoit pas tué cent fois en le descendant. Là régnoit une plaine d'environ deux milles de longueur, au bout de laquelle on voyoit des plantations d'une étendue considérable.

Elle continua à le conduire quelque temps le long de la colline, en côtoyant le vallon, jusqu'à ce qu'on entendît, dans le creux de la vallée, le bruit de quelques voix; alors, s'avançant dans la plaine : — Marchez droit devant vous, lui ditelle, et derrière ces plantations vous trouverez la route de Kippletringan. Ne perdez pas de temps, éloignez-vous promptement, votre vie est plus précieuse que celle de bien d'autres. Mais vous avez tout perdu : attendez ! — Elle fouilla dans une énorme poche d'où elle tira une grosse t " *

bourse^rise. — Meg et les siens, ajouta-t-elle, ont reçu bien des aumônes de votre famille. Elle a vécu assez pour vous en rendre une partie : elle mit la bourse entre ses mains.

— Cette femme est folle, pensa Brown; mais le moment 11'étoit pas convenable pour une explication : on entendoit toujours du bruit dans le fond de la vallée, et il ne pouvolt douter que ce ne fussent les brigands. Comment pourrai -je vous rendre cet argent, lui dit-il, et comment reconnoîtrai-je le service signalé que vous m'avez rendu ?

— J'ai deux demandes à vous faire , répondit la sibylle en parlant très-bas et très-vite ; l'une , que vous ne parliez jamais de ce que vous avez vu cette nuit ; l'autre , que vous ne quittiez pas le pays sans me revoir; que vous laissiez aux Armes de Gordon l'adresse du lieu où je pourrai vous trouver, et que, lorsque je paroîtrai devant vous, soit à l'église ou au marché, à une noce ou à un enterrement, un samedi ou un dimanche, à jeun ou après le repas, vous quittiez tout pour . me suivre à l'instant.

— Tout cela ne vous sera pas d'une grande utilité , bonne mère !

Non , mais bien pour vous , et c'est à quoi

je pense. Je ne suis pas folle , quoique j'aie de quoi le devenir.' Non, je ne suis ni folle, ni ivre,

ni une radoteuse. Je sais ce que je vous demande. La volqnté de Dieu vous a sauvé de bien des dangers, et sa volonté est que je serve d'instrument pour vous rétablir dans les biens de vos ancêtres. Donnez-moi donc votre parole , et souvenez- vous que vous me devez la vie cette nuit.

— Certainement, pensa Brown, il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette femme, mais c'est plutôt uue sorte d'enthousiasme que de la folie.

— Eh bien, ma mèr$, puisque vous vous bornez à me demander des choses de si peu d'importance, je vous fais la promesse que vous désirez ; au moins vous me fournirez par-là l'occasion de vous rendre votre argent avec quelque addition. ;Vous êtes sans doute une espèce de créancière peu commune, mais ,

— Partez, partez! dit-elle en étendant la main , mais ne pensez pas à cette bourse , c'est votre propre bien. Souvenez - vous seulement de votre promesse, et gardez-vous de me suivre, même * des yeux,

En parlaut ainsi, elle reprit le chemin du vallon et descendit la côte avec rapidité, en traînant après elle des flocons de neige et des fragments de glaçons.

Malgré sa défense, Brown chercha un endroit dîoù il pût la voir, sans courir le risque d'être

vu, car il sentoit combien la précaution lui étoit nécessaire. Une roche qui s'élevoit au milieu des arbres , sur le bord du vallon , lui en offrit le moyen. Il mit le genou à terre, et, avançant doucement la tête, il la vit s'avancer dans le fond de la vallée et rejoindre la compagnie de la nuit dernière , qui étoit alors composée de deux ou trois hommes de plus. Ils avoient nettoyé la neige au pied d'une roche , et y avoient creusé une fosse assez profonde. Us étoieut placés tout autour, et y descendoient quelque chose enveloppé dans une toile grise, et que Brown re-

connut pour être le corps qu'il avoit vu ensevelir la veille. Ils restèrent immobiles et en silence environ une demi-minute, comme s'ils donnoient quelques regrets à la perte de leur compagnon.

Mais s'ils éprouvoient ce sentiment, il ne fut pas de longue durée : toutes les mains s'occupèrent bientôt à remplir la fosse, et Brown, voyant que leur besogne ne tarderoit pas à être finie, crut que ce qu'il avoit de mieux à faire étoit de suivre l'avis de l'égyptienne. Il se mit donc en marche, et ne s'occupa que de gagner le plus promptement possible la plantation qu'il avoit devant les . • yeux. «

Lorsqu'il y fut arrivé , ses pensées se reportèrent sur la bourse qu'il avoit reçue de l'égyptiçjine. Il se sentoit un peu humilié de devoir un

pareil secours à une telle personne. Il avoit pourtant été forcé de l'accepter, et il se trouvoit parla hors d'un grand embarras. Il 11'avoit en poche que quelques schellings. Son argent étoit dans son porte-manteau, et en la possession des amis de Meg. Il lui falloit quelque temps pour écrire à son agent, ou même pour s'adresser à son bon hôte de Charlies - Ilope , qui se seroit fait un plaisir de lui avancer ce dont il auroit eu besoin.

Il résolut donc de recourir à la bourse de Meg , comptant avoir bientôt l'occasion de la lui rendre, en y ajoutant quelque chose. Ce ne peut être qu'une bagatelle, pensoit - il , et je crois bien d'ailleurs que la brave femme aura, pour s'en dédommager d'avance, une part dans mes billets de banque.

En faisant ces réflexions , il ouvrit la bourse , comptant y trouver tout au plus trois ou quatre guinées. Mais quelle fut sa sur-

prise eu y voyant , indépendamment d'une assez grande quantité de •

pièces d'or de toute espèce et de tous pays, et qui pouvoient monter à environ cent livres, des bagues et des bijoux dont la valeur paroissoit beaucoup plus considérable.

Brown n'éprouva pas en ce moment moins d'embarras que d'étonnement. Il voyoit entre ses mains des objets dont la valeur apparente excédoit celle de tout ce qu'il possédoit. Mais com-

ment l'égyptienne en étoit-elle propriétaire? SaUls doute par les mêmes moyens qui avoient mis

son porte -manteau au pouvoir de ses associés. Il conçut d'abord le dessein de s'informer de la demeure du juge de paix le plus voisin, de lui faire la déclaration de ce qui lui étoit arrivé, et de remettre entre ses mains le trésor dont il se trouvoit dépositaire d'une manière si inopinée. Un moment de réflexion lui fit trouver des inconvénients à cette démarche. D'abord ce seroit manquer à la promesse qu'il avoit faite de garder le silence sur les événements de cette nuit ; ensuite c'étoit compromettre la sûreté, peut-être même la vie d'une femme à qui il étoit redevable de la sienne, qui lui avoit volontairement remis ce trésor, et dont la générosité même pouvoit occasioner la perte. Il lui étoit impossible de s'y déterminer. Enfin il étoit étranger, inconnu dans ce pays. La perte de ses papiers le mçttoit même dans l'impossibilité de se faire connoître, d'établir sa qualité au magistrat, peut-être ignorant et stupide, auquel il pouvoit s'adresser. — Je. réfléchirai à cela plus à loisir, pensa-t-il ; peut-être se trouve- 1 -il quelque régiment cantonné dans ces environs. En ce cas, ma connoissance

du service, mes liaisons avec un grand nombre d'officiers de l'armée, ne peuvent manquer de m'assurer un crédit que je n'obtiendrois peut-être

pas d'un juge civil. Alors je puis compter que l'officier commandant m'aidera à arranger les choses de manière à n'occasioner aucun danger pour cette malheureuse folle, dont la méprise et le préjugé m'ont si bien servi en cette occasion. Un magistrat civil se croiroit obligé de décerner sur-le-champ contre elle un mandat de prise de corps, et je serois la cause de tout ce qui pourroit s'ensuivre. Non, fût -elle le diable en personne, elle a bien agi avec moi, et je dois bien agir avec elle. Je dois lui accorder les mêmes droits dont fait jouir une cour martiale, où le point d'honneur est la première loi. D'ailleurs je dois la voir aux Armes de Gordon , je crois ; et alors, ma foi, je lui rends sa bourse, et que la loi tâche de s'en emparer si elle le peut.

Brown prit dans la bourse , pour fournir à ses besoins du moment, quatre guinées qu'il se promit bien de ne pas tarder à y remettre, et la ferma , bien décidé à ne plus l'ouvrir que pour la rendre à celle qui la lui avoit donnée, ou pofh' la déposer entre les mains de quelque fonctionnaire public. Il pensa ensuite au couteau de chasse qu'il avoit emporté de ce repaire de scélérats. Son premier mouvement fut de le jeter dans la plantation où il se trouvoit ; mais la crainte de rencontrer quelqu'un de ces brigands fut cause qu'il ne put se décider à s'en démunir.

Quoiqu'il ne fût pas en uniforme, son habit avoit une coupe militaire, et il pouvoit y ajouter une arme sans se donner un air

de ridicule. D'ailleurs , quoique la coutume de porter l'épée commençât à se perdre parmi les personnes qui ne suivoient pas la profession des armes , cet usage n'étoit pas encore assez tombé en désuétude pour faire remarquer les personnes qui persistoient encore à s'y conformer. Il attacha donc le couteau de chasse à son côté, et continua son chemin dans l'espoir de rencontrer bientôt la route qui lui avoit été annoncée.

CHAPITRE XXIX

« Te souviens-tu de notre heureuse enfance ,

« De ces beaux jours marqués par l'innocence?

Le même ouvrage occupoit nos loisirs ;

«• Même chanson faisoit tous nos plaisirs ;

« La même fleur naissoit sous notre aiguille.

* « Toujours en paix, sans humeur ni castille,

« La même chambre et la même maison « Voyoient nos cœurs, nos voix à l'unisson. »

Le Songe d'une nuit d'été. Sha.rsfea.re,

JULIE MÀKKER1NG A MATJLDK MARCHMONT.

« Comment pouvez -vous me dire, ma chère Matilde , que mon amitié se refroidit , que mon affection change d'objet ? Est-il possible que j'oublie l'amie que mon cœur a choisie , dans le sein de qui j'ai déposé tous les sentiments que la pauvre Julie ose

s'avouer à elle -même? Vous n'êtes pas moins injuste , en croyant que j'accorde à Lucy Bertram une préférence sur vous ; je vous assure même que je ne lui ai fait aucune confidence. C'est une excellente fille sans doute, et je l'aime beaucoup; je dois.même convenir que les . occupations auxquelles nous nous livrons ensemble, matin et soir, ont laissé à ma plume moins de temps que n'en auroit exigé une coir-

respondance aussi régulière que la nôtre ; mais elle n'a aucun des agréments du grand monde.

Tout ce qu'elle sait se borne au français et à l'italien quelle a appris du monstre le plus grotesque que vous ayez jamais pu voir; et que mon père a pris en quelque sorte pour son bibliothécaire, afin de faire voir, je crois , le peu de cas qu'il fait de l'opinion du monde. Le colonel Mannering semble s'être persuadé que l'on ne peut regarder comme ridicule rien qui lui appartienne, rien qui ait quelque liaison avec lui. Je me souviens que dans l'Inde il avoit ramassé, je ne sais où, un petit chien hideux dont il avoit jugé à propos de faire son favori; et qu'un de ses grands griefs contre le pauvre Brown étoit la liberté qu'il avoit prise de plaisanter sur les jambes torses et les oreilles pendantes du charmant Bingo. Sur ma parole, Matilde, ce ne peut être que d'après le même principe qu'il s'est formé une haute idée du plus ridicule de tous les pédants. Il le fait asseoir à sa table, où il prononce le bénédicité du ton d'un homme qui crie des poissons dans la rue ; entasse ses morceaux dans son gosier, comme on jette des paquets dans une charrette, et sans avoir l'air de savoir ce qu'il avale ; dit les grâces comme un musicien qui fait un faux

ton à chaque note; et court s'ensevelir dans des tas d'énormes infolios rongés par les vers, et dont l'extérieur

Digiti;

GUY MAHNEBING.

est à peu près aussi agréable que le sien. Ce n'est pas que je ne m'amusasse assez de cette créature, si j'avois quelqu'un avec qui je pusse en rire; mais , si je m'avise de commencer une plaisanterie sur M. Sampson (tel es^le nom de ce charmant personnage), Lucy paroît si affligée que je n'ai pas le courage de continuer; et mon père fronce le sourcil, se mord les lèvres, me lance un coup d'œil terrible , et finit par me lâcher quelque sarcasme qui me déconcerte tout-à-fait.

« Cç n'est pourtant pas de ce pédant que je voulois vous entretenir. Je voulois seulement vous dire que, comme il connoît très - bien les langues anciennes et modernes, il s'est chargé d'enseigner les dernières à Lucy; et je crois que , si elle ne sait pas l'hébreu, le grec et le latin, il faut en rendre grâces à son bon sens qui lui a fait refuser les leçons que son aimable précepteur auroit voulu lui en donner. Elle a véritablement beaucoup de connoissances ; et je vous assure que je suis toujours surprise de voir comme elle a le talent de s'amuser toujours, eu repassant, et rangeant dans son souvenir ce qu'elle a précédemment appris. Nous lisons ensemble tous les matins, et l'italien commence à me plaire beaucoup plus que lorsque nous prenions les leçons de ce marchand d'esprit qu'on appeloit Cicipici; car c'est ainsi qu'on doit écrire son nom , et non Chi-

chipichi. Vous voyez que je commence à m'instruire.

« Mais je crois en vérité que j'aime miss Bertram plus encore à cause des talents qui lui manquent que pour les çonnoissances qu'elle possède. Elle ne connoît rien à la musique, et elle ne sait * danser que comme une paysanne, c'est-à-dire avec plaisir et gaîté. Je deviens donc maîtresse à mon tour , je lui donne des leçons de harpe; et je lui ai déjà montré quelques-uns des pas que nous a appris La Pique : vous savez qu'iL disoit que je promettois beaucoup.

« Dans la soirée papa nous fait quelques lectures, et jamais vous n'avez entendu lire des vers avec autant de goût. Ce n'est pas comme certains lecteurs de profession qui, confondant la lecture avec la déclamation , rident leur front , roulent «. les yeux, se démontent la figure, et gesticulent comme s'ils étoient sur un théâtre et en grand costume : la manière de mon père est toute différente. Sans chercher à attirer l'attention sur lui par son ton et ses gestes , il se contente de ..vous faire sentir avec goût les sentiments exprimés par l'auteur qu'il vous lit. Lucy monte fort bien à cheval : son exemple m'a enhardie ; et en dépit du froid nous faisons souvent ensemble une promenade le matin, tantôt à cheval, tantôt à pied. De tout cela, ma chère, il résulte qu'il ne me

reste pas pour écrire autant de loisir que par le passé.

« Il faut d'ailleurs que je vous donne aussi l'excuse banale de tous les paresseux : c'est que je n'ai rien à vous dire qui puisse vous intéresser. «Je ne parlerai pas de mes craintes , de mes inquiétudes relativement à Brown : elles sont bien moins vives depuis que je le sais libre et bien portant; et, quant à mes espé-

rances, je ne sais trop si je dois en concevoir. D'ailleurs je dois vous avouer que je suis un peu piquée contre lui. Il me semble qu'il auroit dû :ne faire connoitre ses intentions. Il y avoit peut-être quelque imprudence dans nos entrevues: mais étoit-ce à lui de s'en apercevoir? devoit-il rompre ainsi brusquement ? Si c'est là son opinion, je puis l'assurer que c'est aussi la mienne, et j'ai pensé plus d'une fois que j'avois agi avec un peu de légèreté. Cependant j'ai si bonne opinion du pauvre Brown, que je ne puis m'empêcher de croire qu'il a quelque motif pour garder ainsi le silence.

« Mais , pour en revenir à miss Bertram , soyez bien sûre, ma chère Matilde, que votre jalousie est sans fondement. Jamais elle ne sera votre rivale dans mon affection. C'est une fille aimable , sensible, affectueuse; il y a peu de personnes à qui j'aurois plus volontiers recours pour trouver des consolations dans les maux réels de la vie.

Mais il est rare que l'on éprouve ces grands malheurs , et l'on a besoin d'une amie qui sache compatir aux chagrins du sentiment. Le Ciel sait, et vous le savez aussi, Matilde, que les peines du cœur ont besoin des consolations de l'amitié, aussi bien que les chagrins que l'on regarde comme d'une nature plus sérieuse et plus affligeante. Lucy est étrangère à ce genre de sympathie , toutà-fait étrangère. Si j'avois la fièvre , elle passerait la nuit auprès de mon lit, et me prodiguerait ses soins avec une patience infatigable; mais elle ne seroit pas plus habile que son vieux précepteur pour calmer le feu de la fièvre du cœur, comme l'a fait si souvent ma chère Matilde.

« Savez -vous que je suis aussi piquée contre elle. La petite dissimulée a un amant, et leur amour mutuel, car je suis bien sûre qu'il est partagé , a quelque chose de romanesque et d'intéressant. Elle devoit avoir une fortune considérable; •)* mais la prodigalité de son père, et la friponnerie d'un homme d'affaires, un vrai coquin, en qui il avoit mis toute sa confiance , l'ont totalement ruinée. Un des jeunes gens les plus aimables et des mieux tournés de nos environs lui fait une cour assidue; mais comme ses parents sont fort riches , et qu'il est leur unique héritier , elle ne lui donne aucune espèce d'encouragement, à cause de la disproportion de leur fortune.

« Cependant, malgré cette réserve, cette modestie, ce désintéressement, Luey est une petite rusée. Je suis sûre qu'elle aime le jeune Hazlewood, et je ne doute pas davantage qu'il ne parvînt à le lui faire avouer, si mon père et ellemême vouloient lui en fournir l'occasion. Mais il est bon que vous sachiez que le colonel rend luimême à miss Bertram ces petits soins qui peuvent fournir à un amant l'occasion de déclarer ses sentiments. Je désire que mon cher père, comme bien des gens qui se mêlent des affaires des autres , ne se laisse pas lui -même prendre au piège. Si j'étois Ilazlewood, ses compliments, ses révérences, ses attentions, le soin qu'il prend de lui offrir la main, de l'accompagner partout, me donneroient quelque soupçon; et j'ai surpris quelquefois le jeune amoureux plongé dans des réflexions qui me paroissoient partir de cette source. Imaginez quelle sotte figure fait alors votre pauvre Julie. Ici mon père fait l'agréable auprès de ma jeune amie; là Ilazlewood n'est occupé qu'à épier chaque mouvement de ses lèvres ou de ses yeux ; et moi , je n'ai pas la pauvre satisfaction d'intéresser un être vivant , pas même le monstre à montrer à la foire dont je vous ai parlé plus haut , et qui, assis, la

houche béante, a toujours ses gros yeux fixés sur miss Bertram , en restant muet comme une statue.

« Tout cela me donne quelquefois des crispations de nerfs , et dans d'autres instants ajoute un degré de plus à ma malignité naturelle. La conduite de mon père et des deux amants m'avoit tellement ennuyée dernièrement; j'étois si lasse de voir qu'on ne pensât pas plus à moi que si j'eusse encore été aux Grandes-Indes, que je dirigeai une attaque assez vive contre Hazlewood, et à laquelle il ne pouvoit s'empêcher de riposter sans incivilité. Il s'échauffa peu à peu en voulant se défendre. Je vous assure, Matilde, que c'est un fort joli homme, et je ne l'avois pas encore vu sous un jour aussi avantageux. La conversation s'animoit, quand un soupir de Lucy frappa mon oreille. J'étois trop généreuse pour poursuivre plus loin ma victoire, quand même je n'aurois pas eu peur de papa , qui , heureusement pour moi, étoit fort occupé en ce moment. Il faisoit à miss Berlram une longue description des mœurs et des usages d'une caste d'indiens, et l'ornoit de dessins dont il chargeoit les modèles de broderies de Lucy, si bien qu'il gâta les trois plus beaux, en les barbouillant de costumes orientaux. Mais je crois qu'elle ne pensoit pas plus en ce moment à la robe qu'elle se brodoit qu'aux turbans et aux vêtements des sujets du Grand- Mogol. Cependant il n'a pas été malheureux pour nl6i qu'il n'ait pas vu le mérite de ma petite ma-

nœuvre; car il a l'œil perçant de l'aigle, et il est v l'ennemi déclaré de l'ombre même de la co-

quetterie.

« Eh bien , Matilde, ce soupir fut entendu aussi par Hazlewood; il se repentit à l'instant des attentions momentanées qu'il avoit prodiguées à un objet qui les mérite si peu que votre Julie; et s'approcha de la table près de laquelle Lucy travailloit, avec une expression de chagrin vrai- ‘

* ment comique, peinte sur sa figure. Il lui fit une observation assez insignifiante; et il falloit l'oreille attentive d'un amant, ou d'une observatrice curieuse comme moi , pour distinguer dans la réponse que lui fit Lucy un ton plus froid et plus cérémonieux qu'à l'ordinaire. Mon héros, qui s'accusoit lui-même, y trouva un reproche, et prit • un air abattu et consterné. Vous avouerez qu'il convenoit à ma générosité d'intervenir comme médiatrice. Je me mêlai donc à la conversation, je pris le ton d'une personne désintéressée, qui n'a rien vu, rien entendu; je les remis peu à peu dans le ton habituel de leurs entretiens, et, après avoir pendant quelque temps servi de canal de communication par lequel ils se transmettoient mutuellement leurs pensées, je plaçai un échiquier entre eux; et, pendant que ce jeu sérieux j les occupoit, je me disposai à tourmenter papa ^

,-*. .-lt i.it ' 4

ff

qui étoit encore à griffonner ses dessins. Vous saurez que les joueurs d'échecs étoient assis près *• . de la cheminée, les coudes appuyés sur une petite table, sur laquelle étoit placé l'échiquier; le colonel étoit près d'une table chargée de livres , à l'autre bout de la salle, qui est fort grande, d'une forme irrégulière, et garnie

d’une tapisserie si bizarre, que l’artiste qui l’a travaillée auroit, je crois, grand peine à en expliquer le sujet.

a Je commençai avec lui , à demi-voix, la conversation suivante :

« — Les échecs sout-ils un jeu bien intéressant, * papa?

« — On le dit, me répondit-il sans m'honorer d’un regard.

.< « — Je suis tentée de le croire d’après l’attention qu’y donnent miss Lucy et M. Hazlewood. •

« Il leva promptement la tète , et son crayon cessa un moment de se promener sur le papier. Apparemment il ne vit rien qui pût lui donner quelque inquiétude, car il se remit à dessiner fort tranquillement les plis du turban d’un Maratte. Mais je l’interrompis encore.

« — Quel âge a miss Bertram , papa ?

« — Que sais -je? à peu près le vôtre.

« — Oh! elle est plus âgée. Vous me dites toujours quelle s’entend mieux que moi à faire les

honneurs de la table de thé. Mon Dieu, papa, et que ne lui donnez-vous donc le droit d’y présider une fois pour toutes?

« — Ma chère Julie, vous êtes tout-à-fait folle, ou vous avez encore plus de malice que je ne vous en supposois.

« — Tout ce que vous voudrez , cher papa ; mais pour rien au monde je ne voudrois passer pour folle.

« — Et pourquoi parlez -vous comme si vous l'étiez ?

« — Mais ce que je vous disois n'est pas si déraisonnable. Chacun convient que vous êtes un

bel homme (un sourire se montra sur ses

lèvres) pour votre âge (il fronça le sourcil)

qui n'est pas bien avancé. Pourquoi ne suivriezvous pas votre goût, si cela peut vous rendre heureux? Je sais que votre Julie a la tête un peu légère ; une femme d'un caractère plus grave et plus rassis ajouteroit peut-être à votre bonheur.

« Il y avoit, dans la manière dont il me prit la main, une espèce de reproche tendre, qui me fit sentir que j'avois eu tort de plaisanter avec ses sentiments.

« — Julie, me dit-il, je pardonne beaucoup de choses à votre légèreté naturelle. C'est une punition que je juge avoir méritée pour n'avoir pas veillé d'assez près à votre éducation ; cependant

,

vous n'auriez pas dû vous y abandonner sur un sujet si délicat. Si vous ne respectez pas les sentiments que conserve votre père pour la mémoire de la mère que vous avez perdue, n'oubliez pas du moins les droits sacrés de l'infortune , et songez qu'un seul des mots que vous venez de prononcer, parvenu à l'oreille de miss Bertram , l'obligeroit à renoncer à son asile, et à s'exposer, sans protecteur, dans un monde qui, jusqu'à présent, s'est montré si dur pour elle.

« Que pouvois-je répondre à cela, Matilde? Je reconnus que j'avois tort ; je demandai pardon , *

et je promis de devenir une bonne fille.

« Ainsi, me voilà complètement neutralisée. Je ne puis, en honneur et en conscience, tourmenter la pauvre Lucy en jouant le rôle de coquette avec Hazlewood, malgré le peu de confiance qu'elle me témoigne; après la grave mercuriale de mon père, je n'ose plus le plaisanter sur un sujet si délicat. Savez-vous à quoi je passe mon temps? Je fais des découpures, que je m'amuse ensuite à brûler; j'esquisse des têtes de Turcs avec des cartes de visite dont je brûle le bout, et qui me servent de crayon; et vraiment j'ai fait hier soir un superbe Hyder-Ali ; je promène mes doigts au hasard sur ma lyre infortunée; je prends un livre bien sérieux, je commence par la dernière page, et continue,

nia lecture en remontant vers le commencement.

« Après tout, je commence à être véritablement inquiète du silence de Brown. S'il avait été obligé de s'éloigner, je suis sûre qu'il me l'auroit au moins écrit. Seroil-il possible que mon père eût intercepté ses lettres? Non, cela seroit contraire à tous ses principes. Il n'ouvriroit pas une lettre qui m'arriveroit le soir, quand même il s'agiroit de m'empèclier de décamper par la fenêtre le lendemain au point du jour. Quelle expression ma plume vient de laisser échapper! J'en suis presque honteuse, même avec vous quiètes habituée à mes plaisanteries. Au surplus, je ne dois pas me faire un mérite d'agir comme je dois le faire car M. Van - Beest Brown n'est pas un amant assez ardent pour entraîner l'objet de son amour dans une démarche précipitée. Il donne tout le temps de la réflexion, il faut en convenir. Cependant je ne le

condamnerai pas avant de l'avoir entendu, et je ne veux pas révoquer en doute la franchise et la fermeté de son caractère, après vous en avoir fait leloge tant de fois. S'il étoit capable de crainte, d'hésitation ou de légèreté, il ne mériteroit pas mes regrets.

« Et pourquoi, me direz -vous, quand j'exige de mon amant une fidélité si constante, si inébranlable, me donné- je les airs d'être piquée de ne pas être l'objet des attentions d'Hazlewood ?

Guy M\3tKKRiw<;. Tom. i. ,3

GUY MAWWEÏtmG.

Que m'importe à qui il prodigue ses soins? C'est * une question que je me fais cent fois par jour.

La seule réponse que j'y puisse faire, et dont je ne suis pas très-contente, c'est que, sans vouloir encourager une infidélité sérieuse , on n'aime pas à se voir négligée.

« Je vous écris toutes ces folies, parce que je sais que vous vous en amusez, et cependant j'en suis étonnée. Quand nous faisions quelque voyage à la dérobée dans le pays des fictions, vous admiriez toujours le sublime, le romanesque. 11 vous falloitdes cbevaliers, des nains, des géants, des belles persécutées, des magiciens, des visions, des revenants, des mains sanglantes. Moi je préférois les intrigues compliquées qui peuvent se rencontrer dans le cours de la vie, ou un merveilleux qui résultât du pouvoir d'un de nos génies de l'Orient, ou d'une fée bienfaisante. Vous aimiez à promener le vaisseau de votre vie sur le vaste Océan, à voir ses calmes et ses tempêtes, ses précipices entr'ouverts, et ses montagnes s'élevant jusqu'aux deux. Moi je voulois que ma petite nacelle voguât sur un lac ou dans une baie , dont les eaux fussent

agitées par un vent assez vif pour exiger quelque adresse du navigateur, mais non pour lui inspirer des craintes sérieuses. Ainsi , ma chère amie , je crois qu'au total vous auriez dù avoir pour père le mien , avec la fierté que lui inspire le nom de ses an-

cêtres, sa délicatesse chevaleresqiiJfcur le point d'honneur, ses talents distingues, ses connoissances profondes et mystérieuses; vous auriez dû avoir pour amie Lucy Bertram, qui compte des aïeux dont le nom est aussi difficile à reteuir qu'à orthographier, et maîtres jadis de tout ce pays romantique; Lucy Bertram, qui a reçu le jour, à ce que j'ai entendu dire assez confusément, dans des circonstances aussi intéressantes qu'extraurd in aires ; enfin vous auriez dû avoir notre vieux château entouré de montagnes, et nos promenades solitaires aux ruines de ses environs. Moi j'aurois eu en échange les vergers, les bosquets , les cabinets de verdure et les serres de Pine-Parck, avec votre bonne tante aussi indulgente que paisible, sa chapelle le matin, sa méridienne après dîner, sa partie de whisk le soir, sans oublier ses gros chevaux, et son cocher plus gros encore. Faites bien attention cependant que dans ce projet d'échange je ne comprends pas Brown. Sa bonne humeur, sa conversation animée, sa galanterie naturelle, conviennent à mon plan de vie , comme sa riche taille , ses beaux traits et sa fierté conviendroient au héros d'un roman de chevalerie. Au surplus, changer notre sort n'est pas en notre pouvoir, je pense donc qu'il faut tâcher de nous contenter de ce que nous avons. »

— J'ai été malade, ma chère Matilde. Je quitte mon lit pour vous faire part des scènes étranges et effrayantes qui viennent de se passer ici. Hélas! que nous devions nous garder de plaisanter sur l'avenir! Je terminai ma dernière lettre par quelques re-

marques assez impertinentes sur vous, sur votre goût pour tout ce qui est romanesque et extraordinaire ; j'étois loin de m'attendre que j'aurois, peu de jours après, l'occasion de vous faire le récit d'un événement de ce genre. Ah! ma chère amie, il est aussi différent d'être témoin d'une scène de terreur ou d'eu lire la description, qu'il le seroit d'être suspendu sur le bord d'un abîme, n'ayant qu'un foible arbrisseau pour vous retenir, ou d'admirer ce même précipice dans un

CHAPITRE XXX

«Je n'accepte pas votre défi , et si vous me parlez en- « core de cette manière, je barricaderai ma porte pour «vous empêcher d'entrer. — Voyez-vous cette fenêtre, « Storm? — Que m'importe! Je ne crains rien. Je sers « le bon duc de Norfolk. »

Le joyeux diable d* Edmonton.

JULIE MÀNNERIÏtG A MATILDE MARCHMONT.

GUY MANNERING. Zo'] '

paysage de Salvator. Mais n'anticipons point sur ce que j'ai à vous raconter.

« Vous saurez que la situation de ce pays est ^ très - favorable à un commerce de contrebande auquel se livre une bande d'hommes déterminés habitant l'île de Man. Ces fraudeurs sont redoutables et par leur nombre et par leur audace, et ils ont, à différentes époques, fait l'effroi de tous nos environs, lorsque quelqu'un vouloit mettre des obstacles à leur trafic. Les magis-

trats, soit par timidité, soit par des motifs plus blâmables encore, ferment les yeux sur ce désordre, et l'impunité n'a fait que les rendre encore plus entreprenants. On croiroit que mon père , étranger dans ce pays, n'y étant revêtu d'aucune autorité, n'avoit rien à démêler avec ces gens- là; mais il faut croire, comme il le dit lui -même, qu'il est né sous l'influence de la planète de Mars, et au milieu même d'une vie tranquille et retirée, il faut que l'image de la guerre et de ses horreurs vienne le chercher.

« Lundi dernier, vers onze heures du matin , mon père et Hazlewood se proposoient d'aller se promener sur les bords d'un petit lac situé à environ trois milles d'ici pour y chasser des canards sauvages ; Lucy et moi nous arrangions nos plans d'études pour toute la journée, quand nous entendîmes le bruit de plusieurs chevaux

chien qui se présentèrent devant lui au nom du rbi, donna sur-le-champ des ordres pour faire entrer les marchandises dans la maison, y reçut les trois officiers , et fit armer tous ses domestiques afin de pouvoir se défendre si cela deyenoit nécessaire. Jlazlewood le seconda avec beaucoup d'activité. L'animal sauvage qu'on appelle Sampson sortit lui-même de sa tanière, et s'empara d'un de ces fusils avec lesquels on chasse les tigres dans l'Inde. Mais c'étoit la première fois qu'il touchoit une telle arme; elle partit dans les mains du maladroit, qui manqua de tuer un des douaniers. A cette explosion inattendue, Dominus (c'est le sobriquet de l'original) s'écria : Prodigieux! c'est son exclamation ordinaire quand quelque chose le frappe vivement. Cependant rien ne put le décider à se séparer du fusil. On fut donc obligé de le laisser entre ses mains , mais on eut soin de ne lui donner ni

poudre ni balles. J'entendis le coup, et j'en fus alarmée; mais vous jugez bien qu'on étoit alors trop occupé pour que l'on me régalât sur-le-champ du récit de cette aventure : ce n'est qu'a près la scène que je vais vous décrire qu'Hazlewood nous amusades détails du zèle et du courage dont le gauche Dominus avoit fait preuve.

« Quand mon père eut mis la maison en état de défense , et qu'il eut placé aux fenêtres tout

son monde armé de fusils, il nous dit de nous

retirer, dans la cuisine, je crois,- afin que

nous fussions hors de danger ; mais rien né put nous déterminer à quitter la chambre où il étoit. Quoique effrayée à la mort, j'ai assez du caractère de mon père pour préférer voir de mes propres yeux un péril qui nous menace, plutôt que d'en entendre les effets sans pouvoir juger de sa nature et de ses progrès. Lucy, pâle comme une statue de marbre, avoit toujours les yeux fixés sur Ilazlewood, et ne sembloit pas entendre les prières qu'il lui faisoit de se retirer. Mais en vérité, à moins qu'on ne forçât la porte de la maison, notre péril n'étoit pas grand. Les fenêtres étoient presque bouchées avec des coussins, des oreillers, et, au grand regret de Dominus, avec des piles de gros in-folios que l'on avoit descendus à la hâte de la bibliothèque ; enfin on n'avoit laissé que l'espace nécessaire pour pouvoir au besoin faire feu sur les assaillants.

« Toutes les dispositions étant terminées, nous nous assîmes dans l'appartement devenu ténébreux, pouvant à peine respirer;

tous les hommes restèrent en silence , chacun à son poste , réfléchissant sans doute à l'approche du danger. Mon père, à qui une pareille scène ne sembloit pas occasioner la moindre émotion, alloit de fuit à l'autre, réitéroit ses ordres, et recommandoit sur-

GUY MANNF.RIKG*

tout que personne 11e tirât avant qu'il ne l'eut ordonné. Hazlewood , qui sembloit puiser dans ses yeux un nouveau courage, lui servoit d'aidede-camp, portoit avec activité ses ordres dans les autres parties de la maison, et veilloit à leur exécution. Notre troupe montoit à douze hommes en y comprenant les trois douaniers.

« Le silence qui régnoit pendant cette pénible attente ne tarda pas à être interrompu. Nous entendîmes un bruit qu'on aurait pris d'abord pour celui d'une chute d'eau, mais qu'on distingua bientôt pour être produit par des pieds de chevaux courant au grand galop. Je m'étois approchée d'une ouverture par où je pouvois voir l'ennemi s'approcher. Ils étoient au moins trente hommes à cheval. Jamais vous n'avez vu des figures si horribles : malgré la rigueur du froid , ils étoient presque tous en chemise et en pantalon, armés de fusils, de pistolets et de sabres. Moi, fille d'un militaire, accoutumée dès mon enfance à l'image de la guerre, je n'ai jamais été épouvantée comme à l'aspect de ces misérables, qui poussèrent des vociférations de rage en voyant qu'on leur avoit ravi leur proie.

« Ils s'arrêtèrent cependant un instant, quand ils purent apercevoir les préparatifs que l'on avoit faits pour les recevoir, et parurent tenir conseil entre eux. Enfin un d'eux se détacha; sa figure

éloit noircie avec de la poudre à canon, sans doute pour sc déguiser; il attacha un mouchoir blanc au haut de sa carabine, et demanda à parler au colonel Mannering. Mon père, à ma grande terreur, ouvrit la fenêtre près de laquelle il avoit pris son poste, et lui demanda ce qu'il vouloit.

Nous voulons les marchandises qui nous ont été enlevées, répondit le coquin: mon lieutenant m'a donné ordre de vous dire que si ou nous les rend , nous voulons bien ne pas régler nos comptes aujourd'hui avec les brigands qui nous les out volées; mais que, si on nous les refuse, nous mettrons le feu à la maison, et que pas un de ceux qui s'y trouvent ne sera épargné. Il répéta plusieurs fois cette menace en l'assaisonnant de jurements et des imprécations les plus affreuses.

« — Et quel est votre lieutenant? lui demanda

mon pere. : ;

« — L'homme monté sur le cheval gris, répliqua le drôle, et qui a autour du front un mouchoir rouge. • .

« — Eh bien! dites-lui de ma part que, si lui et les misérables qui l'accompagnent ne se Retirent à l'instant, je vais faire tirer sur eux sans cérémonie.

« En parlant ainsi , mon père ferma la fenêtre , et rompit la conférence.

« Le coquin n'eut pas plutôt rejoint sa troupe,

que tous poussant des cris, ou plutôt des hurlements semblables à ceux d'une horde de sau-

vages, firent une décharge générale contre la maison. Les vitres de toutes les croisées furent brisées sans en excepter u ne ; mais les précautions que l'on avoit prises empêchèrent qu'aucune balle ne pénétrât dans l'intérieur. Deux autres décharges succédèrent à la première sans qu'on y

, ripostât par un seul coup de fusil. Mon père vit alors que quelques-uns d'eux prenoient des haches et des pioches, sans doute pour venir attaquer la porte de la maison : — Que personne ne tire qu'Hazlewood et moi, s'écria-t-il! Hazlewood, feu sur l'ambassadeur! Lui-même tira sur l'homme monté sur le cheval gris, qui tomba au même instant. Hazlewood ne fut pas moins adroit, il renversa aussi le parlementaire, qui étoit descendu de cheval, et qui s'avançoit un levier à la main. Leur chute découragea leurs camarades, qui commencèrent à remonter à cheval. On fit alors sur eux une décharge générale qui leur fit prendre la fuite, en emportant leurs morts ou blessés. Nous ne pûmes nous assurer s'ils avoient fait quelque autre perte que celle des deux hommes ajustés par mon père et par Hazlewood. Un instant après leur retraite nous vîmes arriver à ma grande satisfaction un nombreux détachement de soldats; ils étoient cantonnés dans un

village peu éloigné, et s'étoient mis en marche aux premiers coups de feu qu'ils avoient entendus. Une partie d'entre eux escorta les douaniers et leur prise jusqu'à la ville voisine, et les ' autres restèrent deux jours au château pour le protéger contre les projets de vengeance qu'auroient pu avoir ces bandits.

» « Je dois vous ajouter qu'on trouva sur la

grande route, à peu de distance, le corps de l'homme dont le visage étoit noirci de poudre. On avoit sans doute jugé impossible de le transporter plus loin. Il vivoit encore; mais il mourut au bout d'une demi-heure. On le reconnut pour un paysan de nos environs, qui étoit généralement regardé * comme un fraudeur et un contrebandier.

« Nous reçûmes force félicitations des familles du voisinage, et on convînt que quelques exemples semblables mettroient un terme à l'audace de ces brigands.

« Mon père fit le plus grand éloge du sangfroid d'Hazlewood, et distribua des récompenses à ses domestiques. Lucy et moi reçûmes aussi des compliments pour avoir soutenu le feu avec fermeté, et n'avoir pas troublé ses opérations par nos cris et nos plaintes. Quant à Dominus, mon père lui demanda de faire un' échange de leurs tabatières. Celui-ci fut très-flatté de cette proposition , et vanta beaucoup la beauté de sa nou-

velle boîte : — Elle est aussi belle, dit -il , que si c'étoit du véritable or d'Ophir. Il seroit bien singulier que cela ne fût pas ainsi, puisqu'elle est véritablement de ce métal; mais il faut rendre * justice à cette bonne créature; il connoitroit sa / valeur réelle qu'il n'y attacheroit pas plus de \ prix que si elle n'étoit que du similor, comme il le croit. Son mérite à ses yeux est d'avoir appartenu à mon père. Il a eu une rude besogne à replacer les in-folios qui nous avoient servi de retranchement, et à réparer les dommages qu'ils , ont soufferts pendant l'action. Il nous a rapporté quelques balles que ces volumes massifs avoient - > reçues dans le feu, et qu'il en avoit retirées avec grand soin. Si j'étois en gaîté, je vous ferois une t peinture comique de l'étonnement qu'il éprouvoit en voyant avec quel sang-froid nous écoutions le récit

des blessures qu'avoient souffertes saint Thomas d'Aquin ou le respectable saint Chrysostôme; mais je ne me sens pas d'humeur ^ à plaisanter, et il me reste à vous faire part d'un autre événement qui me touche de bien plus près. Cependant je me sens si fatiguée que je remettrai cette besogne à demain; et pourtant je r vais faire partir cette lettre, afin que vous ne conceviez aucune inquiétude sur votre bonne amie.

« Julie Mahnering. "

JULIE MANNERING A MATILDE MARCHMONT

« Je vais, ma chère Matilde, reprendre le fil de ma narration à l'endroit où je l'ai interrompue , * < hier.

« Pendant deux ou trois jours nous ne parlâmes que du siège que nous avions soutenu , et des suites qui pouvoient en résulter. Nous proposâmes à mon père d'aller passer quelque temps à Edimbourg ou du moins à Dumfries, où il y a très-bonne société, de crainte que le ressentiment de ces coquins ne nous jouât quelque mauvais tour; mais ce projet n'obtint pas son agrément. Il nous répondit avec beaucoup de sang-froid ■ qu'il n'avoit pas dessein d'abandonner la défense de la maison de son propriétaire ni de son mobilier ; que nous devions le croire en état de prendre les mesures convenables pour la sûreté de sa famille; qu'en restant tranquillement chez lui, il étoit convaincu que ces misérables y avoient

* été trop bien reçus la première fois pour y venir faire une seconde visite ; mais qu'en paraissant les redouter, ce serait le moyen d'attirer sur nous le danger que nous craignions. Ses raisonnements nous tranquillisèrent, et l'indifférence qu'il témoignoit pour nos alarmes nous rendit assez de courage pour reprendre le cours de nos promenades ordinaires. Je remarquai cependant que mon père veilloit à ce que la maison fût bien fermée toutes les nuits, et qu'il recommandoit aux domestiques de tenir leurs armes en état, afin de pouvoir s'en servir sur-le-champ en cas de besoin.

« Mais il y a trois jours, il nous arriva un événement qui m'alarma bien davantage que l'attaque des contrebandiers.

a Je vous ai dit qu'il y avoit, à peu de distance de Woodbourne, un petit lac où nos messieurs alloient quelquefois chasser le canard sauvage. Je m'avisai en déjeunant de dire que je serais charmée d'aller voir les patineurs qui s'y rassemblent tous les jours, depuis que la surface est couverte d'une glace épaisse. Il y avoit beaucoup de neige sur la terre, mais la gelée l'avoit endurcie, et je pensai que Lucy et moi pouvions fort bien nous y rendre seules, d'autant plus que le chemin qui y conduit est rempli d'une foule de monde que le même motif de curiosité y

attire. Hazlewood offrit aussitôt de nous accom- *

pagner, et de nouvelles terreurs étant venues nous assaillir, nous lui dîmes de prendre son fusil. L'idée d'aller en chasseur sur la glace le fit beaucoup rire; mais, par complaisance pour nos frayeurs, il se fit suivre par un valet qu'il chargea de son fusil. Quant au colonel , il n'aime pas la foule, les endroits où l'on ne va

que pour voir des figures humaines , à moins qu'il ne s'agisse d'une revue ; il ne voulut donc pas être des nôtres.

« Nous partîmes de très -bonne heure. La matinée étoit froide, mais superbe, et nous éprouvions l'influence d'un air pur sur le corps comme sur l'esprit. Notre promenade jusqu'au lac fut délicieuse, et les petites difficultés que nous rencontrâmes ne servirent qu'à nous la rendre encore plus agréable. Par exemple, une descente un peu glissante, un fossé à traverser sur la glace nous rendoient le secours d'Hazlewood indispensable, et je crois que le chemin n'en devenoit pas plus désagréable à Lucy.

« Le lac offrait un spectacle charmant ; une de ses rives est bordée par un rocher escarpé, auquel étoient suspendus d'énormes glaçons étincelant au soleil. L'autre est un petit bois qui offrait le tableau fantastique de pins couverts de neige. Sur la surface du lac on voyoit une multitude de

• figures mouvantes occupées à patiner : les unes parcouraient la glace en ligne droite avec la rapidité de l'hirondelle; les autres y traçoient des cercles gracieux; une foule de spectateurs étoient rassemblés sur les bords du lac, et s'occupoient à regarder les habitants de deux paroisses qui se disputoient le prix de l'agilité sur la glace, honneur auquel ils sembloient attacher une grande

importance.

« Nous fîmes le tour du lac avec Hazlewood, qui nous donnoit le bras à toutes deux; le pauvre jeune homme parloit avec bonté aux vieillards , aux enfants ; il sembloit véritablement aimé de tous ceux qu'il rencontrait! Enfin nous pensâmes à nous retirer.

« Pourquoi entré-je dans des détails si minutieux? Dieu sait que ce n'est point par l'intérêt que j'y prends maintenant; mais, semblable à l'homme qui se noie et qui saisit la moindre branche qui s'offre à lui, je tâche d'arriver le plus tard possible à la catastrophe qui doit terminer mon récit. Il faut pourtant en venir là, si je veux obtenir au moins d'une amie la compassion à laquelle me donne droit ce malheur inattendu.

a Nous retournions au château par un sentier qui traverse un bois de sapins. Lucy avoit quitté le bras d'Hazlewood , qu'elle n'accepte jamais

qu'en cas d'absolue nécessité; moi j'étois tou- • jours appuyée sur lui; Lucy marchoit derrière nous, et le valet nous suivoit à quelque distance. Telle étoit notre position, quand tout à coup, dans un des coudes du chemin , Brown parut devant nous^ comme s'il étoit sorti de terre. Il étoit habillé fort simplement et plus que simplement, et il avoit l'air inquiet et agité. Je jetai un cri de surprise. Hazlewood se méprit sur la nature de mon émotion, et tandis que Brown s'avançoit comme pour me parler, il lui cria avec hauteur de se retirer et de ne pas alarmer la dame à qui il avoit l'honneur de donner le bras. Brown répliqua avec aigreur que ce n'étoit pas lui qui lui apprendrait comment il devoit se conduire à l'égard de cette dame ou de toute autre. Je crois qu'HazIewood n'entendit sa réponse qu'imparfaitement, et que, la tête encore pleine des menaces des contrebandiers , il crut qu'il faisoit partie de leur troupe, et qu'il avoit quelque mauvais dessein. Il prit son fusil des mains de son domestique, qui s'étoit

avancé près de nous, et en dirigeant le canon vers Brown, à bout portant, lui jura que s'il- ne s'éloignoit k l'kistant il aHoit tirer sur lui. Mes cris ne firent qu'accélérer la catastrophe, Hazlewood les attribuoit à la terreur, et il m'étoit impossible de proférer une parole articulée. Brown, se voyant menacé, saisit le

¥ bout du fusil , et lutta un instant avec Hazlewootl , pour lui arracher son arme. Tout à coup la balle dont il étoit chargé perça l'épaule d'Hazlewood , . qui tomba sur-le-champ. Je n'en vis pas davantage, tout disparut à mes yeux, et je perdis connoissance. Lucy m'informa ensuite que le malheureux auteur tle cette catastrophe resta quelques instants fixant sur cette scène des yeux qui sembloient égarés, jusqu'à ce que ses cris ayant attiré du monde, il prit un autre sentier, s'enfonça dans le bois, et on n'en a plus entendu parler depuis ce temps. Le valet n'essaya pas de l'arrêter, et la manière dont il le dépeignit à ceux qui arrivoient les engagea à donner des preuves plutôt d'humanité en secourant le blessé, que de courage en poursuivant un homme qu'on leur représentoit comme 'armé de toutes pièces, et d'une vigueur à toute épreuve.

« On conduisit Hazlewood à Woodbourne, dont nous étions beaucoup plus près que de la maison de son père. Il souffre beaucoup, mais on assure que sa blessure n'est pas dangereuse. Quant à Brown , les suites de cet événement sont incalculables. Il étoit déjà l'objet du ressentiment de mon père ; maintenant le voilà exposé à la vengeance des lois, à la colère du père d'Hazlewood , qui menace de remuer ciel et terre pour découvrir celui qui a blessé son fils. Comment

pourra-t-il se dérober aux poursuites actives de cet

homme vindicatif? Comment, s'il est découvert,

échappera-t-il à la sévérité des lois, qui va, diton , jusqu'à menacer ses jours? Comment trouver un moyen pour le prévenir de ce danger? Le chagrin que cause à Lucy la blessure de son amant, et qu'elle ne peut parvenir à cacher, est pour moi une nouvelle source de tourments.

Tout , autour de moi , semble s'élever pour me reprocher une indiscrétion qui a causé tous ces malheurs.

« J'ai été vraiment malade pendant deux jours. Je n'ai retrouvé la santé qu'en apprenant qu'Hazlewood alloit mieux, que l'on ne pouvoit découvrir cejui qui l'a blessé, et que l'on croit généralement être l'un des contrebandiers. Les recherches se dirigeant naturellement contre eux , il doit en être plus facile à Brown de s'échapper, et je me flatte qu'il est bien loin d'ici. Mais des patrouilles à pied et à cheval parcourent tous les environs, et je n'entends point parler d'un homme arrêté, sans éprouver de mortelles appréhensions.

« Cependant je trouve une grande consolation dans la conduite et la générosité d'Hazlewood , qui persiste à dire que r quelles que fussent les intentions de la personne qui l'a blessé lorsqu'elle s'est approchée de nous, le fusil n'est parti que

par accident, et sans qu'elle eût l'intention de le blesser. Le valet, d'une autre part, dit que le fusil a été arraché des mains d'Hazlewood et dirigé contre lui, et Lucy embrasse la même opinion. Je ne les soupçonne pas de chercher à aggraver la faute de celui qu'on veut regarder comme coupable; mais quelle est donc

l'incertitude des jugements humains! Combien l'évidence même de nos sens peut nous tromper! Car il est bien certain que le hasard seul, un malheureux hasard, a fait partir le fusil. Peut-être le meilleur parti serait il de confier mon secret à Hazlewood: mais il est si jeune ! et j'éprouve une répugnance invincible à lui faire part de ma folie. J'ai aussi pensé une fois à en faire confidence à Lucy, et , pour entrer en matière , je commençai par lui demander si elle se rappeloit les traits de l'homme que nous avons si malheureusement rencontré.

Elle m'en fit alors une si affreuse peinture, qu'elle m'ôta la force de lui avouer mon attachement pour lui. Il faut que miss Bertram soit bien aveuglée par la prévention , car peu d'hommes ont une meilleure tournure que le pauvre Brown. Je ne l'avois pas vu depuis quelque temps, et quoique sa parure fût un peu négligée, quoique son apparition soudaine et la scène dont elle fut suivie ne dût pas le faire paraître avec tous ses avantages , il me parut avoir encore plus de

GITY MANNKRING.

grâces, plus de noblesse que jamais. Le reverrai-je ? Qui peut répondre à cette question ?

« Écrivez-moi sans me gronder, ma chère Matilde! Mais à quoi bon vous faire cette prière? n'ètes-vous pas la bonté même? Cependant, je vous le répète, écrivez-moi bien vite, et ne me groudez pas. Je ne suis pas dans une situation d'esprit à profiter des avis et à supporter les reproches, et je ne me sens pas en état d'y réponpre par la plaisanterie. J'éprouve les terreurs d'un enfarit qui, voulant faire jouer une mécanique, ne peut voir, sans en

être effrayé, l'appareil des roues, des leviers et des cylindres que sa foibte main fait mouvoir.

« Je ne dois pas oublier de vous dire que mon père est rempli de tendresse et d'affection poor moi. Il attribue à la frayeur seule l'indisposition que j'ai éprouvée.

< l J'espère que Brown aura trouvé le moyen de se rendre en Angleterre , en Irlande ou dans l'île de Man. Il faut qu'il se tienne caché, et qu'il prenne patience jusqu'à ce qu'Hazlewood soit tout-à-fait guéri tle sa blessure. S'il venoit à être découvert en ce moment, les conséquences pourroient en être terribles pour lui. Heureusement les communications entre l'Ecosse et les pays voisins ne sont pas très - faciles , et je ne crois pas qu'on aille l'y chercher. Je cherche à fortifier

GUY MANNKRIlfG.

mon esprit de tous les raisonnements qui peuvent éloigner la crainte d'un tel malheur. Comme en peu de temps des maux et des chagrins bien réels ont succédé à cette vie tranquille et uniforme dont j'étois naguère disposée à me plaindre! Mais je ne veux pas vous fatiguer plus long-temps de mes lamentations.

« Adieu , ma chère Matilde , aimez toujours votre sincère amie.

• Julie Mannf.ring. »

GUY MANNERIMG.

CHAPITRE XXXII

« Pour bien juger de* choses dans ce monde, ce n'eat << pas avec les yeux qu'il faut voir, mais avec les oreilles. « Voyez-vous ce juge qui interroge ce coupable ? Écou- « tez ; la manière captieuse dont il lui fait ces questions. « Changez de place, et en un tour de main , dites-moi u où est le juge f où est le coupable ? *>

Le Roi Lear. Sbaxspeare.

Parmi ceux qui se donnoient le plus de mouvement pour découvrir l'inconnu qui avoit blessé le jeune homme, étoit Qilbert Glossin, ci-devant commis -greffier dans un tribunal subalterne , aujourd'hui écuyer, seigneur d'Ellangowan, et l'un des juges de paix du comté. Il avoit plusieurs motifs pour mettre beaucoup d'activité dans cette recherche ; mais nous pensons que nos lecteurs , qui connoissent déjà un peu le caractère du personnage , ne le chercheront pas dans un zèle et un amour ardent pour la justice.

La vérité étoit que ce respectable personnage ne se trouvoit pas aussi heureux qt^'il se flattoit de l'être, quand, à force de manœuvres, il étoit parvenu à se rendre propriétaire du domaine de son bienfaiteur. Quand il reportoitj,ses pensées sur son ancien état, il ne se félicitoit pas toujours du succès de ses intrigues. Il sentoit qu'il étoit

GÜT 3t AN N Eli ING.

l * exclus de la société de la noblesse des environs,

* au niveau de laquelle il avoit cru s'élever. 11 n'étoit point admis dans ses réunions particulières; et, dans les assemblées pu-

bliques, on le laissoit de côté, et on le regardoit avec froideur et mépris. C'étoit par principe et par préjugé qu'on le traitoit ainsi. Les gentilshommes du • •

• comté le méprisoient à cause de l'obscurité de t sa naissance, et ils le détestoient à cause des

moyens infâmes auxquels il dcvoit sa fortune. Il se trouvoit encore bien plus maltraité par les gens de la classe du peuple. Loin de lui donner en lui parlant le nom de sa terre d'Ellangowan , *' «

ils 11 e le nommoient pas même monsieur fclossin; ^ il étoit toujours pour eux Glossin tout court. Sa , v vanité attachoit pourtant un si grand prix au titre qu'il croyoit lui être dû, qu'on le vit une 1 fois donner une demi -couronne à un mendiant qui, en lui demandant la charité, l'avoit appelé trois fois Ellangowan. Ce manque général d'égards lui devenoit d'autant plus sensible, qu'il voyoit AI. Mac-Morlan, quoique beaucoup moins fiche que lui, parfaitement bien reçu partout; il étoit aimé et respecté par le riche comme par le t pauvre, et jetoit les fondations d'une fortune mé-

diocre, mais sûre, avec l'approbatiou et l'estime de tous ceux qui le conuoissoient.

Malgré le dépit que lui causoit ce qu'il auroit *

bien voulu appeler les préventions et les préjugés de ses compatriotes, Glossin étoit trop prudent pour s'en plaindre tout haut. Il sentoit que son' élévation étoit trop nouvelle pour qu'on pût la lui pardonner, et les voies par lesquelles il y étoit arrivé étoient

trop odieuses pour être oubliées. Il avoit toute la dextérité d'un homme qui ne doit sa fortune qu'à l'étude des foiblesses humaines. Il épioit donc quelque occasion de pouvoir se rendra utile à ceux mêmes qui le méprisoient. Les gentilshommes campagnards ont souvent des différents relativement à leurs propriétés. Le secours d'un homme instruit dans la conuoissance des lois pouvoit devenir nécessaire à quelqu'uri d'eux. Il étoit plein de confiance en ses talents; enfin il ne doutoit pas qu'avec de l'adresse et de la patience , il ne parvînt à se rendre plus important et plus respecté dans son voisinage. <**■ '

L'attaque de la maison du colonel Mannering, suivie quelques jours après de la blessure du jeune Hazlewood, lui parut une occasion favorable pour prouver de quelle utilité pouvoit êtr# au comté un magistrat versé dans la pratique du barreau, et qui sauroit déterrer les contrebandiers dans leurs retraites les plus cachées. Cela lui étoit plus facile qu'à personne. Il avoit eu autrefois des liaisons très-étroites avec les prin-

ijf' ** *

GUY MAKNF.RING. 3yq

cipaux chefs de ces brigands. Il avoit été associé à quelques-unes de leurs entreprises, et ses conseils avoient toujours été à leur service; mais il avoit cessé depuis long -temps d'entretenir des relations avec eux. Il savoit que la vie des grands hommes de cette espèce est sujette à beaucoup de chances , et que bien des motifs les obligent à changer souvent le lieu de la scène où ils font briller leurs talents : il n'avoit donc aucune raison de croire que ses recherches pourroient compromettre quelqu'un de ses anciens amis , qui auroit peut-être entre les mains les moyens de

se venger. La part qu'il avoit prise autrefois dans ce même trafic ne devoit pas, selon lui, l'empêcher de faire servir à l'utilité publique , ou , pour mieux dire , à ses intérêts particuliers , l'expérience qu'il avoit acquise. Obtenir l'estime et la protection du colonel Mannering n'étoit pas peu de chose pour lui; et acquérir les bonnes grâces du vieux Haadewood, qui tenoit le premier rang dans le pays, étoit encore bien plus important. Euhn, s'il réussissoit à découvrir, à saisir, à convaincre les coupables , il auroit la satisfaction de mortifier M. Mac-Morlan, et de porter un coup mortel à son crédit; car, comme substitut du shérif de ce comté, c'étoit lui qui devoit naturellement s'occuper de cette recherche. Quel triomphe pour Glossin s'il venoit à bout de faire

par pur zèle ce que le devoir de Mac - Morlan n'auroit pu exécuter!

Poussé par des motifs aussi puissants , il mit en mouvement tous les suppôts subalternes de la justice, et 6t jouer tous les ressorts possibles pour découvrir et faire arrêter quelqu'un de la - bande qui avoit attaqué Woodbourne, et surtout l'individu qui avoit blessé Charles Hazlewood. Tl promit de fortes récompenses, indiqua la marche , suivre, employa son influence sur les personnes qu'il coimoissoit pour favoriser la contrebande, » leur faisant sentir qu'il valoit mieux sacrifier un ou deux de ces misérables que de s'exposer à être soupçonnées elles-mêmes d'être leurs complices; mais pendant quelque temps tous ses efforts "fdrent inutiles. Le bas peuple craignoit ou favoçisoit trop les contrebandiers pour vquloir J es trahir. . ' . .

Enfin le digne magistrat parvint à être informé qu'un individu , dont le signalement répondoit à celui de l'homme qui avoit blessé Hazlewood, avoit logé la veille de cette rencontre aux Armes de Gordon , à Kippletringan. Il ne perdit pas un instant, et se rendit sur-le-champ dans ce bourg pour y interroger notre ancienne connoissance mistress Mac- Candlish.

Le lecteur peut se souvenir que M. Glossin n'étoit pas trop bien dans les papiers de cette

bonne femme. Elle ne se pressa donc pas trop de se rendre dans son salon, où il l'attendoit : enfin, y étant descendue, elle lui fit une révérence, la plus sèche possible, et la conversation

s'engagea de la manière suivante.

— Voici une belle matinée d'hiver, mistress Mac-Candlish.

— Oui, Monsieur, la matinée est assez belle.

— Mistress Mac-Candlish, je voudrois savoir si les juges de paix dîneront ici à l'ordinaire, après avoir tenu leur séance lundi prochain.

— Je le crois, Monsieur; je l'imagine, c'êst leur coutume.

Elle- se disposoit à quitter la chambre.

— Un instant, mistress Mac-Candlish, vous êtes prodigieusement pressée, ma bonne amie.

J'âi pensé qu'un club qui s'assembleroit pour dîner chez vous une fois par mois seroit une chose assez agréable pour vous.

— Sans doute, Monsieur, un club de gens respectables.

— Certainement. J'entends des propriétaires, des hommes de poids. J'ai dessein de mettre ce projet sur le tapis.

Une petite toux sèche fut la seule réponse que mistress Mac-Candlish fk à cette proposition. Cette toux n'indiquoit pas que ce projet déplût en lui -même à la bonne hôtesse, mais qu'elle

doutoit qu'il pût réussir sous les auspices de celui qui le proposoit. En un mot, ce n'étoit pas une toux négative, mais une toux d'incrédulité. Glossin s'en aperçut fort bien , mais il étoit décidé à ne pas s'en offenser.

— La route est-elle bien fréquentée, mistress Mac - Candlish ? Avez -vous grande compagnie? Oui, sans doute.

— Assez , Monsieur. Mais j'ai besoin à mon comptoir.

— Non, non. Est-ce que vous ne pouvez donner un moment à une ancienne pratique? Dites-moi, vous souvenez-vous qu'un jeune homme, d'une grande taille, assez remarquable, ait logé chez vous la semaine dernière ? -

— En vérité, Monsieur, je n'en sais rien. Je ne m'inquiète pas si les gens qui logent chez moi

ont la taille courte ou longue , pourvu qu'ils

me fassent faire un long mémoire.

— Et s'il n'est pas assez long, vous savez l'allonger, mistress Mac - Candlish ! hem! Ha! ha! ha! Mais le jeune homme dont je vous parle avoit un habit gris, des boutons de métal, les cheveux

châtains et sans poudre, les yeux bleus, le nez long : il voyageoit à pied, n'avoit ni bagage, ni domestique. -Vous pouwz sûrement vous souvenir si un tel voyageur a logé chez vous.

— En vérité, Monsieur, je ne charge pas ma

mémoire de ces détails. J'ai autre chose à faire dans ma maison que d'examiner les cheveux , les yeui et le nez de ceux qui viennent y loger.

t- — Eh bien, mistress Mac-Candlish, je vous dirai donc maintenant que cet homme est soup- V. çonné d'avoir commis un crime; que c'est en ma qualité de magistrat que je vous demande ces informations, et que je vais exiger de vous le serment de me répondre la vérité;

— En vérité, Monsieur, je ne suis point libre de faire des serments; depuis que mon mari est allé dans un meilleur monde, je m'adresse au révérend M. Mac-Grainer; vous voyez bien que je ne puis faire de serment avant d'avoir consulté notre ministre, surtout quand il s'agit d'un pauvre jeune homme étranger et sans amis.

— J'apaiserai peut-être vos scrupules , et vous dispenserai d'aller déranger le ministre, en vous disant que l'homme dont je vous parle est celui qui a blessé votre jeune ami Charles Hazlewood.

— Bon Dieu! qui auroit pensé cela de lui? Si c'eût été pour dettes , pour quelque dispute avec .les douaniers, on auroit coupé la langue de Nelly Mac-Candlish avant de lui faire dire la moindre chose contre lui. Mais si c'est vraiment lui qui a blessé

M. Hazlewood... Mais je ne peux pas le croire, monsieur Glossin, c'est un tour de votre façon. Je ne peux pas croire une pareille chose

WW

*• «GUY M A NNF.RING."

d'un jeune homme qui a l'air si doirx. Oui c'est un .dè vos vieux tours, vous voulez me faire parler. * ' .

— Je vois que vous u'avez pas de confiance en moi, raistress Mac-C.andlish ; mais voyez ces déclarations signées par les personnes qui ont vu commettre le crime , et jugez vous - même si le * signalement de l'assassin n'est pas celui du voyageur qui a logé chez vous.

«*»» L 11 lui mit entre les mains ces papiers, elle les lut avec attention, ôtant de temps à autre ses lunettes pour lever les yeux au ciel ou pour essuyer une larme , car le jeune Hazlewood étoit son favori. Après avoir fini sa lecture: — Puisque cela est ainsi, dit-elle, je l'abandonne, le misérable. Comme on se trompe dans ce monde ! je u'ai jamais vu une figure qui me plût davantage, un air si doux, si tranquille. Je le prenois pour un homme qui avoit quelque chagrin. Oui, je vous l'abandonne. Avoir tiré contre Charles Hazlewood! et devant de jeunes demoiselles, pauvres'innocentes ! Demandez-moi tout ce que vous voudrez, monsieur Glossin.

— Ainsi vous convenez qu'un individtl , porteur de ce signalement, a logé chez vous la nuit qui a précédé ce crime?

— Oui certainement, Monsieur, et toute ma maisou étoit enchantée de lui. Chacun le trou-

voit un jeune homme charmant. Ce n'étoit pas pour ce qu'il dépensoit ici, car il n'a pris qu'une côtelette de mouton, une demi-pinte de bière et un ou deux verres de vin. Je l'ai invité à prendre le thé avec moi, et je ne l'ai pas mis sur son mémoire; et il n'a pas soupé, parce qu'il étoit fatigué, disoit-il, d'avoir marché toute la nuit. Je crois bien à présent que c'étoit encore pour faire quelque autre coup.

— Sauriez-vous son nom, par hasard?

— Oui vraiment; car il m'a dit qu'une vieille femme, uue sorte d'égyptienne, viendroil sûrement le demander. Dis-moi qui tu vois, et je te dirai qui tu es. Ah! le misérable! Ainsi donc, Monsieur, quand il s'en alla le matin, il paya son mémoire fort honnêtement, donna quelque chose à la fille; car, voyez-vous, ce sont là les gages de Grizy , je ne lui donne que deux paires de souliers par an, et une petite gratification aux étrennes, de sorte que...

Glossin jugea convenable d'interrompre ici la bonne hôtesse , et de la rappeler au point de la * question.

— Si bien donc qu'il dit: si cette femme vient demander M. Brown, vous lui direz que je suis allé voir patiner sur le lac Creuran , et que je reviendrai dîner ici. Mais il n'est pas revenu , quoique je l'attendisse si fermement, que je préparai

moi - même une fricassée de poulet à son intention , et c'est ce que je ne fais pas tous les jours , ni pour tout le monde, monsieur

Glossin. Mais j'étois bien loin de songer au coup qu'il alloit faire. Tirer sur Charles Hazlewood , cet innocent agneau!

M. Glossin, avec la sagacité d'un juge instructeur, avoit laissé la bonne dame exhaler toute son indignation; alors il lui demanda s'il n'avoit . laissé chez elle ni effets ni papiers.

— Si vraiment. Il m'a confié un paquet, un bien petit paquet, et il m'a donné quelque argent pour lui faire faire une demi -douzaine de chemises à manchettes. Peg Pasley y travaille déjà. Elles lui serviront pour aller, vous savez bien où , monsieur Glossin?

, M. Glossin demanda à voir le paquet.

La figure de l'hùtesse se renfrogna. Elle ne voudroit pas, dit -elle, empêcher le cours de la justice ; mais quand quelque chose lui étoit confié , elle s'en regardoit comme responsable. Elle alloit faire venir le diacre Bearcliff. Alors si M. Glossin vouloit faire un inventaire de ce qui se trouvoit , dans le paquet, et lui en donner un reçu en présence du doyen... Ou bien, ce qui la contenteroit davantage, on mettroit le tout sous scellés, et on le déposeroit entre les mains du diacre Bearcliff. Elle ne vouloit que ce qui étoit juste.

G L'Y MANNKRING.

liien ne pouvant vaincre la méfiance et la rigidité de mistress Mac-Candlish , Glossin fit prier le diacre de venir lui parler relativement au scélérat qui avoit assassiné M. Charles Hazlewood. Le diacre arriva à l'instant , avec sa perruque de travers, ce qui venoit de la précipitation avec laquelle, pour se rendre aux ordres de M. le juge de paix, il l'avoit substituée au bonnet blanc qui couvroit sa tète, quand il attendoit le chaland dans sa boutique.

Mistress Mac-Candlish produisit alors le paquet que Brown lui avoit laissé, et on y trouva la bourse de l'égyptienne. En voyant les objets précieux qu'elle contenoit, mistress Mac-Candlish se félicita intérieurement des précautions qu'elle avoit prises avant de la remettre à Glossin; tandis que celui-ci, avec une apparence de candeur désintéressée, fut le premier à proposer d'inventorier le tout, et de le déposer au diacre Bearcliff, qui le garderoit jusqu'à ce qu'il fût averti de le représenter au tribunal. Il ne se soucioit pas, ajouta -t- il , de se rendre personnellement responsable d'objets qui paroissoient d'une assez grande valeur, et qui avoient sans doute été acquis par des voies illégitimes.

Il examina alors le papier dans lequel la bourse étoit enveloppée. C'étoit une feuille déchirée d'une lettre, mais qui ne contenoit que l'adresse,

et elle ne portoit que ces mots : à F. Brown , écuyer. L'hôtesse mettoit à présent autant d'empressement à faire découvrir le coupable, qu'elle avoit d'abord apporté de soin à écarter de lui tout soupçon ; car la vue du mélange de pièces d'or et de bijoux que contenoit la bourse confirmoit dans son esprit tout ce que disoit Glossin. Elle l'informa donc que son postillon et son palfrenier avoient vu tous deux l'étranger sur le lac Creeran le jour où le jeune Hazlewood avoit été blessé.

Une ancienne connoissance de nos lecteurs»

Jack Jabos, fut averti. Il convint sur-le-champ qu'il avoit vu dans cette matinée sur le lac Creeran un étranger qui avoit logé la nuit précédente aux Armes de Gordon , et qu'il avoit causé avec lui

— Et quel tour prit votre conversation? dit Glossin.

— Comment, quel tour? nous n'avons pas fait de tour. Nous marchions tout droit sur la glace.

— Mais de quoi parliez-vous !

— Quoi! il me fit des questions, comme auroit fait tout autre étranger.

— Et quelles questions?

— Il me demanda le nom de ceux qui patinoient , des dames qui les regardoient.

— Quelles étoient ces dames? Que vous demanda-t-il sur elles?

GUY MANNEIUJXG. 38g

— Quelles étaient ces dames ? C'était miss Julie Mannering et miss Lucy Bertram, que vous connoissez bien , monsieur Glossin. Elles se promenoient sur la glace avec M. Charles Ilazlewood.

— Et que dites-vous sur ces dames?

- — Quoi! Que celle-ci était miss Lucy Bertram d'EUangowan, qui paroissoit autrefois devoir hériter de beaux biens dans le pays; que celle-là était miss Julie Mannering, qui alloit épouser le jeune lord Hazlewood, à qui elle donnoit le bras. Nous ne parlions que de ce dont tout le pays parle.

— Et que vous répondit-il?

— Quoi ! Il ne cessoit de regarder ces dames. 11 me demanda si j'étais bien sûr que miss Mannering dût épouser M. Hazlewood, et je lui répondis que cela était sûr et certain. Je pouvois bien le dire; car ma cousine Jeanne Clavers (qui est aussi votre

parente, monsieur Glossin, vous connoissez Jeanne depuis longtemps) m'a dit plus d'une fois qu'il n'y avoit rien de plus probable, et elle doit le savoir puisqu'elle travaille pour la femme de charge du château de Woodbourne.

— Et que dit l'étranger à tout cela ?

— Que dit l'étranger? Rien du tout. Il les regardoit se promener sur la glace ; il avoit l'air de les manger des yeux, et il ne me dit plus un mot.

quoiqu'il y eût alors sur le lac les meilleurs patineurs que nous eussions encore vus. Enfin il s'en alla, prit le chemin du côté du bois de Woodbourne, et je ne l'ai plus revu.

• — Quel cœur il falloit avoir, dit mistress Mac- Candiish, pour vouloir tuer ce pauvre jeune homme, sous les yeux de la demoiselle qu'il doit épouser.

— Oh! mistress Mac - Candlish , dit Glossin, l'histoire des tribunaux offre bien des exemples semblables. Il vouloit se venger; et plus la vengeance est cruelle, plus elle semble douce au scélérat. ■ / *

— Que Dieu nous protège, dit le diacre, nous sommes de pauvres créatures, quand il nous abandonne à nous-mêmes! Cet homme avoit donc oublié qu'il est écrit : — C'est à moi qu'appartient la vengeance, et c'est moi qui la rendrai. —

— Mais, Messieurs, dit Jack, dont le gros bon sens et la droiture naturelle tomboient quelquefois sur le gibier, tandis que les

autres battoient le buisson, il me semble que vous vous trompez. Je ne pourrai jamais croire qu'un homme forme le des-ein d'aller prendre le fusil d'un autre pour s'en servir contre lui. Dieu me pardonne, j'ai été quelque temps aide du garde-chasse , et quoique je ne sois pas bien gros, et que je ne sois bon qu'à m'asseoir sur une selle, et à mettre mes

jambes dans une paire de bottes, l'homme le plus fort de toute l'Écosse ne seroit pas venu à bout de m'arracher mon fusil ; je lui aurois auparavant logé toute la charge dans le corps. Eh non! Pas un homme raisonnable ne pourra le croire. Je gagerois mes meilleures bottes, et j'en ai une paire toute neuve que j'ai achetée à la foire de Kirkcudbright, que tout cela n'est qu'un accident, un hasard. Mais, si vous n'avez plus besoin de moi, je vais donner à déjeuner à mes chevaux.

On ne s'opposa point à son départ, et il s'en alla.

Le palefrenier, qui vint ensuite, fit la même déclaration. On lui demanda, ainsi qu'à mistress Mac-Candlish, si Brown portoit sur lui quelques armes, lis répondirent qu'ils ne lui avoient vu qu'un couteau de chasse attaché à son côté.

— Mais après tout, dit le diacre à Glossin en le tenant par un bouton de son habit, car à force de réfléchir sur cette affaire compliquée, il avoit oublié la nouvelle dignité de ce juge, tout cela me semble bien équivoque. Est -il probable qu'un homme qui 11'a qu'un couteau de chasse en aille attaquer un armé d'un fusil ?

Glossin commença par dégager doucement son bouton; et comme son but étoit de ménager tout le monde, au lieu de ré-

pondre à cette observation, il lui demanda le prix du sucre et du thé, et parla d'en faire sa provision pour l'année. Il

.chargea mistress Mac-Candlish de préparer un joli dîner pour lui et cinq de ses amis pour le samedi delà semaine suivante; enfin il donna une .demi-couronne à Jack Jabos qui étoit venu lui tenir l'étrier, quand il monta à cheval pour partir.

Après son départ, — -Eh bien! dit le diacre à mistress Mac-Candlish, en buvant sur le comptoir un verre de bière qu'elle lui avoit offert, le diable n'est pas si noir qu'on le dit. N'est -ce pas un plaisir de voir Glossin s'occuper si vivement des affaires du comté?

— Sans doute, c'est vrai, dit l'hôtesse, et je m'étonne que les honnêtes gens du canton laissent faire par un homme comme lui une besogne dont ils devroient s'occuper eux -mêmes. Mais, tant que l'argent monnoyé aura cours, mon voisin, on ne s'inquiétera pas à quel coin il est frappé.

— Et moi, je crois, dit Jack qui traversoit la cuisine en ce moment , que Glossin ne recueillera que de la honte de tout cela; mais en attendant, voilà toujours une bonne demi-couronne.

FIN »ü PREMIER VOLUME.

'Il

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_tlyEAFnmg8YC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.